

**Association Française des Études Canadiennes
(A. F. E. C.)**

1980

9



**ETUDES CANADIENNES
CANADIAN STUDIES**

*REVUE INTERDISCIPLINAIRE DES ÉTUDES
CANADIENNES EN FRANCE*

ASSOCIATION FRANCAISE D'ÉTUDES CANADIENNES

A.F.E.C.

MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME D'AQUITAINE

Domaine Universitaire 33405 TALENCE - France

L'ASSOCIATION FRANCAISE D'ÉTUDES CANADIENNES s'est constituée à Paris, le 13 mai 1976. Elle a pour but la promotion des études canadiennes en France. Elle est ouverte à toute personne physique ou morale, qui désire œuvrer dans ce sens, quelle que soit sa profession ou sa nationalité. Toute demande d'adhésion doit être présentée par un membre actif, et agréée par le conseil d'administration. L'Association Française d'Études Canadiennes est pluridisciplinaire, et elle organise des colloques pluridisciplinaires (Bordeaux 16 - 19 mars 76), géographie (Paris, 14 décembre 76), histoire (Paris, 18 janvier 77), littérature (Paris, 9 - 10 décembre 77), colloque juridique (Bordeaux, 25 - 26 novembre 78), littérature (Paris, 27 octobre 79), démographie historique (Paris, 29 - 30 octobre 79).

COMPOSITION DU BUREAU

- Président* : Pierre GEORGE (Université de Paris I, géographie)
Vice-Présidents : Auguste VIATTE (École Polytechnique fédérale de Zurich, littérature)
Jean-Claude BUCHOT (Université de Grenoble III, sciences sociales).
Secrétaire général : Pierre GUILLAUME (I.E.P. de Bordeaux, histoire contemporaine).
Secrétaire-trésorier : Jean-Michel LACROIX (Université de Bordeaux III, anglais).
Resp. publications : Pierre SPRIET (Université de Bordeaux III, anglais).

La cotisation 81 à l'AFEC (\$ 22, £ 11, ou 90 Francs) comprend le service d'ÉTUDES CANADIENNES 1981, n^{os} 10 et 11 (juin et déc. 81), du *Bulletin d'information* (5 n^{os} par an) et de l'annuaire de l'Association.

Comme toute association à buts non lucratifs, l'AFEC accepte les cotisations de soutien, de montant libre, et accueille ainsi des membres d'honneur.

Les cotisations sont à faire parvenir :

à Jean-Michel LACROIX, 6 rue Jean-Racine 33170 Gradignan, France.
(sous forme de chèque postal ou bancaire)

SOMMAIRE

Articles

B. PENISSON

- Les Commissaires du Canada en France (1882-1928). 3

P. PENIGAULT-DUHET

- Colonialisme et sentiment national : *L'Almanach de Québec* de 1780
à 1815 23

G. BOUCHARD, C. POUYEZ, R. ROY

- L'avenir des fichiers de population dans les sciences humaines : le projet
de fichier-réseau de la population saguenayenne 31

R.I. YAKOUBOVITCH

- Malcolm Lowry, Margerie et le *Caustique Travesti* 47

R. DIOT

- "Image du corps et stade du miroir" : un aspect de l'humour de M. At-
wood dans *Lady Oracle*. 51

P. SPRIET

- L'homme dans *Lady Oracle*. 63

D.S. LENOSKI

- Some Words about Robin Mathews and the Canadian Identity 75

JP. MAURANGES

- "Sémiotique et sémantique du "neutre" en poésie : application à quel-
ques poèmes québécois. 85

Comptes rendus de lecture

- E.J. Pratt, *Brébeuf and His Brethren* (Camille R. La Bossière) 99

- Canadiana, storia e storiografia canadese*, (JM Lacroix) 102

- Leaflets of a Surfacing Response*, (JM Lacroix) 104

- Bulletin of Canadian Studies*, vol. IV, n^o 1, (JM Lacroix) 106

<i>Canadian Drama/L'Art dramatique canadien</i> n ^o spécial : <i>Commonwealth Drama</i> (M. Fabre)	109
<i>W. New, ed., M. Lawrence, the Writer and her Critics</i> (M. Fabre)	109

LES COMMISSAIRES DU CANADA EN FRANCE (1882-1928)

Par Bernard PENISSON

Lycée Sud, le Mans.

Nous avons brièvement retracé ailleurs l'histoire du Commissariat canadien à Paris (1). Nous nous proposons ici d'esquisser la biographie des deux titulaires du poste, les sénateurs Hector Fabre et Philippe Roy. Les sources utilisées sont la correspondance des Commissaires avec les Premiers Ministres du Canada, la correspondance consulaire française avec le Quai d'Orsay et le journal *Paris-Canada*, publié par le commissaire Fabre de 1884 à 1909.

1 - Hector FABRE (1834-1910)

A - Une famille de notables

Fabre représente, comme les sénateurs Dandurand (2) et Beaubien (3), le type même du Canadien francophile et imprégné de culture classique. On connaît bien le père d'Hector Fabre depuis le livre que lui a consacré en 1974 Jean-Louis Roy (4). L'ancêtre, François Fabre, était maître-forgeron à Montpellier. Son fils Raymond émigra en Nouvelle France en 1745. Le petit-fils, Pierre, eut deux enfants : Julie, qui épousa le libraire parisien Hector Bossange, et Edouard-Raymond, le père du premier Commissaire canadien à Paris. Un tableau généalogique permettra de mieux comprendre ces relations.

Le milieu familial évoque assez bien le groupe des notables canadiens (5) de Montréal, cultivés, engagés dans la politique et liés à la France. Edouard-Raymond Fabre était libraire, comme son beau-frère, François Hector Bossange, qui avait fait un séjour d'affaires à Montréal entre 1814 et 1819, au terme duquel il avait épousé Julie Fabre. E.-R. Fabre s'était lié d'amitié avec les patriotes et en particulier avec leur leader, Louis-Joseph Papineau. De 1821 à 1823, il avait effectué un stage à Paris, aux Galeries Bossange, alors tenues par le fondateur de la dynastie, Martin Bossange, pour apprendre le métier de libraire. La maison Bossange avait fondé, dès la chute de l'Empire, en 1814, des filiales à Londres, Montréal, Mexico, Rio de Janeiro, Madrid, Naples et Leipzig (6). De retour au Canada en 1823, E.-R. Fabre acheta la succursale Bossange de Montréal et devint ainsi "le premier libraire canadien-français" de la ville (7). Son beau-frère et associé, l'imprimeur Louis Perrault, vint en voyage d'affaires à Paris en 1828. Puis E.-R. Fabre traversa de nouveau l'Atlantique en 1843 vingt ans après son premier séjour en France, accompagné cette fois de son fils aîné Edouard-Charles qu'il laissa étudier la philosophie au grand séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux jusqu'en 1846. Il profita de ce voyage pour rendre visite à son ami Papineau, exilé en France depuis mars 1839, et à quelques libraires parisiens (8). Bref, c'était une famille habituée aux contacts internationaux et pour qui la France constituait en quelque sorte une seconde patrie, surtout culturelle ; pour

E.-R. Fabre, Paris était "la capitale du monde savant" (9). Famille de notables également, puisque Edouard-Charles Fabre, ordonné prêtre en 1850 à Montréal, devint coadjuteur de cette ville en 1873, puis évêque en 1876 et enfin premier archevêque de la métropole en 1886 ; quant à sa soeur Hortense, elle avait épousé en 1846 un futur père de la Confédération, l'avocat George-Etienne Cartier.

B - Un publiciste de talent

Hector Fabre naquit à Montréal le 9 août 1834. Très vite, il montra des préférences et des aptitudes pour le travail intellectuel. Son père le fit entrer en 1846 au Collège de Montréal, où l'adolescent étudia régulièrement, avec un goût prononcé pour les lectures sérieuses et la politique canadienne. Le jeune Fabre poursuivit ensuite ses études de droit en bonne compagnie, dans le bureau de son oncle George-Etienne Cartier (10). Il devint tout naturellement avocat et journaliste, prélude habituel à une carrière politique. D'abord rédacteur en chef de *L'Ordre* de Montréal (juin 1861-mai 1863), il fut ensuite propriétaire et rédacteur de *L'Événement* de Québec (mai 1867-février 1875), puis rédacteur seulement de ce journal jusqu'en février 1883 (11). Membre du parti libéral, il fut élu en 1873 député du comté de Québec. Battu en 1875, il fut nommé sénateur, mais il offrit sa démission dès le 10 juillet 1880. Le gouvernement fédéral l'avait chargé à l'automne 1879 d'une mission d'enquête à Paris sur le commerce franco-canadien, sous l'égide de sir Alexander Galt récemment nommé haut commissaire du Canada à Londres. Et c'est en 1882 que Fabre devint agent du Québec (28 février) puis du Canada (12 juillet) à Paris, afin de favoriser le transfert de capitaux et d'émigrants de l'ancien monde vers le nouveau. (12). Il avait épousé une canadienne d'origine israélite, Corinne Stein, d'Arthabaska, qui lui donna un fils, Paul.

Il fit fructifier ses talents de journaliste dans son nouveau poste, en fondant l'hebdomadaire *Paris-Canada*, "organe international des intérêts canadiens et français, dont le premier numéro sortit le 11 juin 1884. Le journal avait habituellement huit pages. Des difficultés financières le réduisaient parfois à quatre pages et à une parution bimensuelle ou irrégulière. La première série n'en parut pas moins jusqu'en 1909 et constitue une source de grand intérêt pour l'histoire des relations franco-canadiennes. *Paris-Canada* fournit en effet un nombre appréciable d'informations sur l'émigration française au Canada et donne le compte rendu des conférences et des tournées de propagande entreprises en France par Fabre dans les années 1880.

Le premier éditorial annonce le double but du journal : "faire bien connaître le Canada à la France, faire mieux connaître la France au Canada". Ce deuxième objectif ne fut d'ailleurs pas atteint car *Paris-Canada* se consacrait plutôt aux relations franco-canadiennes qu'à l'actualité française, si ce n'est culturelle. Mais il posait clairement l'un des problèmes centraux de ces relations : "Entre deux pays, dont l'un a fait tant de révolutions et dont l'autre n'en a point encore fait une seule, les malentendus, sans un intermédiaire, sont tou-

jours possibles" (13). Il voulait être cet intermédiaire bien renseigné. Par contre, il anticipait nettement sur l'évolution de l'Empire britannique lorsqu'il écrivait :

L'Angleterre, en émancipant ses colonies, a donné l'exemple (...) Elle les traite (...) en pays indépendants. Le Canada, en particulier, est aujourd'hui une sorte d'Etat souverain dont la seule servitude est de rendre foi et hommage à la suzeraineté qui lui a gracieusement accordé tous les avantages de l'indépendance, non comme des privilèges que l'on concède, mais comme des droits qu'on reconnaît et devant lesquels on s'incline (14).

Le gouvernement français, qui semblait apprécier les activités de Fabre, l'éleva au grade de chevalier de la légion d'honneur le 22 juillet 1884, puis d'officier, le 17 mai 1887.

C - Fabre et Laurier

Ayant servi loyalement les gouvernements conservateurs depuis 1882 (15), Fabre ne s'en réjouit pas moins de la venue de Laurier, un vieil ami, au pouvoir. Dans l'éditorial de *Paris-Canada*, il écrit, après la victoire des libéraux aux élections de 1896, que Laurier a réussi à faire l'union des Canadiens-Français, sans s'appuyer sur le clergé (16). Il souligne aussi le "caractère si politique" du nouveau Premier Ministre (17). Dans une lettre adressée à Laurier lors de son séjour de 1897 à Londres, pour la troisième conférence coloniale, il lui disait non sans naïveté :

Depuis le temps où nous avons des relations constantes, vous avez acquis une situation unique et d'autant plus remarquable que l'ambition personnelle n'y a point contribué (18).

Fabre commence d'ailleurs souvent ses lettres à Laurier par "mon cher ami", ou "mon cher Laurier". Il évoque une fois, en août 1906, leurs souvenirs communs de jeunesse à Arthabaska, sans penser que Laurier, animal politique par excellence, goûte intensément les délices du pouvoir et ne songe nullement à regretter le passé :

Nous aimerions tous deux, je le sens bien, à revenir à ce temps déjà lointain où, des hauteurs de la colline, le bon père Stein (19) dominait ce groupe rare de gens d'esprit et de bons vivants (Pacaud, Quesnel, les Poisson) qui brillait et s'étourdissait dans la plaine (20).

Mais cette familiarité n'empêchait pas Laurier de rappeler à l'ordre s'il le fallait son vieil ami, comme dans cette lettre du 25 juin 1906, où le Premier Ministre interdit à Fabre de laisser vendre à un prix excessif des documents aux Canadiens de passage à Paris. Laurier fit remarquer à Fabre qu'il avait déjà reçu de nombreuses plaintes concernant ce trafic de documents : "Jusqu'ici

j'ai cru pouvoir les passer sous silence, mais la répétition constante d'abus de cette nature m'oblige à y attirer spécialement votre attention". Voici ce dont il s'agit. Un certain J.A. Chouinard se plaignait dans une lettre adressée à "His Excellency the Minister of Foreign Affairs for the Dominion of Canada" (sic). Il avait demandé au commissaire un "certificat de coutumes", nécessaire pour contracter mariage en France devant les autorités civiles. Fabre aurait dû le renvoyer au consul britannique à Paris, mais il lui conseilla de consulter son ami l'avocat de Martigny, logeant dans le même immeuble que lui. L'avocat lui remit le certificat désiré pour 100 francs.

La somme lui paraissait trop élevée pour ces ressources, Chouinard sortit sans papier. Il se rendit alors chez le consul britannique qui lui délivra le certificat pour 6 francs 35. Chouinard décida donc d'écrire à Ottawa pour porter une plainte formelle contre "le Haut Commissaire canadien à Paris" (21). C'est ce qui explique l'avertissement de Laurier à Fabre.

Le Commissaire savait à l'occasion fort bien présenter la pensée politique de sir Wilfrid au public français, peu habitué aux subtilités de l'organisation canadienne et impériale. Par exemple, lors de son premier voyage officiel à Londres, en 1897, Laurier avait prononcé devant le Lord-maire un discours dans lequel il reconnaissait "que la population canadienne-française avait joui sous la domination anglaise d'une liberté d'action que le régime auquel sont soumises les colonies françaises ne lui aurait pas assurée" (22). Protestations dans la presse française. C'est alors que l'habile publiciste qu'était Fabre expliqua avec fermeté et humour à l'opinion française la position canadienne : si le premier ministre du Dominion pouvait déclarer à Londres, devant le prince de Galles : "Le Canada est une nation, le Canada est libre", il était inimaginable d'entendre une telle affirmation proférée devant le président de la République française par le Premier Ministre de l'Algérie, de la Cochinchine, de la Tunisie ou du Sénégal, d'autant plus qu'aucun de ces personnages n'existait. Et Fabre de conclure :

Le fait certain, (...) : c'est que la liberté dont nous jouissons est supérieure à celle que nous auraient accordée les divers régimes qui ont passé sur la France.

Nous aurions connu d'autres gloires, certes, mais nous n'aurions point possédé, nous ne posséderions pas encore les avantages d'une constitution libre. (...)

M. Laurier n'a donc rien dit qui (...) puisse offenser les justes susceptibilités de la France (23).

D - Au nom du fils

Une des préoccupations constantes d'Hector Fabre fut de trouver une situation convenable pour son fils unique Paul. Né à Québec le 12 juin 1867, le jeune Fabre avait été occupé par son père à diverses petites besognes. On le

retrouve ainsi employé à la section canadienne de l'Exposition universelle d'Anvers en 1885, puis secrétaire du bureau de l'agence québécoise à Paris, mais au détriment du salaire paternel.

L'ordre en Conseil n^o 400 du 2 octobre 1896 du gouvernement québécois "nomme P. Fabre secrétaire du Commissariat de la Province à Paris avec traitement de \$ 500.00, le traitement de H. Fabre à être diminué d'autant" (24), comme l'agent du Québec lui-même le demandait par une lettre du 24 août 1896 adressée au premier ministre Flynn. Le jeune secrétaire écrivit alors à Flynn : "Vous pouvez compter que je mettrai de plus en plus de zèle à remplir les fonctions que j'exerce de fait depuis quelques années déjà" (25). Après la mort de son fils, en décembre 1902, Hector Fabre obtint la révocation du statut précédent et son traitement québécois fut de nouveau fixé à \$ 2500 par an (26).

Mais c'est évidemment au service du gouvernement fédéral que Fabre espérait faire entrer son fils pour lui assurer une situation stable et réellement rémunérée. Il fit signe en ce sens à son ami Laurier : "Tarte (27) doit obtenir aussi de Sifton (28) et Smart (29) que Paul soit rattaché à l'Intérieur par un modeste appointement de début" (30). Les choses n'avancèrent pas dans la direction souhaitée et le père et le fils conjuguèrent leurs efforts auprès de Laurier en 1901 pour décrocher une nomination fédérale. C'est le commissaire qui écrivit d'abord au Premier Ministre :

Paul remplit les fonctions de secrétaire avec des appointements tout à fait insuffisants de Québec et il ne serait que juste de lui accorder, pour les services qu'il rend au fédéral, un salaire de début de \$ 600 (31).

Puis, Paul Fabre prit la relève pour expliquer à Laurier, en termes embarrassés, que Tarte lui avait fait miroiter le poste d'agent de colonisation du Canada en France (32). Visiblement peu intéressé par cette candidature, Laurier lui demanda de préciser sa requête (33). Le père intervint alors de nouveau en faveur de son fils :

Il y a toujours à remplacer Bodard (34) et Foursin (35). Paul fait avec zèle et compétence leur besogne. Il semble juste de lui donner, avec l'investiture officielle, un salaire (36).

Enhardi par la réponse apparemment ouverte de Laurier et soutenu à fond par son père, Paul Fabre sollicita dès lors clairement du Premier Ministre l'emploi d'agent d'immigration canadien à Paris, le 5 novembre 1901. Il rappelait à Laurier la révocation du précédent titulaire, Auguste Bodard, qui percevait des appointements de \$ 1200 par an, ainsi que le retrait de son adjoint Foursin, qui touchait \$ 5 par jour, et qui venait d'entrer au conseil municipal de Paris ; il expliquait :

En réalité, je remplis les fonctions de ces deux agents depuis leur retraite, sans appointements de la part du Ministère de l'Intérieur. Il ne me semblerait que juste de recevoir un traitement équivalant à l'un des deux ou approchant (37).

A cette nouvelle requête Laurier semble avoir fait la sourde oreille, ou du moins il adopta une attitude dilatoire malgré l'insistance des Fabre à souligner la "justesse" de leur demande. Et comme rien ne paraissait trop beau pour ce fils, Fabre, toujours en novembre 1901, vint solliciter l'appui de Laurier afin d'obtenir la légion d'honneur pour Paul. Ce dernier étant déjà officier d'académie, le Président Deschanel (38), un ami du Commissaire, lui aurait proposé de voir Paul décoré à la promotion du jour de l'an, sous réserve de l'assentiment de Laurier.

Cet assentiment, écrit Fabre, vous pourriez le motiver (...) en disant (...) qu'à cause de la situation particulière du Commissariat du Canada et du désir que vous avez de donner du relief à son personnel, vous seriez heureux de voir une croix de la Légion d'Honneur accordée à M. Paul Fabre, dont vous appréciez les mérites et les services (39).

Mais avec la nouvelle année, qui serait pour lui la dernière, Paul Fabre n'avait toujours rien obtenu de Laurier. Le 31 mars 1902, son père réclamait à sir Wilfrid ce qu'il considérait comme un "minimum", soit la "nomination de Paul à un salaire *minimum* comme secrétaire pour l'émigration ou agent-remplaçant Bodart et Foursin - pour l'Intérieur" (40). Le Premier Ministre, encore une fois, prit du temps pour accuser réception et éluda toute décision définitive ; il répondit sans enthousiasme le 7 juin :

J'ai aussi reçu votre lettre au sujet d'un traitement à être donné à Paul. J'ai demandé à Sifton (...) de laisser l'appropriation de \$ 3000 en suspens jusqu'à ce que j'aie eu l'occasion de causer de toute cette affaire avec vous (41).

Laurier avait dû se montrer plus positif lors de son deuxième voyage officiel en Angleterre et en France, car Fabre lui rappelait dans une lettre du 16 juillet "le traitement" qu'il avait "bien voulu accorder à Paul". Cependant aucune nomination officielle ne venait. "Paul n'a pas eu (...) d'indication venant du Ministère de l'Intérieur", s'inquiète Fabre le 11 août. Déjà la maladie tenait le jeune Fabre éloigné de ses activités. Le Commissaire pensait qu'une bonne nouvelle pourrait améliorer sa santé. Il sollicitait une dernière fois Laurier le 21 octobre :

Lorsque vous aurez fait décider quelque chose par Sifton, vous seriez bien aimable, avec votre prévenance habituelle, de le faire savoir par une dépêche adressée directement à Paul. Cela lui irait au coeur (42).

Mais le mal était inexorable et, à la suite d'une opération, l'état du patient ne fit qu'empirer. Paul Fabre mourut à Paris le 18 décembre 1902 (43). Cette épreuve brisa le Commissaire, mais il n'en continua pas moins à assumer ses fonctions jusqu'à sa mort, survenue à Paris, le 2 septembre 1910. Il mourait à 76 ans, après avoir dirigé le Commissariat canadien pendant 28 ans. Non sans philosophie, il avait déclaré un jour à l'un de ses interlocuteurs "que l'important, dans la vie d'un homme, est qu'il ait un bel enterrement" (44).

II - Philippe ROY (1868-1948)

A - Un Québécois de l'Ouest, et homme d'affaires de surcroît,

de manières affables, d'un caractère souple et sympathique, mais bien inférieur à M. Fabre tant au point de vue de la valeur intellectuelle qu'à celui de la culture et des connaissances générales, il saura bien vite s'assimiler ce qui lui manque encore pour représenter convenablement le Canada à Paris (45).

Tel est le jugement porté par le gérant du consulat général de France à Montréal, Heilmann, sur Philippe Roy, à la suite d'une enquête qui lui avait été demandée par le Ministre des Affaires Etrangères.

Fils de Jean-Baptiste Roy et de Joséphine Vallière, né le 1er février 1868 à Saint-François de Montmagny, province de Québec, sur les bords du Saint-Laurent, en aval de la vieille capitale, le jeune Philippe fit des études classiques au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Puis il entreprit des études médicales à l'Université Laval de Québec où il fut reçu docteur en médecine en 1889 (46).

"Après avoir pratiqué sans aucun succès la médecine à Montréal, il alla exercer sa profession dans l'Ouest" (47), à Edmonton, future province de l'Alberta où il arriva vers 1897. Probablement peu doué pour l'art d'Esculape, il abandonna progressivement la médecine et la chirurgie pour les affaires et pour la politique. "Ses aptitudes trouvèrent sans doute un terrain plus favorable de ce côté, car les services qu'il rendit au parti libéral, comme agent électoral et comme directeur du *Courrier de l'Ouest* le mirent bientôt au premier rang des Canadiens français établis dans les nouvelles provinces" (48). Il fut en effet nommé sénateur de l'Alberta le 8 mars 1906. Il avait épousé en 1899, à Edmonton, une anglo-protestante, Helen Young, adepte de la Christian Science, fille de Harrison Young, de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Six enfants, trois fils et trois filles, naquirent de cette union. Ce mariage mixte et ce séjour d'une quinzaine d'années dans l'Ouest avaient fait de lui un Canadien et non plus seulement un Québécois ; il devenait représentatif du Dominion tout entier dans un poste à l'étranger.

Homme d'affaires, Roy était président de la "Jasper's Company" d'Ed-

monton, société qui s'occupait surtout de spéculation sur les terrains dans l'Alberta. Il était aussi administrateur de la "Caisse hypothécaire canadienne", crédit foncier fondé en 1910 avec des capitaux français et dont le siège social se trouvait à Winnipeg, au Manitoba. Le consulat de France à Montréal s'inquiétait du dynamisme financier de cet homme de l'Ouest, opposé à l'humanisme tranquille et somme toute si français d'Hector Fabre :

Eloigné depuis longtemps de la Province de Québec il n'a ni les préjugés ni l'étroitesse d'esprit des Canadiens français (sic). Il n'a même de préjugés d'aucune sorte, et il serait plutôt à craindre qu'il n'eût pris de son séjour dans l'Ouest une tournure d'esprit un peu trop américaine, et qu'il ne favorisât avec trop d'ardeur, l'exode des capitaux français au Canada (49).

Dans sa dernière lettre à Laurier, Fabre décrivait le grand mouvement d'affaires qui se produisait entre la France et le Dominion, en particulier le placement de millions de francs au Canada par la succursale parisienne de la Banque Nationale et par l'avocat de Martigny. Il évoquait aussi à cette occasion la figure de son futur successeur à Paris : "Je ne parle pas de la très belle entreprise de notre ami le Sénateur Roy ; c'est un fort beau succès" (50).

B - Les réticences initiales du Quai d'Orsay

A cause de cette réputation d'affairisme, le ministère des Affaires Etrangères avait accueilli avec méfiance, sinon avec hostilité, la nouvelle de la candidature de Philippe Roy à l'agence canadienne de Paris. Le Quai d'Orsay était déjà tout à fait opposé à celle de Paul Wiallard, qui assurait l'intérim de l'agence après le décès de Fabre, en raison de sa propagande en faveur de l'émigration française au Canada (51). Dès le 13 décembre 1910, le Consul de France à Montréal, Joseph de Loynes, était en mesure d'annoncer au Département que la candidature la plus sérieuse était celle du sénateur de l'Alberta (52). Les activités financières de Roy, "en concurrence directe avec le Crédit Foncier Canadien, institution française", constituaient cependant une objection à l'encontre de son choix par les autorités canadiennes, choix qui serait "fâcheux pour les intérêts français au Canada" (53). Le Consul pensait que le gouvernement fédéral demanderait à Roy de renoncer à toute participation à des sociétés financières où seraient engagés des capitaux français. Malgré cette renonciation escomptée, le Ministère des Affaires Etrangères estimait que la candidature de Roy ne serait pas de nature à donner satisfaction à la France. Il demandait à son agent à Montréal "d'intervenir tout officieusement à Ottawa pour faire connaître au Gouvernement du Dominion que nous ne verrions pas avec plaisir la nomination" de Philippe Roy (54). Le Ministère écartait aussi la candidature d'Alfred de Celles, bibliothécaire parlementaire à Ottawa, officier de la légion d'honneur depuis 1904, coupable d'avoir écrit le 27 novembre 1909 dans *La Presse* de Montréal un article sur le thème de la conquête providentielle du Canada par l'Angleterre (55) ; et il réitérait enfin son opposition

absolue à celle de Wiallard.

Mais le 29 mars 1911 le consulat de Montréal laissait entendre à Paris que le sénateur Roy restait le "seul candidat désigné et même, paraît-il, définitivement accepté quoique non officiellement encore nommé". Il ajoutait qu'il semblait "difficile d'admettre que son abandon des affaires puisse être absolu". Et le nouveau Consul de France à Montréal, Alexandre Chayet, annonçait sans plaisir dans un télégramme expédié au Quai le 29 avril 1911 :

Au cours de l'entretien que j'ai eu hier avec Sir W. Laurier, j'ai appris qu'il venait de signer la nomination du sénateur Roy comme Commissaire général du Canada à Paris (56).

Chayet avait alors attiré l'attention du Premier Ministre sur le fait que l'assentiment de la France n'avait pas été demandé et que Roy se trouvait à la tête d'affaires financières en concurrence avec les intérêts français. Laurier lui avait répondu que le sénateur Roy était un homme très honorable, qu'il renoncerait, dès sa nomination, à ses activités financières, et que le gouvernement canadien demanderait au préalable l'assentiment du gouvernement français. Mais les choses suivirent un autre cours, plus précipité. Répondant à une interpellation à la Chambre des Communes, Laurier annonçait dès le 1er mai 1911 la nomination de Philippe Roy au poste de Commissaire canadien à Paris, sans demander l'avis de la France (57). Cette rapidité arrangeait d'ailleurs le Quai d'Orsay qui ne tenait pas à laisser croire au Foreign Office en une reconnaissance officielle du Commissariat canadien par la France. Les manœuvres dilatoires du gouvernement français avaient donc échoué. Par la suite, Roy resta en poste jusqu'à la fin de l'année 1938, après avoir favorisé la transformation du commissariat en légation, à la grande satisfaction de Paris (58).

C - Roy, les leaders libéraux, la France et le Canada

Ce libéral qu'était Philippe Roy servit lui aussi loyalement les gouvernements conservateurs. (59) Ce fut d'abord celui de Robert Borden. Quand la situation devint tendue entre "les deux races" canadiennes en 1916, à propos des lois scolaires anti-françaises en Ontario et au Manitoba, et de la participation canadienne-française à l'effort de guerre, Roy fit cependant part de ses inquiétudes à Laurier, alors chef de l'opposition, dans une lettre personnelle du 19 mai 1916. Roy constate tout d'abord que le conflit mondial élargit le fossé qui sépare les deux races française et anglaise au Canada, au lieu de les rapprocher comme la France et l'Angleterre en Europe. Il propose alors l'intervention discrète de personnalités anglaises et françaises (60) en faveur de la réconciliation canadienne. Il se dit effrayé par la gravité de la situation nationale, provoquée selon lui par "des discussions sentimentales" (61). Laurier lui répondit le 15 juin suivant en analysant les trois causes, selon lui, de la scission de plus en plus accentuée entre les deux éléments qui composent notre

nation". La cause première, pour Laurier, consistait

dans l'exagération des prétentions nationalistes, depuis la rivière Ottawa jusqu'à l'océan Pacifique ; et ces nationalistes ont réussi à faire croire à la population anglaise que la race française veut imposer partout sa langue, comme langue officielle, même dans la Colombie ... (62).

Le point de vue de Laurier peut paraître surprenant au moment où la langue française est réduite à la portion congrue en Ontario par l'application systématique du règlement XVII et au Manitoba par le vote de la loi Thornton (63). Mais n'a-t-il pas un vieux compte à régler avec le leader nationaliste Henri Bourassa, artisan de sa défaite électorale de 1911 ? Laurier en tout cas prétend que ces rodомontades nationalistes sont exploitées à fond par les extrêmes anglo-saxons et par la presse conservatrice. La seconde cause de scission résidait "dans le fait que le cléricalisme a presque complètement réussi maintenant à lier la cause de la langue à sa propre cause ... (64).

Enfin, la dernière raison, disait Laurier, était directement liée à la participation canadienne au conflit européen ; elle ne ferait d'ailleurs que s'aggraver avec la crise de la conscription en 1917 :

Les populations de langue anglaise sont profondément irritées de l'absence marquée des Canadiens-français dans le conflit actuel. Sur ce point, il faut constater qu'ils (sic) n'ont que trop raison. Le recrutement dans la province de Québec n'a pas donné tout ce qu'il pouvait rendre...

Et Laurier voit l'explication de ce peu d'empressement du Québec à fournir des volontaires dans "l'attitude du clergé canadien-français qui, dès le début, a découragé le recrutement sous prétexte que la France méritait d'être châtiée". Le chef de l'opposition conclut en reconnaissant que "la situation est dangereuse" et qu'une intervention française pour calmer les esprits au Canada ne serait même pas écoutée.

Dans cette même correspondance, Roy donna évidemment son point de vue sur la résistance française à l'assaut germanique. C'est l'année de Verdun et Roy déclare que "malgré toute la grande confiance qui nous anime, nous vivons des heures très angoissantes". Et d'énumérer les deuils qui frappent ses relations parisiennes et le "voile de tristesse étouffant" qui pèse sur la France. Il termine cependant par une note d'espoir :

Mais les Français sont vraiment admirables par leur courage et par leur grande dignité dans leurs épreuves. La France sortira de cette épreuve si noblement supportée une très grande nation !

Roy revient sur ce thème de la détermination française dans sa lettre

du 8 novembre 1916, à l'occasion de ses vœux d'anniversaire à sir Wilfrid. Il note encore une fois : "La France est profondément triste, mais elle est calme, digne et confiante" (65). Le chef de l'opposition ressentait en effet quelque inquiétude sur la capacité d'endurance française :

Je me demande avec quelque anxiété combien de temps encore la France pourra supporter le fardeau chaque jour plus lourd (66).

Enfin, dans sa dernière lettre à Laurier, le 23 avril 1918, le Commissaire lui rendait cet hommage élogieux et quelque peu empreint de nationalisme canadien-français, sinon de l'esprit partisan d'un fonctionnaire libéral contraint de servir un gouvernement conservateur : "vous, Sir Wilfrid, qui avez été depuis si longtemps le chef reconnu de notre race, et le meilleur guide politique de la Confédération" (67).

En effet, après la victoire de Mackenzie King aux élections fédérales de décembre 1921, Roy lui témoigna sa vive et sincère satisfaction dans une lettre confidentielle. Il se déclarait très attaché d'abord au souvenir de Laurier, ensuite à King lui-même en tant que démocrate et libéral, et enfin au fédéralisme canadien. C'est en quelque sorte le testament politique de Philippe Roy :

Le culte que j'ai toujours eu pour Sir Wilfrid n'est peut-être pas étranger aux sentiments que j'éprouve pour votre personne (...). Ce fut le chagrin de mes dix dernières années de ne pas avoir eu l'occasion d'exercer mes fonctions à Paris, sous l'égide d'un conseiller aussi sage et aussi libéral que l'était Sir Wilfrid. Je me suis attaché quand même, et quelquefois dans des conditions difficiles, à poursuivre la mission qui m'avait été confiée dans le plus pur esprit canadien. Je suis, avant tout, fédéraliste et imbu du plus profond amour de mon pays. Je désire par dessus tout que mon travail ici serve à rapprocher les deux grandes races qui peuplent le Canada (68).

Il faisait ensuite cette constatation qui reste toujours d'actualité pour la Confédération :

Nous sommes arrivés au Canada à un point où il devient nécessaire de créer un sentiment et une unité nationale (sic).

Puis, après la fameuse conférence impériale de 1926 qui ouvrait la voie au Statut de Westminster et à l'indépendance des Dominions, Roy félicita King d'y avoir réalisé une grande œuvre "tout à fait en accord avec la politique canadienne". Il ajouta qu'il était temps d'affirmer, en France, le Canada en tant que nation ; ce qui fut fait par la transformation du Commissariat en Légation, grâce aux efforts de Roy et du sénateur Dandurand en particulier.

Enfin, après encore dix années passées à la tête de la Légation canadienne à Paris, Philippe Roy, se sentant âgé, offrit sa démission pour le 31 décembre 1938. Nostalgique, en songeant à son prédécesseur Hector Fabre mort à son poste vingt-huit ans plut tôt, il écrivit au sénateur Dandurand :

Cher ami, vous dites que je suis parti en beauté.

Je n'aime pas beaucoup cette expression (...) Vraiment j'ai eu un enterrement de première classe, avant la lettre (69).

Mais il vécut encore dix ans avant de mourir à Ottawa, le 10 décembre 1948, à l'âge de 80 ans.

Peut-on dégager quelques traits communs à ces deux personnages ? Tous deux sont des Québécois, qui ont fait du journalisme politique. Ils sont devenus sénateurs relativement jeunes, l'un à 41 ans, l'autre à 38 ans, et tous deux ont dû abandonner leur fauteuil sénatorial pour permettre au gouvernement de récompenser un de ses fidèles partisans ; en compensation, eux-mêmes furent nommés Commissaires du Canada en France. Tous deux sont aussi des libéraux, admirateurs sincères de Laurier comme le montre leur correspondance. Tous deux sont partisans et artisans du "canadianisme", c'est-à-dire de l'indépendance progressive du Canada vis-à-vis de l'Angleterre ; pour eux, la reconnaissance officielle par la France de leur poste à Paris constitue un pas important vers cette indépendance. Ce sont enfin deux hommes habiles et sincèrement amis de la France, dont ils savent reconnaître les grandeurs et les faiblesses, et c'est une des raisons de leur longévité diplomatique qu'aucun de leurs successeurs ne peut prétendre égaler.

Ils présentent bien sûr quelques différences qui tiennent à leur personnalité et qui relèvent parfois plus de l'anecdote que de l'art d'exercer leurs fonctions. Fabre était par exemple un brillant causeur, Roy plutôt taciturne (70). Fabre évoquait peu les problèmes d'argent, tandis que Roy, père de famille nombreuse, revendiquait âprement la revalorisation de son traitement et l'octroi d'une automobile de fonction. Fabre, plus détaché, laissait une initiative quasi totale aux agents d'immigration et de commerce qui ne lui faisaient pas rapport : Roy, plus autoritaire, exigeait impérativement de contrôler tous les services fédéraux canadiens à Paris. Enfin Fabre, plus québécois d'esprit, avait choisi de fêter chaque année la saint Jean-Baptiste, le 24 juin, tandis que Roy, le "westerner", plus canadien, faisait célébrer le "Dominion Day" le 1er juillet.

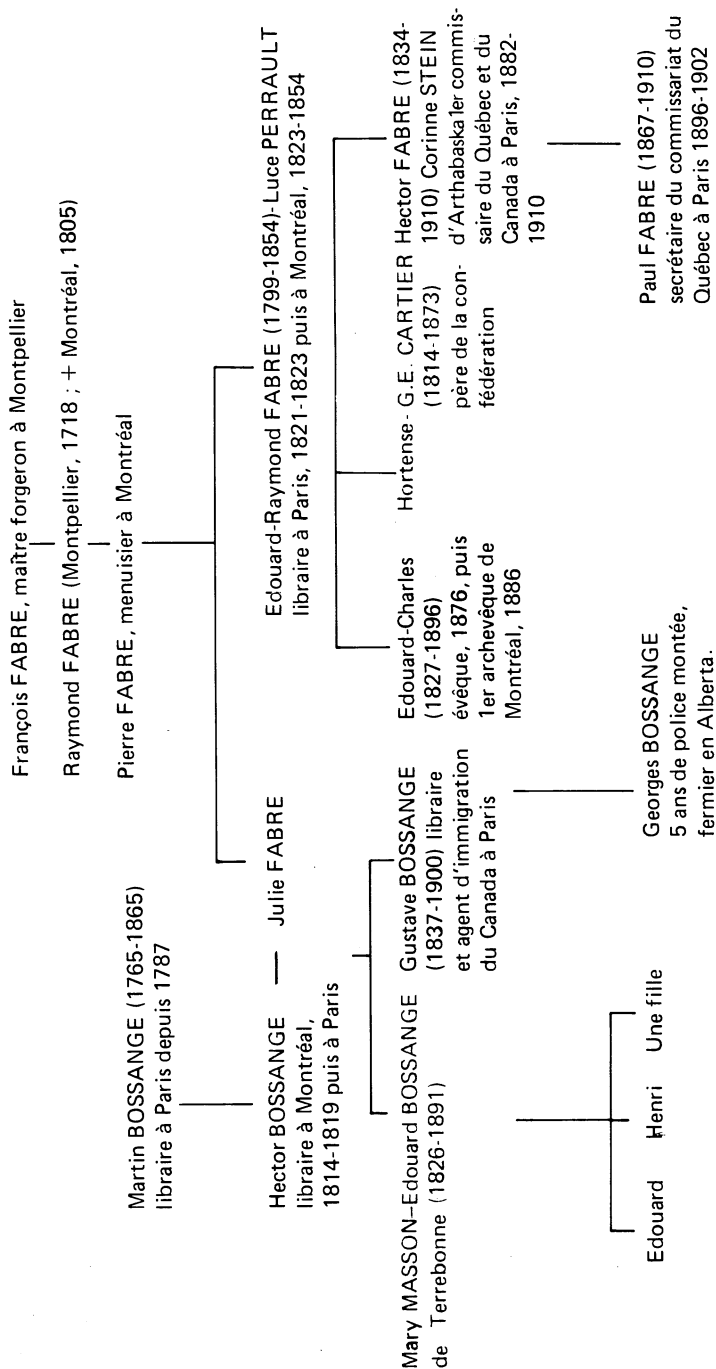
Mais ces deux hommes n'ont-ils pas servi en fin de compte à modeler le type de l'ambassadeur canadien à Paris ?

ANNEXE

Salaire annuel des Commissaires canadiens à Paris de 1882 à 1918

Années	Salaire			Frais de bureau	
	Fédéral	Indemnité de résidence	Provincial	Fédéraux	Provinciaux
1882	\$ 2,000	—	\$ 2,000	\$ 500	\$ 500
1896	\$ 2,500	—	\$ 2,500	\$ 500	?
1903	\$ 3,000	—	\$ 3,000	?	?
1910	\$ 4,000	—	\$ 4,000	\$ 2,500	?
1911	\$ 8,000	—	\$ 4,000	\$ 2,500	?
1913	\$ 12,000	—		?	
1918	\$ 12,000	\$ 2,500		?	

16



NOTES

- 1 . Bernard Pénisson, "*Le commissariat canadien à Paris (1882-1928)*", à paraître.
- 2 . Raoul Dandurand (1861-1942), libéral, avocat, sénateur de 1898 à 1942, ministre d'Etat de 1921 à 1930, chef du gouvernement au Sénat (1935-1942), représentant du Canada à Genève (1924-1930).
- 3 . Charles Beaubien, sénateur libéral, ami de Dandurand, membre du Comité France-Amérique.
- 4 . Jean-Louis Roy, Edouard-Raymond Fabre, libraire et patriote canadien (1799-1854), Montréal : Hurtubise HMH, 1974, 220 p.
- 5 . Au XIXe siècle, les "Canadiens" sont évidemment les Canadiens français, par opposition aux "Anglais", dans le langage courant des francophones.
- 6 . Dictionnaire de biographie française, Bossange, 1144.
- 7 . Sylvain Simard, "*La diffusion du livre canadien en France avant 1914*", *Etudes canadiennes/Canadian Studies*, 6 (1979), pp. 75-80.
- 8 . Roy, *op. cit.* pp. 75-82. De plus, Fabre envoya en 1848 son neveu et associé Jean-Adolphe Gravel en voyage d'affaires en France chez les libraires Gareau, Salles et Bossange à Paris, et chez Mame à Tours.
- 9 . Id., p. 30, lettre d'E.-R. Fabre à son fils Edouard-Charles, 8 janvier 1844.
- 10 . Id., p. 35.
- 11 . André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, Québec : P.U.L., t.1 (1764-1859), 1973, p. 217 ; t.2 (1860-1879), 1975, p. 96.
- 12 . Sa francophilie n'avait pas échappé au consul de France à Québec, Lefavre, qui écrivait de lui, au Quai d'Orsay, le 17 janvier 1876 : "il est une des notabilités les plus importantes du **Dominion** (...) par ses talents, son influence personnelle et ses relations de famille. Le sénateur Fabre est animé d'une affection filiale pour la France". Cité par Pierre Savard , *Le consulat général de France à Québec et à Montréal de 1859 à 1914*, Québec : P.U.L., 1970, p. 106.
- 13 . Paris-Canada, 11 juin 1884.
- 14 . *ibid.* Ce passage traduit sans doute aussi l'agacement du Canadien fier de

son autonomie devant les réflexions des Français qualifiant le Canada de colonie, au sens de dépendance soumise intérieurement à la métropole.

- 15 . *Bien que libéral, Fabre était un ami d'Adolphe Chapleau (1840-1898), Premier Ministre conservateur du Québec de 1879 à 1882, qui l'avait nommé agent du Québec à Paris ; devenu ministre fédéral à Ottawa, Chapleau avait alors contribué à la création du commissariat canadien à Paris, après avoir séjourné six mois en France en 1881. Fabre lui rend ainsi hommage dans le premier numéro de **Paris-Canada** : "Dans ces dernières années, sous l'impulsion du plus jeune et du plus hardi de ses hommes d'Etat, M. Chapleau, il (le Canada) a fait un pas vers la France et tenté de renouer des relations si longtemps interrompues".*
- 16 . **Paris-Canada**, 15 juillet 1896.
- 17 . *Id.*, 1er août 1896.
- 18 . **A.P.C., Fonds Laurier**, Fabre à Laurier, 6 juillet 1897. Les **A.P.C. (Archives publiques du Canada)** conservent 61 lettres de Fabre à Laurier du 21 septembre 1896 au 8 mars 1910 et 26 lettres de Laurier à Fabre du 9 novembre 1898 au 1er juin 1910, sans compter les télégrammes.
- 19 . *Probablement le beau-père d'Hector Fabre ; il vivait à Arthabaska, la petite ville où Laurier avait fait ses débuts d'avocat.*
- 20 . **A.P.C., id.**, 8 août 1906 .
- 21 . *Id.*, Laurier à Fabre, 25 juin 1906 ; la lettre de Chouinard est du 11 juin 1906.
- 22 . **Paris-Canada**, 15 juillet 1897.
- 23 . *Ibid.*
- 24 . **Archives Nationales du Québec (A.N.Q.)**, Fonds Flynn, ordre en Conseil n° 400, 2 octobre 1896.
- 25 . **A.N.Q., id.**, P.Fabre à Flynn, 24 novembre 1896.
- 26 . **A.N.Q., Fonds Parent**, ordre en Conseil n° 64, 14 février 1903.
- 27 . *Israël Tarte (1848-1907), ministre des Travaux publics de 1896 à 1902.*
- 28 . *Clifford Sifton (1861-1929), ministre de l'Intérieur de 1896 à 1905.*
- 29 . *James Smart, sous-ministre de l'Intérieur.*

- 30 . **A.P.C., Fonds Laurier, Fabre à Laurier, 15 septembre 1899.**
- 31 . **Id., 12 juin 1901.**
- 32 . **Id., Paul Fabre à Laurier, 5 octobre 1901.**
- 33 . **Id., Laurier à P. Fabre, 22 octobre 1901.**
- 34 . *Auguste Bodard, agent d'immigration du Canada en France.*
- 35 . *Pierre Foursin, président de la Société foncière du Canada, et adjoint de Bodard.*
- 36 . **Id., Fabre à Laurier, 24 octobre 1901.**
- 37 . **Id., Paul Fabre à Laurier, 5 novembre 1901.**
- 38 . *Paul Deschanel (1856-1922), président de la Chambre des députés depuis 1898.*
- 39 . **Id., Fabre à Laurier, novembre 1901.**
- 40 . **Id., 31 mars 1902.**
- 41 . **Id., 7 juin 1902.**
- 42 . **Id., 21 octobre 1902.**
- 43 . **Paris-Canada, 1er janvier 1903.**
- 44 . **A.P.C., Fonds Raoul Dandurand, Roy à Dandurand, 24 janvier 1939.**
- 45 . **Archives du Ministère des Affaires Etrangères (A.M.A.E.), C.P., Canada N.S. 5, f° 13-20, 29 mars 1911.**
- 46 . *La liberté, Saint-Boniface, Manitoba, 18 janvier 1928.*
- 47 . **A.M.A.E., ibid.**
- 48 . **Id. ; l'Alberta et la Saskatchewan obtinrent le statut de provinces en 1905.**
- 49 . **Ibid.**
- 50 . **A.P.C., Fonds Laurier, Fabre à Laurier, 8 mars 1910.**

- 51 . **A.M.A.E., C.P., Canada, N.S.4, f^o 201-202, 18 novembre 1910.**
- 52 . **Id., f^o 205-206, 13 décembre 1910.**
- 53 . **Id., Canada, N.S.5, f^o 3, 23 janvier 1911.**
- 54 . **Id., f^o 6, 13 février 1911.**
- 55 . *“Conquête providentielle” en ce sens qu’elle avait évité aux Canadiens la période de la Terreur pendant la Révolution française.*
- 56 . **Id., f^o 24, 2 mai 1911.**
- 57 . **Id., f^o 26, 4 mai 1911.**
- 58 . *Roy était donc resté 27 ans à Paris, soit 17 ans comme commissaire et 10 ans comme ministre plénipotentiaire.*
- 59 . *Premiers Ministres conservateurs : Robert Borden, 10 octobre 1911-10 juillet 1920 ; Arthur Meighen, 10 juillet 1920-29 décembre 1921 et 29 juin-25 septembre 1926 ; Richard Bennett, 7 août 1930-octobre 1935 ; Premier Ministre libéral : William Lyon Mackenzie King, 29 décembre 1921-29 juin 1926 ; 25 septembre 1926-7 août 1930 ; octobre 1935-août 1948.*
- 60 . *Les Français qui ont proposé leurs bons offices sont G.Hanotaux, E.Lamy et P.Painlevé.*
- 61 . **A.P.C., Fonds Laurier, Roy à Laurier, 19 mai 1916.**
- 62 . **Id., Laurier à Roy, 15 juin 1916.**
- 63 . *Le règlement XVII , édicté par le gouvernement conservateur Whitney en juin 1912, supprimait l’enseignement bilingue et imposait l’anglais comme langue d’enseignement dans les écoles primaires subventionnées par la province d’Ontario ; il ne fut aboli qu’en 1927. Au Manitoba, le gouvernement libéral Norris supprima aussi l’enseignement bilingue par la loi Thornton de mars 1916.*
- 64 . *On reconnaît là le thème classique de “la langue (française) gardienne de la foi (catholique)” au Canada français.*
- 65 . **Id., Roy à Laurier, 8 novembre 1916. Il lui écrit encore le 17 janvier 1917 : “Nous sommes les témoins en France des choses les plus effroyablement tristes !”**

- 66 . **Id.**, *Laurier à Roy*, 25 novembre 1916.
- 67 . **Id.**, *Roy à Laurier*, 23 avril 1918. Laurier mourut le 17 février 1919 et fut remplacé par King à la tête du parti libéral.
- 68 . **A.F.C.**, Fonds King, MG 26 JI, *Roy à King*, 13 décembre 1921.
- 69 . **A.P.C.**, Fonds Raoul Dandurand, *Roy à Dandurand*, 24 janvier 1939.
- 70 . "Autant Hector Fabre aimait les causeries, les discours, les toasts fleuris, autant son successeur se montrait, en pareille occasion, concis et *matter of fact*". Les improvisations n'étaient pas son fait et lui réussissaient rarement. Il ne s'échauffait vraiment qu'en parlant de l'Ouest canadien, qui lui tenait à coeur. (...) On trouvait (lors des réceptions) le haut (sic) commissaire adossé à la cheminée, échangeant avec les visiteurs plus de poignées de mains que de paroles." Armand Yon, **Le Canada français vu de France (1830-1914)**, Québec : P.U.L., 1975, p. 198.
-

COLONIALISME ET SENTIMENT NATIONAL :

L'ALMANACH DE QUEBEC de 1780 à 1815

Par P. PENIGAULT-DUHET
Université de Nantes

“On peut prédire le temps qu’il fera demain, ou annoncer le départ des Mazerolle pour les Etats, au-dessus d’un comptoir ; autour de l’enclume, on exilera toute une paroisse et récriera l’almanach”, écrit Antonine Maillet dans *Les Cordes de Bois* (1), rendant ainsi hommage à l’influence que gardait encore cette forme de littérature populaire qu’est l’almanach à la veille de la seconde guerre mondiale, dans un village de ce qui avait été la Nouvelle France. C’est pourquoi il semblait intéressant de s’interroger sur ce que furent les premiers almanachs canadiens et sur la façon dont ils survécurent à travers les vicissitudes de l’histoire. Eugène Rouillard, dans l’étude qu’il leur a consacrée, leur reconnaît “le mérite d’être un reflet du passé, reflet modeste il est vrai, mais projetant encore assez de lumière pour nous éclairer sur le rouage social à la fin du XVIIIe siècle et sur les personnalités marquantes de la génération disparue” (2). L’almanach apparaît bien plus tôt au Québec que dans l’Ontario où il ne semble pas avoir existé avant le début du XIXe siècle. Au contraire, au Québec, le développement de l’imprimerie et de la presse vont de pair avec la naissance de ce genre de publication. En 1778 Fleury Mesplets et Charles Berger qui ont établi la première imprimerie à Montréal deux ans auparavant, commencent à publier un *Almanach Curieux et Intéressant* qui survivra jusqu’en 1786. A Québec, en 1780, Guillaume Brown fait paraître l’*Almanach de Québec pour l’année bissextile MDCCLXXX*, qui allait survivre, avec des interruptions parfois, jusqu’en 1841 (3). Ainsi donc le premier journal imprimé au Canada, *La Gazette de Québec*, et le premier almanach canadien dont la fortune dura plus d’un demi siècle sont nés dans la même ville.

Si nous avons choisi d’étudier les transformations de l’*Almanach de Québec* depuis sa création jusqu’en 1815 c’est qu’il nous a semblé, en feuilletant ces opuscules au format réduit, retrouver la trace presque quotidienne des bouleversements historiques subis par la province, tels que le peuple canadien français a pu les vivre au fil des jours et des saisons, des années civiles et scolaires. “Livre favori de la foule, attendu, accueilli et consulté partout (...), ce petit livre, d’aspect inoffensif, ce cahier orné d’images grossières et bizarres qui se répand à des milliers d’exemplaires dans les villes et les campagnes va remplir les rôles les plus inattendus et les plus variés, modifiant son allure selon les circonstances”, écrivait Victor Champier en 1886 (4). Et c’est bien ce qui se passe pour cet almanach québécois qui subit plusieurs mutations entre 1780 et sa disparition en 1841. Par deux fois il a changé de titre : en 1791 où il porte un second titre en anglais : *Almanach de Québec The Quebec*

Almanack ; et en 1803 où il devient *Almanach de Québec : et état civil et militaire de l'Amérique britannique/The Quebec Almanack and British American Royal Kalendar*. Enfin à partir de 1813 il subit un nouveau changement, dans le contenu cette fois, qui marque le point d'aboutissement d'une évolution que nous nous proposons d'étudier. Cette transformation revêt deux aspects principaux. D'une part elle concerne le double titre qui introduit le caractère bilingue de la publication à partir de 1791. D'autre part, au tournant du siècle, le changement de titre et de contenu consacrent une nouvelle orientation, peut-être d'ailleurs moins une "américanisation" que l'ébauche d'un sentiment national canadien.

Le premier changement de titre, celui de 1791, n'est pas fortuit : les fluctuations commerciales et l'histoire en sont responsables. *L'Almanach de Québec*, tel qu'il avait été créé par l'Écossais William Brown, qui avait francisé son nom dans la publication (5), disparaît à la mort de son fondateur en 1789. Jusqu'à cette date c'était un petit opusculé in 12^o de 50 à 60 pages environ, rédigé en français selon un plan conforme à la vieille tradition européenne : un calendrier détaillé, des indications pratiques, pour la poste par exemple, quelques nomenclatures : la liste du clergé catholique et protestant, puis des pages d'almanach proprement dit : des remèdes choisis (contre la sciatique, les engelures ulcérées, la teigne et les poux, en 1780), des recettes de beauté "Moïen de préserver le visage d'être marqué de la picote" (variole), puis les traditionnelles énigmes, bonnes histoires - de préférence gaillardes et anti-cléricales - quelques pièces de vers sentimentales ou moralisantes comme cette "Épitaphe de Cromwell" parue en 1783. Si l'on excepte les règlements officiels : "Instructions pour la Milice", ou ordonnance de Dorchester "pour loger les troupes chez les habitants des campagnes" en 1788, on ne trouve que très peu d'articles rédigés dans les deux langues, comme le "Remède pour la Coqueluche" ("A certain Cure for the Chincough") en 1782.

En 1790 l'*Almanach* ne paraît pas. En 1791, l'année de la séparation entre le Haut et le Bas Canada, la publication est reprise par le neveu de Brown, Samuel Neilson (6), et deux ans plus tard par son frère cadet, John Neilson : désormais elle appartiendra à cette famille liée au monde de la presse et de la politique. Désormais aussi le petit fascicule a deux pages de titre, l'une francophone, l'autre anglophone et vise deux clientèles. L'avertissement au lecteur est un bon exemple d'habileté commerciale : "Pour éviter tout obstacle à son utilité générale, on l'a imprimé en Anglois et en François, excepté les noms des officiers publics, qu'il aurait été inutile de répéter. Nous espérons que les frais surnuméraires d'un tel arrangement seront considérés comme raison suffisante pour l'augmentation des prix". Les frais devaient être réels car l'ouvrage est presque rigoureusement bilingue, avertissement au lecteur compris, avec traduction en regard et pagination double, sauf pour l'état ecclésiastique et les listes de personnalités et membres des professions libérales : juges de paix,

médecins, arpenteurs, encanteurs licenciés, etc. Cette formule prévaudra pendant quelques années, avec un index unique à la fin de l'ouvrage. Toutefois à partir de 1797 il y a deux index, l'un en français, l'autre en anglais.

A partir de 1803, *The Quebec Almanack and British American Royal Kalendar* n'a plus qu'un index, en anglais bien sûr. Mais la double page de titre subsiste : l'*Almanach de Québec* survit encore. Cependant la pagination a subi une transformation étonnante : désormais l'ouvrage est pratiquement scindé en deux parties, l'une, fixe, de 37 pages, qui se compose essentiellement du calendrier, l'autre d'une centaine de pages en moyenne. Ce n'est qu'à partir de 1813 que la fusion s'opère avec le retour à une pagination continue mais non plus en fonction d'une édition bilingue : l'expérience a été abandonnée depuis plusieurs années, de façon progressive. Ainsi en 1794 la maxime placée en exergue à l'illustration de la page de titre est soigneusement traduite en sixains rimés (7). Mais dès 1795 une formule latine évite toute contestation linguistique. En 1804 la liste des comtés est donnée en deux versions ; en 1808 elle n'est donnée qu'en anglais. Jusqu'en 1800 encore on sent que subsiste une inadéquation dans l'ajustement que tente l'éditeur entre deux publics de culture différente. Plusieurs pages d'astronomie sont rédigées en anglais : "Why the year 1800 is not a leap year", mais on chercherait en vain un équivalent dans l'article français consacré à la météorologie - article parallèle si on veut, mais où l'explication des météores est réduite par rapport à la nomenclature : "le serein est dangereux dans les régions marécageuses et sulfureuses, ... les feux follets se trouvent dans les cimetières à cause des cadavres". Ici l'imagination populaire trouve son compte autant et plus que l'esprit scientifique.

Le lecteur d'aujourd'hui est amené à se demander ce qui intéressait le Québécois francophone dans le petit livre publié par les Neilson. Bien sûr il y avait d'abord le calendrier, le lever et le coucher des astres, les indications saisonnières, les éclipses, toute une réitération des phénomènes qui rythment les activités du laboureur, du pêcheur et du chasseur. Il y avait aussi les jours de fête et les noms des saints et toute une organisation sociale familière aux Canadiens venus de France, qui en suivaient sans doute jalousement l'évolution : l'activité de certains groupements comme la "Société du Feu", les listes de notables français, notaires, avocats — le Barreau de Québec échappe à la Common Law anglo-saxonne. La haute magistrature est anglaise, mais il y a une bonne proportion de juges de paix français. Médecin, notaire, arpenteur et juge de paix, voilà les personnalités qui dominent l'organisation des petites communautés rurales — et qu'il est rassurant de connaître, au moins de nom, sans qu'il soit besoin de lire la presse ; ce sont elles les "vraies autorités" pour nombre de citoyens, après le clergé bien sûr : car la rubrique qui aujourd'hui encore fascine le lecteur c'est celle qui s'intitule "Etat Ecclésiastique de la Province".

La nomenclature du clergé existe dans les premiers almanachs canadiens, même dans celui de Fleury Mesplets, où les nomenclatures sont réduites. La disposition reste invariable sur un point : le clergé catholique est nommé en premier, suivi généralement des indications qui concernent les communautés religieuses, puis vient le clergé protestant. Nul doute que ces pages n'aient retenu l'attention des lecteurs canadiens des deux sexes, d'autant que la liste des écoles est incluse dans cette rubrique. Il y aurait une étude intéressante à faire sur le développement des écoles du Bas Canada tel qu'il est présenté dans l'almanach Neilson ; aux indications concernant le séminaire de Québec, puis celui de Montréal, et les couvents de religieuses, succèdent les écoles de ville, et celles de campagne : English schools d'abord, écoles françaises ensuite. En 1794 nous apprenons l'existence d'une "Ecole des Sauvages" à Lorette, dont le maître, de 1796 à 1802 au moins, est Louis Vincent. En 1804 nous connaissons le chiffre de la population des écoles élémentaires de la ville de Québec (190 élèves) : en 1809 celui des écoles de campagne du district. En 1808 nous avons la liste des écoles de campagne pour les filles dans les districts de Québec, Trois-Rivières et Montréal. Mais ce qui transparaît aussi à travers ces rubriques c'est la sourde lutte pour la prééminence d'une forme d'éducation qui suppose une différence de confession et de langue. D'une manière générale le nombre des "schoolmasters", même s'il n'est pas grand, est mis en relief par la disposition typographique et à partir de 1811 figure la rubrique "School Masters having salaries from the Government". Car la place consacrée aux établissements d'éducation augmente au cours des années, sauf en 1799 et en 1800, deux années pour lesquelles cette rubrique est inexistante ; mais elle se développe surtout à partir du moment où l'*Almanach de Québec* devient aussi *The British American Royal Kalendar*. Simple hasard ? c'est peu probable.

Il faut en effet remarquer que près d'un quart de siècle s'est écoulé depuis la publication de l'*Almanach de Québec pour l'Année Bissextile MDCCXXX* ; les almanachs des Neilson s'adressent à une autre génération de lecteurs, une génération née au Canada, nourrie certes de la tradition des vieux pays, mais qui n'en a que de vagues souvenirs personnels, quand elle en a. Cette population jeune subit la domination anglaise, elle a supporté le choc du "sevrage" complet d'avec la France à partir de la fin de 1792 (8), elle va vivre la guerre de 1812, guerre anglo-américaine qui survient peu de temps après une tentative d' "anglicisation" virulente dont la première vague de nationalisme québécois vient de faire l'amère expérience avec la suppression du journal indépendantiste, *Le Canadien*. *The Quebec Almanack and British American Royal Kalendar* reflète en partie cette situation.

L'effort d'anglicisation accéléré se traduit d'abord par le nombre grandissant des rubriques de langue anglaise. Dès 1792 déjà on notait que la liste des tribus indiennes avec le chiffre de leurs guerriers (9) n'était donnée qu'en anglais dans cette livraison pourtant bilingue : avertissement discret ou méfiance évidente à l'égard des Français si prompts à se trouver des alliés parmi les "sauvages" ?

En regard de cet état des "affaires indiennes", on signale le présent que Sa Majesté britannique a fait au Canada : deux mille minots de graine de chanvre ! Cet article-là est rédigé en français. Surtout c'est la partie historique qui subit des transformations. En 1780 elle se limitait à un "Etat des naissances, mariages et famille des Princes souverains d'Europe" : une page pour la France, une pour la Grande-Bretagne, six pour les autres monarchies. En 1787 ce mini-Gotha se voit adjoindre une liste de "Remarquable Events" — qui s'arrête en 1777, évitant d'avoir à signaler le traité de Paris. En 1792 les modifications sont plus subtiles parce que plus diffuses : elles englobent plusieurs articles à dominante politique. Le frontispice, une estampe représentant l'Imprimerie, copiée d'un autre almanach, comme c'était souvent le cas, est prétexte à une "Explication" de trois pages dont le thème général est celui du progrès humain par la connaissance et la raison. C'est la même vision optimiste des progrès de la société humaine qui développe, en une quinzaine de pages, "l'Esquisse générale de l'Economie de la Société humaine" avec une analyse des "Loix et Gouvernements". Les récents bouleversements de l'histoire sont présentés de façon vague mais on affirme qu'ils peuvent être bénéfiques dans la mesure où l'intérêt général prévaudra sur les intérêts particuliers alors que s'affirme "a general diffusion of knowledge" notion si étrangère à certains tenants d'une tradition catholique étroite que le traducteur français l'a atténuée en "changements très surprenants dans les connaissances" (10). Dès lors la transformation des rubriques historiques s'accélère. La généalogie des maisons royales subit une éclipse pendant quelques années. En 1797 apparaît une "Chronique historique des années 1792 à 1795" les événements étant classés chronologiquement, avec subdivision en mois et jours (11). En 1799 ne figure qu'une liste des rois d'Angleterre : l'histoire, celle des états européens jusqu'alors, perd de l'importance. A sa place, la géographie en acquiert : en 1800 trois pages et demie sont consacrées à "A General Survey of America" qui inclut le Canada et la liste de ses comtés. En 1802 l'histoire reparaît, mais dans le sillage de la géographie ; trois articles en anglais : "A Geographical Description of the World" (2 pages), "The United Kingdom of Great-Britain and Ireland" (1 page), "Table of the Kings and Queens of England" (2 pages). A ceci fait suite un article en français, "Maison Royale du Royaume Uni... et liste généalogique des principales Maisons" — 7 pages où figurent les Etats d'Europe, et la France bien sûr, pour qui la liste commence avec la fille de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte d'Angoulême ; puis vient la branche d'Orléans et celle de Bourbon-Condé (on sait que Louis-Joseph de Bourbon-Condé était réfugié à Londres). De la Révolution française, de ses suites, pas un mot. Le lecteur francophone, à ce que semble supposer l'éditeur, s'intéresse un peu à la France et aux cours d'Europe ; le lecteur anglophone a élargi son champ d'intérêt à l'univers entier et peut-être surtout au Nouveau Monde. Quelques pages plus loin la géographie reprend ses droits avec une brève description du Canada, en anglais bien entendu.

En 1804 l'article sur le Canada est deux fois plus long. L'almanach, cette année-là, donne une description complète du gouvernement britannique : King,

Peers of the Royal Blood, Speakers of both Houses, Privy Council, High Court of Chancery, Court of King's Bench, Court of Common Pleas, Chancellor of Exchequer, Admiralty and Court, Pay Office of the Treasury, Pay Master General, British Army, Custom House, British Naval Force, General Post Office. Laquelle des deux communautés faut-il rassurer ? laquelle faut-il impressionner ? Le temps est loin où Brown énumérait les "Noms des Seigneurs primitifs des différentes Paroisses et Seigneuries de cette Province" (12). La population du Bas Canada doit comprendre qu'elle dépend désormais du gouvernement de Londres dont on énumère les instruments de la puissance. Certes les membres de la Chambre d'Assemblée du Canada figurent dans l'ouvrage, mais à part.

Il faut attendre 1812 pour que la liste donnée sous le titre "House of Assembly" s'insère dans un article général, "A Brief Account of Canada". Cet article est repris, à peine modifié, dans les années qui suivent. Rédigé en anglais, il fait une place non négligeable à la géographie — en particulier au climat — rejetant l'histoire, et par là même Jacques Cartier et la domination française, dans la pénombre. Car le propos central de ce texte qui occupe 17 pages dans les éditions de 1813 et 1814, c'est l'exaltation de la nation canadienne :

There is no happier people in the world. Their labour affords them the necessities of life : no part of it is taken from them, but what they consider as being for their own use. Amongst them, ambition and variety rarely create unreal wants, nor envy sours real enjoyments. In the ordinary state of human happiness they are cheerful and lively. To evils beyond their control they submit with resignation. They are strongly attached to their religion, their country, laws, customs and manners (13).

Eden du septentrion, c'est ainsi que l'auteur de ce récit fait apparaître le Canada, mais un Eden rude qui a façonné la population : "There is no people capable of greater fatigue and privation. In this the Canadian is greatly supported by the gaiety of his disposition". En somme un peuple qui a su préserver les qualités des deux nations fondatrices, le sens de la dignité, le courage, la patience, la foi — avec un rien de méfiance à l'égard des curés trop envahissants : "In spiritual concerns, he is guided by his Curate ; who, if he wishes to stand well with him, must meddle with nothing else".

Avec tant de qualités quel besoin les Canadiens ont-ils de la lointaine Europe ? Que peuvent leur apporter les vieux pays, sinon des querelles dont ils seront les victimes résignées : "evils beyond their control" ? L'almanach de 1815 analyse brièvement les événements mondiaux de l'année précédente : "General peace in Europe ; Bonaparte sovereign of Elba. The English at Washington ; Capitol and Public Buildings destroyed". Louis XVIII figure dans la liste des souverains donnée en anglais. "The English" ... "The French"... L'*Almanach de Québec* semble bien avoir déjà pris le parti de s'intéresser aux Cana-

diens ; s'il en fallait une preuve supplémentaire il suffirait de lire l'article de 1819 qui analyse, en termes sévères, le rôle de l'Angleterre dans le conflit anglo-américain qui avait débuté en 1812 (14). Une nation canadienne prenait conscience de son identité.

NOTES

- 1 . *Antonine Maillet, Les Cordes de Bois Paris: Grasset, 1977, p. 187.*
- 2 . *Eugène Rouillard, Les Premiers Almanachs Canadiens, Lévis : Pierre-Georges Roy, Editeur. 1898. p. 79.*
- 3 . *Il s'agit là des deux premiers almanachs généraux par opposition aux publications d'intérêt spécifique tels que L'Almanach du Cabinet pour l'Année 1765 pour la latitude de Québec (Brown & Gilmore), à caractère judiciaire, ou encore The Indian Calendar for 1769 (Brown & Gilmore). Voir à ce sujet Lucie Benoit Ladouceur et Michel Biron, Les Almanachs Québécois des Origines à nos Jours. Ms B.N. du Québec, 1975.*
- 4 . *Victor Champier, Les Anciens Almanachs Illustrés, Paris, 1886, in Eugène Rouillard, op. cit. p. 9.*
- 5 . *Almanach de Québec pour l'Année Bissextile MDCCLXXX. A Québec chez Guillaume Brown, à la Haute Ville ; 60 p. Il ne parut pas en 1781.*
- 6 . *Samuel Neilson mourut jeune en 1793. La bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec conserve un exemplaire de 1791 avec des surcharges manuscrites. Sur la page de garde on peut lire ceci : "Ce numéro de l'Almanach est bien pour l'année 1791 mais avec les changements et additions pour 1792 faits par le compilateur lui-même pour Monsieur Samuel Neilson qui décéda en février 1793 âgé de 23 ans estimé et regretté par tous ses concitoyens. Il avait tous les talents et les qualités d'esprit et de coeur pour devenir un des hommes les plus marquants du pays".*
- 7 . *"Hail sacred Science ! by thy friendly aid,
Are Nature's mysteries to man display'd ;
By thee, the world's incercling path we trace,
And ride on planets thro' the azure space ;
The blazing comet in its course pursue,
And in his works the Great Creator view".*

*"Ici l'on voit réduite à de courtes leçons,
La science qui règle et fixe les saisons,
Qui du vaste univers enseignant les structures
Et des astres errants la marche toujours sure*

*Aux regards des humains atteste la grandeur
Des merveilles du monde et de son créateur''.*
Almanach de Québec pour l'année 1794.

- 8 . *Pour agreste qu'elle soit, deux faux entrecroisées sous un flot de rubans, l'illustration suggère cependant la forme des illustrations de calendriers révolutionnaires avec le faisceau de licteur placé obliquement au centre ; voir à ce sujet Claude Galarneau, **La France Devant l'Opinion Canadienne, 1760-1815.** Québec : Presses de l'Université Laval, 1970, pp. 135-137. En 1792, l'Imprimerie a remplacé le symbole ambigu.*
 - 9 . **The Quebec Almanach for the Year 1791**, p. 61.
 - 10 . **Ibid.**, 1792, p. 52.
 - 11 . **Ibid.**, 1797, pp. 36-84.
 - 12 . **Almanach de Québec pour l'Année Bissextille MDCCLXXX**, pp. 51-53.
 - 13 . **The Quebec Almanack and British American Kalendar for the Year 1814.** "A Brief Account of Canada written in 1811", pp. 160-176.
 - 14 . **Ibid.**, 1819, pp. 189-219.
-

L'AVENIR DES FICHIERS DE POPULATION DANS LES SCIENCES HUMAINES : LE PROJET DE FICHIER-RÉSEAU DE LA POPULATION SAGUENAYENNE (1)

par Gérard BOUCHARD,
Christian POUYEZ
et Raymond ROY

Université du Québec à Chicoutimi

Le texte qui suit présente à grands traits la notion de fichier de population, en même temps que les objectifs et les travaux de notre équipe. Nous serons amenés à passer très rapidement sur bien des points qui, inévitablement, demeureront obscurs pour certains. Par ailleurs, nous avons renoncé au procédé trop lourd qui aurait consisté à renvoyer pour chaque question à des exposés plus spécialisés publiés antérieurement. Le lecteur désireux d'en connaître davantage pourra se reporter aux repères bibliographiques donnés en fin d'article, lesquels renvoient à quelques textes décrivant d'une manière plus approfondie tel ou tel aspect de notre démarche.

1 LES FICHIERS DE POPULATION

La notion de fichier de population est assez récente dans les sciences humaines. Le démographe français Louis Henry l'évoquait voici plus de vingt ans (2), surtout pour souligner la difficulté inhérente à cette idée qui faisait pourtant rêver les spécialistes des études de population. Elle a été reprise très récemment par Jacques Légaré, de l'Université de Montréal, encore une fois dans une perspective largement démographique (3). Précisons tout de suite que dans ce contexte, on entend par fichier de population bien autre chose que ces vieux registres permanents compilés aux 18^e et 19^e siècles à des fins administratives dans divers pays d'Europe et de Scandinavie. Au reste, la richesse et la valeur de ces instruments ne sont certes plus à démontrer, ainsi qu'en font foi les études très fines qui ont pu être réalisées grâce à leur utilisation (4). Cependant les développements de l'informatique autorisent des ambitions plus élevées. Il est désormais possible de construire des fichiers de population dont le traitement serait effectué presque entièrement par l'ordinateur.

Selon notre définition, un fichier de population doit garder trace de tous les individus séjournant ou ayant séjourné dans une aire géographique donnée - ce peut être un village, une ville, une région, un département, une province, etc. Il s'agit donc d'un fichier biographique dont l'information de base, c'est-à-dire celle qui donne l'identification des personnes, peut provenir soit des registres de l'état civil, soit de divers dénombrements ou recensements publics et privés. Le fichier, qui est en principe universel, peut éviter les lacunes de ces premières sources et recevoir des signalements complémentaires tirés

de listes civiles, religieuses ou militaires, des archives notariales, criminelles, foncières, etc. Mais surtout, cette information de base à caractère principalement démographique peut être enrichie quasi indéfiniment par intégration de données sociales, économiques, culturelles, médicales, etc. L'application de l'informatique à cette idée ouvre des perspectives tout à fait extraordinaires au développement des sciences de l'homme. Nous en donnons quelques exemples :

- a) L'une des propriétés du fichier de population est de permettre une observation continue, véritablement longitudinale des phénomènes sociaux. A tort, on appelle souvent longitudinales les séquences obtenues à partir d'une série de clichés tirés de sondages ou de recensements quinquennaux, décennaux. . . Evidemment, ces séquences sont en fait poreuses, ne montrant qu'une partie et non la totalité du phénomène. Cette propriété du fichier de population est capitale, en particulier pour ce qui concerne l'étude de la fécondité, de la mobilité géographique et sociale, du cycle familial, de toutes les formes de transmission génétique, sociale, culturelle.
- b) Quel que soit le phénomène étudié, il devient en outre possible de créer et de redéfinir à volonté le cadre chronologique, l'échelle et le sujet de l'observation (construction de sous-populations).
- c) Par sa nature, le fichier de population peut constituer une infrastructure indispensable pour la recherche dans les sciences humaines en leur procurant une dimension rétrospective qui leur fait souvent défaut et en épargnant à plusieurs enquêtes le fardeau des étapes préliminaires vouées à la collecte, à l'élaboration et à la critique des données.
- d) Ce genre de fichier est également susceptible d'applications diverses dans le domaine médical où il peut servir en particulier au dépistage et à la prévention des maladies génétiques.

Nous reviendrons dans le cours de cet exposé sur la contribution que promettent d'apporter les fichiers de population à un renouvellement méthodologique dans les sciences de l'homme. Pour l'instant, il convient d'aborder les difficultés considérables que pose leur construction. En effet, si l'idée des fichiers de population — tels qu'ils sont définis plus haut — commence à se répandre, la formule technique, concrète, qui leur donnerait réellement existence reste pour une large part une inconnue. Pour cette raison, il nous a paru utile de prendre ici à témoin la démarche élaborée dans le cadre de notre Programme de Recherches sur la Société Saguenayenne, démarche dont l'objet est de construire le fichier-réseau d'une population régionale.

II. HISTORIQUE ET OBJECTIFS DU PROGRAMME DE RECHERCHE SUR LA SOCIÉTÉ SAGUENAYENNE

Les travaux de ce Programme (antérieurement : Projet d'Histoire Sociale de la Population du Saguenay) ont débuté en 1972. Ils ont été décrits, en même temps que les objectifs vers lesquels ils tendent, à quelques reprises dans divers écrits, articles publiés ou documents de travail à circulation restreinte (5). Pour l'essentiel, rappelons que ce programme de recherches, mis sur pied par Gérard

Bouchard et Yolande Lavoie, visait à créer une banque de données sur la population régionale, à partir des registres de l'état civil saguenayen ainsi que des recensements nominatifs du gouvernement canadien et des paroisses. Il fut décidé ensuite d'y inclure un important corpus de données non démographiques tirées des archives notariales, des rôles d'évaluation foncière, des archives criminelles et d'autres grandes sources de l'histoire sociale. Parallèlement enfin, nous avons aussi recueilli et commencé à analyser des données agrégées des recensements publiés, des documents de la session du gouvernement provincial et des rapports annuels des paroisses. Le cadre chronologique, fixé dès le départ, allait de 1840, date d'ouverture du Saguenay à la colonisation blanche, jusqu'à la période contemporaine.

Sur un second plan, il était également envisagé de construire à l'aide de l'ordinateur une méthodologie originale permettant de traiter automatiquement les données recueillies. Concrètement, cette méthodologie allait consister dans la mise au point d'un procédé de reconstitution automatique des familles ainsi que dans la création d'une technologie informatique à l'aide de laquelle il deviendrait possible de construire automatiquement les généalogies des familles saguenayennes et de gérer des corpus de données nominatives de nature très diverse de manière à ce que les informations relatives aux mêmes individus soient effectivement rassemblées et rendues aisément accessibles.

Le travail a progressé depuis sept ans dans ces deux directions — rassemblement des données et méthodologie — grâce à l'équipe qui s'est peu à peu constituée et grâce à l'appui financier des organismes mentionnés plus haut.

III LA COLLECTE DES DONNÉES

A ce jour, plus de 250.000 actes de baptêmes, mariages et sépultures ont été dépouillés, validés et portés sur disques. Ceci constitue d'ores et déjà l'une des plus importantes banques de données du genre à avoir été réalisée. Le programme total des dépouillements à réaliser pour l'ensemble de la région porte sur un peu plus de 400.000 actes. Nous en sommes donc à près des deux tiers du travail dans ce domaine et nous pensons que la collaboration amorcée à l'automne 1977 avec l'équipe de la Société Généalogique du Saguenay nous permettra d'avancer très rapidement dans cette direction. Parallèlement, nous avons dépouillé tous les recensements nominatifs (jusqu'ici disponibles) du gouvernement canadien, soit ceux de 1852, 1861 et 1871, ainsi que la moitié environ des recensements paroissiaux réalisés par les curés entre 1880 et 1941. Au total, plus de 20.000 fiches de ménages ont ainsi été ouvertes, dont la moitié a été validée automatiquement et mise sur bandes. Ce travail se poursuit présentement.

Pour ce qui concerne les données nominatives non démographiques, un certain nombre de sous-fichiers sont présentement en voie de constitution,

par les soins de divers chercheurs ; ils portent sur : a) les conjoints du Haut-Saguenay, 1842-1911 (à partir des contrats de mariage), b), les contracteurs forestiers du Saguenay, 1900-1950, c) les élèves du Petit Séminaire de Chicoutimi, 1873-1948, d) un répertoire des vocations religieuses dans la région, 1842-1948, e) un fonds de près de 400 entrevues de vieillards réalisées au cours des cinq dernières années et axées sur la mobilité géographique et socio-professionnelle, f) des dossiers de patients atteints de maladies génétiques.

Enfin, un corpus de données agrégées a également été constitué. Il fait actuellement l'objet d'analyses qui aboutiront à la publication d'un livre d'ici deux ans environ.

IV LES METHODES ET INSTRUMENTS DE TRAITEMENT

Sur ce plan, le travail a consisté d'abord à construire des programmes d'élaboration et de validation des données nominatives et agrégées, lesquelles données ont été recueillies à l'aide de fiches de relevé, manuels de codage, grilles de contrôle, etc. conçus aux fins du projet. Mais la partie vraiment novatrice de notre contribution se situe à un autre niveau. Nous comptons parmi les quelques équipes engagées dans la reconstitution automatique des familles à l'échelle de toute une région, après celle des démographes de l'Université de Montréal qui travaillent depuis une dizaine d'années sur la Nouvelle-France, et après les généticiens italiens et américains qui ont travaillé sur la vallée de Parme, en Italie. Le procédé que nous avons mis au point n'est pas fondé sur des calculs de probabilité concrétisés dans un système de poids mais sur un ensemble de programmes dont le but est soit de corriger, soit de reconnaître et de contourner les différentes formes de mutations nominatives. Essentiellement, un code phonétique élimine d'abord les variations strictement orthographiques des noms et des prénoms de manière à restituer chaque forme à sa structure phonétique propre, sans l'altérer de quelque façon (ce qui diffère considérablement des transformations opérées par les codes Henry et Russell par exemple). Le jumelage se fait ensuite au moyen de programmes qui détectent et mesurent des formes et des degrés de similitude, ce qui donne lieu à la création de tables d'équivalences universelles et ad hoc ; les mentions données comme équivalences sont ensuite jumelées après application de tables de décision qui énoncent les critères et règles à satisfaire. Cette méthode de reconstitution automatique des familles, qui est dans la phase finale de mise au point, a subi des essais qui ont donné des résultats extrêmement satisfaisants jusqu'ici.

D'autre part, étant donné les dimensions du registre que nous construisons et les multiples formes d'exploitations scientifiques auxquelles nous le destinons, il s'est avéré nécessaire de délaisser les modèles classiques de fichiers informatisés et d'entreprendre la construction d'un fichier-réseau (traduit de l'américain "data base"). En termes simplifiés, ce concept désigne un mode particulier d'organisation et de rangement des données qui permet un traitement

économique, très rapide et extrêmement diversifié de l'information. Contrairement aux fichiers conventionnels traités sur un mode séquentiel, les fichiers-réseaux permettent un accès multiple à l'information, laquelle n'est pas captive d'un classement exclusif par ordre alphabétique ou numérique ou chronologique par exemple. Si les dispositions appropriées ont été prises au départ, le fichier-réseau se prête à des exploitations portant aussi bien sur la résidence, les noms et prénoms, la profession, la date, le sexe, etc., sans modification du fichier et sans délai supplémentaire. Par ailleurs, structurant les informations sur une base individuelle ou biographique, ce genre de fichier évite les redondances inhérentes à un stockage conventionnel qui fait se répéter les données nécessaires à l'identification des individus (nom, prénoms, sexe, âge, . . .).

A cause de ces avantages (lecture exhaustive des données, accès selon plusieurs clés, économie d'espace), la formule du fichier-réseau semble constituer la technologie appropriée à la création des fichiers de population. Partant de notre registre ou fichier central actuellement constitué de dossiers de familles et de fiches de ménages, nous pensons y intégrer automatiquement des données de toutes natures, référant à des domaines aussi divers que l'épidémiologie, la génétique, l'éducation, la religion, la propriété foncière, la mobilité sociale, etc. En pratique, nous construisons d'abord le fichier central, à partir de la fusion des dossiers de familles reconstituées et des fiches de ménages tirées des recensements nominatifs. Selon toute probabilité, ce premier fichier conservera trace de la grande majorité des personnes ayant séjourné au Saguenay depuis 1840. Dans une deuxième étape, nous effectuerons le passage du fichier des familles à un fichier des individus, l'ordinateur rassemblant toutes les informations relatives à une même personne. Nous prévoyons que le fichier central, individuel, constitué de cette façon permettra dans un premier temps de mener des enquêtes de démographie historique d'une très grande richesse et avec une très grande précision.

Quant aux fichiers sectoriels ou périphériques créés parallèlement (les "sous-fichiers" décrits précédemment), ils sont destinés à être jumelés au fichier central, opération qui les met en communication avec une quantité de données ou de paramètres de nature à enrichir substantiellement ces analyses non démographiques. Par exemple, partant d'un fichier de malades - et qu'il s'agisse de maladies génétiques ou autres - il devient possible à l'aide du fichier central de contrôler simultanément et à une grande échelle les paramètres non médicaux de la santé comme l'univers de travail, le groupe familial, l'habitat, l'hérédité, etc. En retour, il importe de noter qu'au terme de chacune de ces enquêtes particulières dans l'un ou l'autre domaine des sciences humaines, le fichier sectoriel est incorporé au fichier central, d'où la possibilité d'édifier à moyen terme un registre intégré, extrêmement riche, entièrement informatisé et authentiquement interdisciplinaire. Par exemple, du fait que chaque fiche individuelle conserve la référence à la famille d'origine, on peut envisager, entre autres choses, de relier verticalement les familles reconstituées de

manière à réaliser par ordinateur une généalogie complète, aussi bien en ligne ascendante qu'en ligne collatérale, ce qui implique l'établissement automatique des relations de parenté et des degrés de consanguinité. A l'heure actuelle, cette généalogie entièrement automatique, qui n'a pu être réalisée que par l'équipe de Marc Skolnick à Salt Lake City, n'est pas un fait acquis mais la perspective n'en est pas si lointaine. L'infrastructure indispensable est déjà en place ; une grande partie des données sont recueillies ; et notre procédé de reconstitution automatique des familles nous place tout près du but. Sur le plan technique aussi, certaines données sont déjà acquises (voir par exemple le Document de travail n° 47 du PRSS). Tout le travail d'évaluation qualitative et quantitative du contenu a été fait et la phase de la conception technique est en cours (plan de la structure interne et du mode de fonctionnement du fichier-réseau).

V MODES D'EXPLOITATION ET DIRECTIONS D'ANALYSE

En somme, les possibilités d'exploitation de ce fichier-réseau recouvrent deux domaines assez différents. Le premier domaine ressortit aux sciences sociales — incluant la géographie — et à l'histoire et il a monopolisé nos efforts durant les premières années de la recherche. Nous en planifions l'investigation selon les grandes orientations suivantes :

a) Comportements démographiques :

- Fécondité, nuptialité, mortalité,
- Mouvements migratoires à l'échelle régionale.
- Genèse et structure de la population (étudiée par le biais de recensements automatiques).

b) Structures et rapports sociaux :

- Hiérarchies socio-économiques, ex. : la possession foncière, les revenus, les niveaux de vie, la stratification, les classes.
- Clivages et rapports sociaux, ex. : analyse des choix conjugaux, du personnel des clubs sociaux, etc.
- Mobilité sociale inter-générationnelle : construction de circuits de mobilité dans la longue durée. Etude de l'accès à l'enseignement collégial et supérieur.
- Elites socio-politiques : profils de recrutement, rythmes de reproduction, alliances.
- Groupe familial : formes, fonctions, évolution du groupe familial. Structures de la parenté, réseaux et solidarités ; composition des ménages.
- Criminalité : constitution de populations spécifiques. Analyse de paramètres sociaux, économiques, culturels des comportements cri-

minels.

c) Culture :

- Alphabétisation : étude de l'alphabétisation à travers les signatures. Exploitation de listes d'abonnements à des journaux et périodiques.
- Religion : composition sociale du clergé ; analyse du personnel des associations pieuses, des donateurs ; étude de la hiérarchie des fidèles à travers les "livres de bancs", les cahiers de dîmes.

d) Structures spatiales : Dans la perspective de la géographie historique, études de la distribution dans l'espace de phénomènes relatifs à la santé, la richesse, les genres de vie, la mobilité, etc.

Le deuxième domaine relève de la médecine ou de la biométrie au sens très large de l'étude des caractéristiques physiologiques et biologiques. Il comprend :

- a) L'épidémiologie : surtout à l'aide de dossiers de patients, en collaboration avec des médecins et à partir des archives hospitalières.
- b) La génétique : étude des relations de parenté, de la consanguinité, *de la transmission des maladies héréditaires* ou de tous marqueurs biologiques, grâce à la construction automatique des arbres généalogiques.
- c) L'anthropométrie : à l'aide notamment d'archives médicales et des dossiers d'admission à certains établissements scolaires.

Comme il a été dit, le travail à effectuer dans la direction des sciences sociales et de l'histoire a été entrepris en premier lieu et il se poursuit normalement, selon un échéancier et par des sources de financement spécifiques, dans le cadre du Programme de Recherches sur la Société Saguenayenne (PRSS). Quant au volet médical, il a été officiellement ouvert au printemps 1979 avec le lancement d'un projet conjoint d'enquête sur la maladie de Steinert dans la région du Saguenay. La partie strictement médicale de ce projet est assurée par des médecins de l'Hôpital de Chicoutimi et de la Faculté de Médecine de l'Université de Sherbrooke, par le truchement de sa Clinique de Dystrophie Musculaire, ainsi que par le Dr. Josué Feingold, médecin-généticien rattaché à l'Institut National de la Santé et de la Recherche Médicale (Paris). Nous sommes chargés de la partie généalogique de l'enquête. A cette fin et partant de nos instruments de reconstitution des familles, nous avons construit des programmes spécifiques qui permettent d'ores et déjà une construction semi-automatique des arbres généalogiques ; nous avons aussi construit les premiers instruments (fiches d'ascendance, de descendance ; manuels de codage . . .) qui serviront ultérieurement à la détection et au calcul des degrés de parenté.

L'application de notre méthodologie a donc contribué au dépistage de cette maladie et à la constitution de fichiers médicaux qui serviront maintenant à une étude comparée de la maladie de Steinert au Saguenay et dans les cantons de l'Est.

Depuis l'été 1979, nous collaborons aussi à la recherche effectuée par l'équipe des Dr. Eva et Frederick Anderman, de l'Institut Neurologique de Montréal, dont l'enquête porte sur les maladies de Tay-Sachs et de l'agénésie du corps calleux, également très répandues dans la région du Saguenay.

VI

Tous ces efforts, qu'ils soient orientés vers la médecine ou vers l'un ou l'autre des champs des sciences sociales, supposent l'existence d'un fichier de population automatisé dans lequel sont stockées la plus grande quantité possible d'informations nominatives, le tout prenant la forme d'un fichier-réseau. Le caractère novateur de cette entreprise appelle quelques remarques sur lesquelles nous terminerons cette brève présentation.

- a) L'un des aspects les plus importants concerne la confidentialité des données recueillies. C'est un sujet qui mérite d'autant plus d'attention que le fichier en construction couvre la période allant de 1840 jusqu'à nos jours. Il est donc impérieux de contrôler étroitement l'accès et l'utilisation des données de même que la diffusion des résultats d'analyse. A cette fin, un ensemble de dispositifs a déjà été mis en place. Sur un plan technique d'abord, l'accès des fichiers actuels n'est pas possible sans l'utilisation d'un mot de passe qui n'est connu que des responsables immédiats et qui change périodiquement. Quant aux fiches de relevé constituées lors des dépouillements, elles sont conservées sous clef dans des classeurs, à la salle de travail du PRSS, sous la garde d'un permanent de l'équipe. Sur le plan juridique, toutes nos activités de recherche sont coordonnées et autorisées par une corporation sans but lucratif, dûment enregistrée (Société de Recherches sur les Populations - SOREP). Par le biais de son conseil d'administration, cette société doit approuver tous les projets et chacune des étapes de la recherche. Elle édicte aussi et surveille l'application des règlements concernant l'utilisation des données. Pour renforcer encore ces mesures, SOREP s'apprête à mettre sur pied un Comité de surveillance qui sera formé de représentants de divers corps sociaux, publics et privés, et dont le mandat sera d'examiner toutes les demandes d'utilisation du fichier afin de déterminer si elles sont conformes ou non aux règles de la confidentialité. Enfin, toujours dans le but de mieux protéger la vie privée des individus, le *Programme de Recherches sur la Société Saguenayenne* fait approuver ses activités par le Comité de déontologie de l'Université du Québec à Chicoutimi et il veille à observer sa réglementation.
- b) Sur le plan strictement financier, il est bien évident que la construction

d'un fichier-réseau d'une population régionale suppose des investissements substantiels étalés sur plusieurs années. Ces coûts peuvent sembler excessifs à ceux qui ne sont pas familiers avec ce genre de travail ou qui en perçoivent mal la rentabilité future. Sur le plan de l'efficacité technique, de la précision et de la rigueur méthodologique, les fichiers de population promettent un renouvellement en profondeur, et ceci de trois façons au moins :

- La règle de l'exhaustivité des dépouillements, en termes qualitatifs et quantitatifs, peut mettre fin aux éternels recommencements de la collecte des données, d'une enquête à l'autre, ce qui est une source d'économie difficilement chiffrable.
- La possibilité d'un recours permanent et quasi instantané à des corpus de données parfaitement fiables et contrôlables à volonté garantit des analyses plus rigoureuses et des résultats plus solides.
- L'existence de programmes de manipulation automatique des données, partiellement intégrés au fichier-réseau, accélère la recherche, permet de tester des hypothèses plus audacieuses et en plus grand nombre, libère en quelque sorte l'imagination scientifique et favorise la recherche des interprétations les plus cohérentes.

c) La technologie des fichiers-réseaux n'est pas à inventer. Ces systèmes de gestion des données existent depuis quelques années en différentes versions et ils sont d'un usage courant dans l'industrie et le commerce. Ils pénètrent maintenant les sciences de l'homme (6), où leur application exige un travail d'adaptation. Sous ce rapport, la construction des fichiers-réseaux de population semblent devoir constituer, parmi tous, un terrain idéal. Il faut cependant prendre garde que les problèmes rencontrés dans cette direction sont neufs, comme les solutions qu'ils appellent. En voici trois exemples :

- Notre méthode de reconstitution des familles nous a amenés à construire des programmes qui jumellent des couples à d'autres couples. Une fois les dossiers de familles convertis en dossiers individuels au sein du fichier-réseau, nous serons dans l'obligation de construire d'autres programmes de jumelage, cette fois d'individus à individus, et cependant préserver la possibilité d'intégrer ou de traiter des fiches de couples ; d'où la nécessité d'un fichier à deux faces ou à deux entrées, l'une structurée en fonction des fiches individuelles et l'autre en fonction des fiches de couple.
- L'idée essentielle qui doit fonder la supériorité du fichier-réseau réside dans la possibilité d'enrichir progressivement les fiches individuelles à même des sources très diverses. Nous avons procédé à un inventaire de ces sources ; quelques-unes d'entre elles posent un problème de dépouillement. En effet, elles sont de dimensions telles qu'il faudra recourir à l'échantillonnage. C'est le cas des archives criminelles et

des sources foncières en général. Il faut s'assurer que la même sous-population sera échantillonnée d'une source à l'autre si l'on veut éviter que les données ne se dispersent au hasard dans l'ensemble du fichier. Dans ces cas, mais dans ces cas seulement, il faudra procéder selon un échantillon par lettre ; mais non sans avoir établi par des sondages et des comparaisons préalables que la lettre ou les lettres choisie (s) n'introduit (sent) pas de biais systématique.

- A l'heure présente, il n'existe pas de précédent sur la foi duquel nous pourrions estimer la capacité d'un fichier de population à saisir la totalité des individus d'un territoire donné. Cette mesure dépend de la probabilité pour un individu d'échapper, à tout moment et pour diverses raisons, aux registres de l'état civil, aux divers recensements et dénombremments et à toutes autres formes d'enregistrement ou de marquage (notariée, judiciaire, scolaire, professionnelle, etc.) . Il faut concevoir à cette fin une méthodologie spécifique sur laquelle repose entièrement la possibilité et l'avenir des recensements automatiques.

d) Hormis les problèmes méthodologiques à résoudre, les programmes de dépouillement évoqués précédemment, notamment en rapport avec les fichiers sectoriels, ont pu donner à croire qu'il faudrait de très nombreuses années avant de pouvoir exploiter le fichier-réseau. Cette crainte n'est pas fondée. Dès l'achèvement du fichier central, de nombreuses, analyses peuvent débuter. Par la suite, et c'est un point qu'il faut souligner, le fichier-réseau *se constitue et s'enrichit au gré des utilisations successives auxquelles il se prête*. En effet, les fichiers sectoriels sont créés dans le cadre d'enquêtes qui peuvent être de dimensions modestes et par les soins de chercheurs qui ne sont pas nécessairement des membres de notre équipe. L'important, c'est que dès l'instant où une sous-population quelconque est jumelée avec le fichier central, les informations dont elle est le support y sont aussitôt versées. Théoriquement, il n'y a donc ni échéancier, ni contrainte, ni limite autre que les sources elles-mêmes dans la création de ces fichiers sectoriels et dans l'enrichissement du fichier-réseau. Il suffit de mettre en place le noyau central et sa structure pour déclencher l'impulsion initiale. A très long terme bien sûr, le fichier-réseau autorisera de solides tentatives dans la direction d'une histoire globale ; mais cet objectif n'est pas exclusif et, à lui seul, il ne justifierait pas l'entreprise.

e) Il suit que la construction du fichier-réseau ne consiste pas davantage dans une accumulation illimitée de données dont on ne saura que faire le moment venu. D'abord une problématique globale guide notre démarche et elle a déjà été présentée dans quelques articles. Par ailleurs, chaque fichier sectoriel est élaboré dans le cadre d'une enquête spécifique, procédant d'un corpus de questions, d'hypothèses et de concepts qui lui est

propre. La réflexion théorique, les schémas interprétatifs et les systèmes d'interrogations s'élaborent au même rythme que le fichier-réseau lui-même, par ébauches, apports et ajustements successifs.

- f) Enfin, par leur nature même, les fichiers de population sont de merveilleux alliés de l'enquête interdisciplinaire. Celle-ci, on le sait, même aujourd'hui, est entrée dans les esprits plus que dans les faits. Les cloisonnements professionnels, les problèmes humains, les mésententes théoriques, etc., tout cela y est sans doute pour beaucoup, mais bien plus encore l'absence d'une technologie et d'une infrastructure appropriées qui plieraient les données aux exigences des questionnements, des hypothèses et des divers schémas d'interprétation. Par sa nature, le fichier-réseau crée des convergences entre les données et des axes parmi les disciplines.

Il ressort de tout cela que les fichiers de population, hormis les exploitations très utilitaires auxquelles ils se prêtent et au-delà des illusions positivistes qu'ils peuvent à l'occasion susciter, ont d'abord et avant tout une valeur expérimentale : ce sont des machines à explorer méthodiquement et à volonté l'objet social sous des éclairages interchangeables, à la recherche d'une connaissance plus exacte des structures sociales et de meilleures méthodes pour y parvenir. Ces perspectives grandioses, encore incertaines, comme toutes les promesses d'avancement et de renouvellement en profondeur, valent bien quelques années d'effort, quels qu'en soient les résultats.

NOTES

- 1 . Outre les signataires de cet article, l'équipe restreinte du Programme de Recherches sur la Société Saguenayenne comprend deux informaticiens (François Martin et Bernard Casgrain), une démographe (Yolande Lavoie) et deux chercheurs (Alain Duperré, Paul Harvey). Nous entretenons aussi des relations de collaboration très étroites avec une dizaine de chercheurs usagers actuels ou futurs de notre banque de données.

Nos travaux sont présentement subventionnés par le ministère de l'Éducation du Québec (programme F.C.A.C.), le Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada, l'Université du Québec à Chicoutimi (F.I.R.) et par la Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi. Signalons enfin que notre équipe est aussi engagée dans des projets conjoints d'enquêtes sur des maladies héréditaires avec l'Hôpital de Chicoutimi, la Faculté de Médecine de l'Université de Sherbrooke et l'Institut Neurologique de Montréal.

Le présent texte a été rédigé dans le cadre du PROGRAMME DE RECHERCHES SUR LA SOCIÉTÉ SAGUENAYENNE. Créé en 1972, à l'Université du Québec à Chicoutimi, ce programme réunit une équipe pluridisciplinaire formée d'informaticiens, de démographes, de médecins, de sociologues et d'historiens. Il a pour but de constituer, pour l'ensemble d'une société régionale et pour la période allant de 1840 à nos jours, un registre informatisé et universel fondé sur le jumelage automatique de données nominatives.

Le registre prend la forme d'un fichier-réseau, ou "data base", il contient des données à caractère économique, social, culturel, démographique, génétique, médical, etc. et il donne lieu à des analyses et enquêtes dans chacune de ces directions de recherche.

- 2 . Louis Henry, "Une richesse démographique en friche : les registres paroissiaux", *Population*, 1953, pp. 281-290.
- 3 . LEGARE Jacques, "Le registre de population : laboratoire contesté du démographe", Présentation à la Société Royale du Canada, année 1977-78, nos. 31-32, novembre 1978, pp. 33-44.
- 4 . Voir par exemple Etienne Van de Walle, "Household Dynamics in a Belgian Village, 1847-1866", *Journal of Family History*, vol 1, n° 1, 1976, pp. 80-94 ; Myron P. Gutmann, "Reconstituting Wandre. An Approach to Semi-automatic Family Reconstitution", in *Annales de Démographie Historique*, 1977, pp. 315-341.
- 5 . On peut se procurer la liste bibliographique du PRSS moyennant remboursement des frais de reproduction, de même que des exemplaires de l'un ou de l'autre des quelques 20 articles et 50 documents de travail qui ont été produits à ce jour.

- 6 . Voir par exemple Mark Skolnick et al., "A Computerized Family History Data Base System", **Sociology and Social Research** (avril 1979), pp. 506-523 ; Andrew A. Beveridge et al., "Organizing Running Records to Analyse Historical Social Mobility", communication présentée à Hanover, New-Hampshire, en août 1979, dans le cadre d'un colloque organisé par la Computer and the Humanities Association sur le thème des Data Bases in the Humanities and the Social Sciences.
-

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

(extraits de la liste bibliographique du P.R.S.S.)

1 Articles

Gérard BOUCHARD : "L'histoire démographique et le problème des migrations. L'exemple de Laterrière", *Histoire sociale/Social History*, vol. III, no. 15 (mai 1975), pp. 21-23.

Gérard BOUCHARD : "L'histoire de la population et l'étude de la mobilité sociale au Saguenay, XIX-XXe siècles". *Recherches sociographiques*, vol. XVII, no. 3 (septembre-décembre 1976), pp. 353-372.

Gérard BOUCHARD : "Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIXe et XXe siècles", *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 31, no. 1 (juin 1977), pp. 3-27.

Christian POUYEZ et Michel BERGERON : "L'étude des migrations au Saguenay (1842-1931) : problèmes de méthode". *Histoire sociale/Social History*. Vol. XI, no. 21 (mai 1978), pp. 26-61.

Gérard BOUCHARD et Yolande LAVOIE : "Le Projet d'Histoire Sociale de la Population du Saguenay : l'appareil méthodologique," *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 32, no. 1 (juin 1978), pp. 41-56.

Gérard BOUCHARD : "Un essai d'anthropologie régionale : l'histoire sociale du Saguenay au XIXe et XXe siècles". *Annales E.S.C.*, no. 1 (janvier-février 1979), pp. 106-125.

Gérard BOUCHARD, Patrick BRARD : "Le programme de reconstitution automatique des familles saguenayennes : données de base et résultats provisoires", *Histoire sociale/Social History*, vol. XII, no. 23 (mai 1979), pp. 170-185.

Christian POUYEZ, Raymond ROY, François MARTIN : "Le jumelage des données nominatives dans les recensements : problèmes et méthodes" (texte soumis à la *Revue Canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*).

Gérard BOUCHARD, Patrick BRARD, Yolande LAVOIE : "Un code de transcription phonétique pour la reconstitution automatique des familles saguenayennes" (texte soumis aux *Annales de Démographie Historique*).

Gérard BOUCHARD, Christian POUYEZ : "Name Variations and Computerized Record Linkage" (texte soumis à *Historical Methods*).

2 Documents de travail

No.5 Michel BERGERON, Yolande LAVOIE : *Rapport général sur les opérations de contrôle du dépouillement des registres d'état civil (en date du 21 juin 1974)*. 1974, 30 pages.

No. 28 Raymond ROY : *Etude descriptive du contenu des actes de baptêmes, mariages et sépultures de la période 1842-1911 : Travaux préalables*. 1978, 26 pages.

No. 34 Gérard BOUCHARD : *Du projet d'Histoire sociale de la Population du Saguenay au Programme de Recherches sur la Société Saguenayenne*. 1978, 13 pages.

No. 36 Christian POUYEZ et Raymond ROY : *Jumelage des recensements de 1852 et 1861 : définition des tâches à accomplir par l'informatique*. 1978, 38 pages.

No. 42 Gérard BOUCHARD : *Exploitation génétique et médicale de la banque de données du P.R.S.S. : le projet conjoint d'enquête clinique et épidémiologique sur la maladie de Steinert dans la région du Saguenay*. juin 1979, 19 pages.

No. 47 Bernard CASGRAIN : *Programmes de traitement des données du P.R.S.S. pour la construction semi-automatique des généalogies saguenayennes*. août 1979, 24 pages plus annexes.

MALCOLM LOWRY, MARGERIE ET LE CAUSTIQUE TRAVESTI

par Roger I. YAKOUBOVITCH

(Paris)

C'est en 1974 que Clarisse Francillon, la traductrice française de Lowry, me communiqua le manuscrit qui fut traduit et publié en 1956 dans la revue *Esprit*, et dont le texte anglais reste à ce jour inédit.

Dans sa préface à l'édition Cape, reprise sans changements dans *Psalms and Songs*, paru récemment aux Etats-Unis, Conrad Knickerbocker, conseillé par Margerie Lowry, la veuve de l'auteur, écrit :

Lowry would have placed the present version in the category of work-in-progress, although two complete manuscripts and a partially finished third draft, plus a mass of notes, existed at the time of his sudden death /.../. In England during his last years, Lowry had decided to do another draft of *Lunar Caustic*, this time as a novella, to get the feel of it before undertaking it as a novel. At the time of his death he had reassembled and mixed the two drafts in the working method he always used.

Certains critiques se sont demandé , sans toujours l'écrire, pourquoi Conrad Knickerbocker avait cru nécessaire d'ajouter la note suivante :

The editors, Lowry's second wife and Earle Birney, an old friend and neighbour of the author and Professor of English at the University of British Columbia, describe the present version as being primarily a job of splicing, in an approximation of Lowry's method and intent. We have not added a line Mrs Lowry has said in a letter to me. Malcolm, of course, would have rewritten, but who could do it as he would have ?

Pour Victor Doyen, dont la thèse magistrale repose sur l'étude minutieuse des différents manuscrits, il n'y a aucune trace d'un travail de Lowry sur ce texte à l'époque de son séjour en Angleterre. Douglas Day, le biographe de Lowry, omet également *Lunar Caustic* de la liste des ouvrages auxquels l'écrivain aurait travaillé à cette époque, et dans une longue note, il cite une lettre de Margerie qui, pour s'appliquer à d'autres textes que le nôtre, n'en contredit pas moins ce qu'elle déclarait à Knickerbocker :

On April 27, 1967, Margerie wrote me, in connection with our edition of *Dark as the Grave*, about fears that she might be introducing her own words into the novel : I think it is ridiculous. I certainly wrote plenty of lines and scenes when I was editing "The Forest Path" and "Through the Panama" - both of which have received high praise and people write me about them all the time and no one has criticized me or suggested I wronged Malcolm's work in any way.

Et Day ajoute : "When one considers how large a part she played in the composition of Lowry's works during his life, (including *Under the Volcano*), one understands how she might fail to see any reason not to continue to do so after his death" (p. 438).

Aucun des manuscrits recensés au fonds Lowry à Vancouver ne correspond à celui sur lequel j'ai travaillé. Le plus vraisemblable est que Lowry a fait établir trois ou quatre copies supplémentaires -dont la mienne- afin de les remettre à des éditeurs lors de son voyage en Europe immédiatement après la guerre, ce que semble confirmer Margerie qui m'écrivait le 27 mars 1978 : "The Ms of *Lunar Caustic* that he gave to Clarisse was almost the original one with a few minor changes".

Ce tapuscrit, pour appeler les choses par leur nom, comporte 63 feuillets numérotés, plus une page de titre, "The Last Address", qui ne l'est pas. Il s'agit du dernier état établi par Lowry de la dernière version de son texte, celle de 1942. Il est facile de voir comment les éditeurs, au sens américain du terme, sont passés des 17 717 mots et des 9 chapitres de la version *Esprit* aux 20 016 mots et aux 11 chapitres de la version Cape.

Les neuf chapitres de la version authentique se retrouvent bien dans l'ordre dans la version Cape, mais le second chapitre, coupé en deux parties, chapeaute les troisième et quatrième chapitres, tandis que le chapitre cinq, trop long dans la version *Esprit*, est tout simplement scindé en deux. Les deux chapitres supplémentaires sont des fourre-tout, comme si les "éditeurs", après avoir remanié le texte à leur idée, avaient été pris de remords tardifs devant ces coupes abusives. Des 1 121 phrases de la version écrite par Lowry, il ne reste en effet que 859, auxquelles on a ajouté 373, prises dans une version antérieure, celle de 1936-1939, abandonnée par Malcolm.

S'il y a des coupures dans tous les chapitres, les emprunts à la version la plus ancienne sont très inégalement répartis. C'est ainsi que 13 phrases ont été supprimées du chapitre quatre de la version *Esprit*, et qu'on en a rajouté 30. Dans le cinquième, c'est-à-dire le sixième et le septième de la version Cape, on a coupé 59 phrases, la plupart au début, et on en a ajouté 50, toutes sauf une vers la fin. L'ancien chapitre sept est sans doute le plus remanié, avec 126 phrases supprimées sur 213 et un apport de 257 phrases, soit 3 544 mots nouveaux sur les 4 611 que comporte le chapitre refait par Margerie. Quand au dernier chapitre, on n'y trouve plus que 60 des 109 phrases du texte original, alors que trois phrases seulement ont été ajoutées, les trois dernières. Le nombre moyen de mots par phrases est sensiblement identique dans les deux versions, soit 15,9 mots pour la version *Esprit*, et 16,4 pour la version Cape.

Ces chiffres précisent l'impression à la lecture : on a supprimé un grand nombre de phrases, et à l'intérieur des phrases conservées, on a compensé

l'élagage par le regroupement en une seule phrase de plusieurs segments devenus squelettiques. Ce travail est caractéristique de la façon de faire de Margerie, dont l'annotation la plus fréquente dans les marges des manuscrits de Lowry était "cut". Il faut également noter que les éléments tirés de la version la plus ancienne ne sont jamais plus travaillés ni plus écrits. Les adjectifs, les répétitions et les doublets que Margerie élague de la version *Esprit* ne produisent jamais une impression d'inachèvement mais constituent plutôt des éléments de la circularité lowrienne, des points de repère et d'ancrage. Ce sont souvent des jalons pour un travail ultérieur de l'écriture, et c'est à partir d'eux que l'on peut en partie imaginer le développement des thèmes. Lowry travaille toujours par amplification de la phrase, du paragraphe, du chapitre. En l'absence de ce travail de modulation, d'enchâssement, d'allusion et de citation, les coupures intempestives des "éditeurs" donnent parfois l'impression que le texte de Lowry a été simplifié pour les lecteurs de quelque *Reader's Digest*. Or si Lowry manie souvent la phrase courte, et même ce que j'ai appelé ailleurs le style télégraphique, c'est toujours en liaison avec une phrase plus longue, l'opposition de ces deux types de phrase prenant des valeurs diverses. Rien de semblable ici, où aucun travail d'écriture ne vient, et pour cause, compenser les coupes faites sur des critères non lowriens.

Certains détails d'autre part montrent que les corrections apportées au texte de 1942 n'ont pas reçu l'aval de l'auteur ce qui revient à dire que la version Cape n'a pas été obtenue à partir de deux textes écrits par Lowry, mais bien à partir de deux textes de Lowry révisés par Margerie seule. Ainsi, au chapitre deux de la version *Esprit*, Bill, parlant de sa femme, déclare : "I hated her : Heck with her". Il suffit de regarder le clavier d'une machine à écrire pour se rendre compte qu'une faute de frappe est impossible. "Heck" est une forme dialectale d'anglais britannique, un euphémisme de hell, et Lowry aimait à émailler ses textes de mots un peu rares. Mais Margerie, qui est américaine, et qui ne peut demander d'éclaircissements à Malcolm décédé au moment où elle édite, corrige bien à tort heck en hell.

Des deux chapitres "fourre-tout", le premier qui est le chapitre deux de la version Cape, rassemble des descriptions de l'hôpital. Tous les dialogues en ont été coupés, ce qui donne à ces descriptions un aspect objectif qui n'est ni dans la manière lowrienne ni dans la logique du récit. Quant à l'autre, les fragments conservés hors de tout contexte donnent une telle impression de décousu qu'il a fallu rapiécer le tout avec des éléments puisés dans la version de 1936, qui s'intègrent assez mal à l'ensemble et demeurent comme des corps étrangers.

Le chapitre neuf de la version Cape, emprunte à la version 1936 l'essentiel de la conversation entre Bill et le docteur. Il s'agit d'un long discours plat et par moments assez verbeux, comme le sont souvent les premiers jets de Lowry. Sous prétexte de mettre en valeur son côté social et réaliste, on en est revenu à une version nettement plus faible et plus bavarde, plus proche aussi du journal intime,

du reportage romancé, et du vécu non encore travaillé par l'écriture. Bill s'y livre même à une exégèse assez laborieuse des histoires de Gary ; or il suffit de comparer par exemple le *Volcan* avec *Sombre comme la tombe* pour se rendre compte que, parallèlement au travail d'enchaînement et d'inclusion, c'est par la coupure des passages explicatifs que Lowry atteint à cette profondeur et à cette ambiguïté qui sont les siennes. Margerie semble au contraire couper ce dont la suppression ne s'impose pas pour laisser la place à des éléments que Lowry avait, lui, coupés ou réduits en rédigeant la version *Esprit*.

Reste enfin le dernier chapitre : 49 phrases sont supprimées, la plupart à la fin. C'est que Margerie remplace le long dénouement progressif imaginé par Lowry pour la version *Esprit* par une chute brève de trois phrases seulement, dont la force et la beauté sont d'ailleurs indéniables.

Mais qu'on ne peut préférer à celle que Lowry avait écrite et qui a le mérite, tout en conservant le thème du retour au présexuel et au sein maternel, de le lier à celui de la mer et des navires, ces autres symboles du sein maternel, tout en demeurant à la fois plus ouverte et plus ambiguë.

Pour quel dénouement Lowry aurait-il opté ? Question difficile qui n'est pourtant pas au-delà de toute conjecture, à en juger par une lettre inédite à Giroux, son agent littéraire, le 11 janvier 1952, citée par Victor Doyen dans sa thèse malheureusement non publiée :

"THE LAST ADDRESS plus SWINGING THE MAELSTROM plus LUNAR CAUSTIC might one day make an extremely interesting trilogy in itself ; the material of THE LAST ADDRESS being so modified, reversed, counterpointed, etc, by *Maelstrom* that reading the second after the first gave one -or gave me- the effect of a strange kind of music... the music of a work of art, however flawed and lousy, trying to integrate itself. In LUNAR CAUSTIC -the third one- you'd have the integration, the resolution... The hellish theme, I felt, with its sense of repetition... could make this an artistically valid and exciting creation if it could be done right. (p. 146).

Ainsi donc, au moment de sa mort, Lowry, s'il y pensait, ne travaillait pas sur *le Caustique Lunaire*, sinon d'une façon très indirecte. *La Traversée du Panama* en effet, avec son texte réparti sur deux colonnes et les distorsions qui en résultent, loin d'être une esquisse proche des journaux de voyage de Lowry, comme me le laissait entendre Margerie, constitue bel et bien une percée dans la technique littéraire, et c'est à cette nouvelle qu'il faut songer pour se faire une idée du *Caustique Lunaire* tel que Lowry le concevait à la fin de sa vie. Et à défaut d'un roman que la mort nous a volé, il reste à formuler le souhait, et c'est là-dessus que je conclurai, que voie enfin le jour l'édition jumelée des deux versions d'un texte majeur dont aucune, paradoxalement, n'a été publiée en anglais. L'entreprise est assurément valable du point de vue littéraire et répondrait au vœu exprimé par Lowry dans sa lettre.

**"IMAGE DU CORPS ET STADE DU MIROIR" :
UN ASPECT DE L'HUMOUR DE MARGARET ATWOOD DANS
LADY ORACLE."**

par Rolande DIOT
(Université de Bordeaux III)

Lorsqu'on lit *Lady Oracle*, on est frappé par la récurrence obsessionnelle et comiques des images de corps morcelé, de fragmentation, de démembrement, de dédoublement, d'une destruction régressive du moi de l'héroïne-narratrice symbolisée par la hantise du miroir. La glace renvoie à la petite fille obèse l'image d'un monstre énorme et informe – "like a beluga whale" ; plus tard, devenue écrivain, elle pratiquera l'écriture automatique devant ce même miroir qui lui sert de medium, ainsi qu'elle l'explique au journaliste de la télévision qui l'interroge sur sa technique d'écriture : "You know, you sit in front of a mirror, with a lighted candle".

Ce miroir exerce sur Joan, la narratrice, un double effet de répulsion et de fascination. Elle y retrouve ses multiples identités, les personnages imaginaires qu'elle joue pour elle-même et pour les autres, des morceaux épars de son corps de femme, éclaté, déformé, éparpillé.

Lady Oracle se présente comme le récit faussement autobiographique et humoristique d'une jeune femme, Joan, dont l'enfance et l'adolescence sont empoisonnées par l'obésité. Plus tard, redevenue "normale", c'est-à-dire mince, elle sera condamnée à vivre toute une série d'aventures sous de multiples identités. Les imbroglios vaudevillesques ou tragi-comiques que cela entraîne dans sa vie la contraignent, pour fuir cette situation intolérable, à imaginer un scénario délirant au cours duquel elle planifie sa disparition et sa mort sociale avec la complicité de deux amis. Mais comme dans les meilleures traditions comiques, elle rate sa mort et se voit inéluctablement vouée à recommencer à zéro, puisque l'échec marque toutes ses actions : "Why did every one of my fantasies turn into a trap ?" s'écrie-t-elle, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est trahie par tous, y compris par ses propres fantasmes. Démarche de la paranoïa comique qui n'est qu'un exemple entre mille autres dans ce récit où Margaret Atwood semble s'amuser à carnavaliser certains thèmes déjà exploités dans ses autres romans, *Surfacing* et *Edible Woman*. On pourrait avancer l'hypothèse selon laquelle, consciente de ses obsessions, phobies, fantasmes et pulsions névrotiques, après les avoir transformés et sublimés par la poésie, elle éprouve le besoin dans *Lady Oracle* de les exorciser par la voie de la catharsis comique.

Lorsque Margaret Atwood pratique la technique de réduction comique et l'auto-caricature, le *self-debunking* classique des humoristes comme James Thurber, par exemple, lorsqu'elle exploite le thème du ratage, elle agit comme un clown femelle agressant et détruisant les tabous et les bastions de l'ordre social, moral et sexuel. Le fait qu'elle soit femme, et femme écrivain, "autho-

ress" comme dit Joan Foster avec ironie, pour souligner que cette espèce est rarissime dans un monde dominé par les hommes, constitue l'originalité d'Atwood. Non seulement elle s'attaque aux valeurs sacrées de l'ordre, mais elle ose faire exploser les images sacro-saintes du corps et du sexe féminins, de l'amour et de la conjugalité pour les ridiculiser. Anti-héroïne d'un impossible roman d'initiation sexuelle, elle narre ses apprentissages sans égard pour l'image d'elle-même et de l'Autre-l'homme — qu'elle offre en pâture au rire des lecteurs-voyeurs. Lorsqu'elle multiplie les gaffes, les erreurs, elle est la fauteuse de désordre, la femme-anarchie, et elle viole de ce fait l'interdit majeur de l'ordre patriarcal. La femme humoriste qu'est la narratrice Joan/Louisa est une incongruité dangereuse dans un monde dominé par l'ordre mâle.

Ce qui fait d'Atwood une pionnière dans l'art d'un certain humour suicidaire, c'est précisément l'application au monde sacro-saint du féminin, et surtout du corps de la femme, la technique dévastatrice du self-debunking, qui n'est autre qu'une mise à mort de l'image de soi, une mise en péril du sujet sous trois formes : la première, celle du moi-sujet (le "je" de la narratrice et sujet du récit). La seconde, celle du moi-femme. La troisième, enfin, et la plus originale : celle du moi-femme-écrivain (le "je" qui "dit son voir", qui "s'énonce" et qui se regarde écrire dans le miroir de l'Autre) (1).

Nous examinerons ces trois aspects spécifiques de l'humour d'Atwood dans *Lady Oracle*, tout en précisant qu'il existe une très grande variété d'autres techniques comiques, telles la satire, le burlesque, la farce etc., qui ne seront pas étudiées ici, car elles ne présentent pas le même intérêt ni surtout la même originalité que l'humour "noir" plus corrosif et plus subversif que les autres formes de comique.

Atwood poète et Atwood humoriste pratiquent toutes deux la même démarche de destruction-restructuration du réel, la différence entre les deux opérations résidant dans le code et les lois qui organisent la récréation de l'objet fictif. Dans les deux cas, le déni du réel et les lois de la subjectivité permettent de jouer avec les signes du monde et d'inventer un nouveau système de lecture de ses signes. L'humoriste qui simule le "délire-paranoïa-critique" (2) et feint de s'inventer une sorte d'herméneutique et de sémiologie farcesques pour mieux trouver un sens au monde objectif, ce "fou" ne fait que suivre une démarche proche de la névrose. Cette analogie a été trop souvent analysée et commentée depuis Freud pour qu'il soit besoin d'y revenir ici (3). Dans le cas d'Atwood, l'illustration de cette théorie semble presque trop belle pour être vraie.

En effet, si l'on conserve l'hypothèse selon laquelle l'humoriste reproduit le rapport pathologique au monde du schizophrène, à la façon d'un adulte qui regarde un enfant jouer — selon la définition imagée que donne Freud de la distanciation humoristique, on s'aperçoit que *Lady Oracle* semble illustrer

presque parfaitement cette relation. Le dédoublement de la personne de l'humoriste dans la démarche comique, entre celui qui "est humour" (le "fou") et celui qui "fait de l'humour" (l'adulte, le créateur,) trouve son illustration dans le personnage de la narratrice, et est symbolisé par tous les jeux innombrables qu'elle joue avec les miroirs. Lorsque Joan déclare "Distorting mirrors are disturbing", elle décrit le trouble qui s'empare de l'enfant lorsqu'il contemple pour la première fois son image dans le miroir. Cette angoisse est celle du psychotique, terrifié par l'image de l'Autre en face de lui - image qu'il est incapable d'associer avec celle de son propre corps. L'humoriste qui se "décrit en fou", qui déforme sa propre image et la propose comme "réelle" à ses lecteurs reproduit symboliquement le comportement de l'enfant au premier stade du miroir, pris de panique devant la découverte de l'altérité. L'humour ressemble à la "mise en scène d'une panique", et le malaise comique de Joan devant sa glace et surtout devant les images parcellaires et contradictoires que lui renvoient les autres (mère, amants, amis) mime la terreur de celui qui n'a pas dépassé le stade du miroir, et dont le stade de développement psychique se situe avant l' "expérience d'identification fondamentale et la conquête d'une image, celle du corps comme totalité, destinée à remplacer l'angoisse du corps morcelé" (4).

La technique d'Atwood consiste à "donner à voir" un fragment du corps de son héroïne que celle-ci découvre, horrifiée, dans un miroir comme un monstre autonome. Cet exemple est révélateur :

" One day, while I was sitting up in bed, leafing through one of my father's detective novels, I happened to glance down at my own body. I'd thrown the bed-covers off, as it was warm, and my nightgown had ridden up. I didn't usually look at my body, in a mirror or in any other way ; I snuck glances at parts of it now and then, but the whole, thing was too overwhelming. There, staring at me in the face, was my thigh. It was enormous, it was gross, it was like a diseased limb, the kind you see in pictures of jungle natives ; it spread on forever, like a prairie photographed from a plane, the flesh not green but bluish white, with veins meandering across it like river. It was the size of three ordinary thighs. I thought, That is really my thigh. It really is, and then I thought, This can't possibly go on" (5)

On voit comment fonctionne l'imagination d'Atwood dans cette vision : dans un premier temps, la narratrice aperçoit avec angoisse une image dans le miroir. Cette image est affreuse, grotesque, "overwhelming" — mais elle est perçue comme extérieure. La cuisse monumentale n'est pas encore envisagée comme lui appartenant et faisant partie de son corps. Comme très souvent chez Atwood, la narratrice voit des morceaux de corps, bras, jambe, cheveux, animés d'un mouvement indépendant, insolite, incongru : ils flottent, volent, grimacent, parlent. Ils semblent faire partie d'un tableau surréaliste, inquiétant car il dé-

range la norme de notre conscience du corps humain. La distorsion se fait dans le sens du hideux, du dangereux, de l'agressif. Créatures indépendantes, animées d'intentions souvent hostiles, les fragments de son corps viennent hanter l'héroïne, la harceler, l'obliger à réagir — cela rappelle le processus de la paranoïa comique des humoristes américains littéralement persécutés par les choses, les éléments de leur propre corps, leurs vêtements. Joan Foster enterre ses vêtements pour faire disparaître sa trace, mais elle voit dans une sorte d'hallucination ceux-ci remonter à la surface, menaçants et vengeurs, et venir l'accuser et la faire livrer à la justice (6). C'est Atwood en Marx Sister.

La narratrice a un comportement de folle, mais dans un deuxième temps, son imagination lui permet de transformer son angoisse et son "délire de représentation" grâce à l'objectivation et la distanciation. L'image monstrueuse et affolante perçue l'espace d'un moment de panique est immédiatement "réduite" et ainsi vidée de son contenu de danger réel. C'est alors qu'intervient la levée de l'émotion, qui grâce au rire permet l'"épargne d'affect" (7) Mais on est passé à deux doigts de la catastrophe, de l'engloutissement dans le délire régressif. Ce jeu dangereux permet à Atwood, meneuse du jeu, de reprendre les commandes, de se faire plaisir et de nous communiquer son plaisir en retrouvant les images archaïques du corps morcelé, informe, d'évoquer le sac foetal, la chrysalide — toutes ces images traitées sous forme de farce dans l'épisode du ballet d'enfant "Mothball Frolic" et dans le fantasme de la Fat Lady. On reste sans cesse avec *Lady Oracle* dans une zone intermédiaire de l'imaginaire où se mêlent visions poétiques et surréalistes, métamorphose et anamorphose du corps, et une mise en scène burlesque de ces fantasmes. La représentation de soi que nous offre Joan Foster est construite suivant les lois de la mythologie personnelle d'Atwood dans *Surfacing*, *Edible Woman* et les poèmes : liquéfaction (comique : les larmes qui délayent le maquillage mais aussi les traits du visage), dissolution, retour à l'amorphe et à l'indifférencié. Le corps de Joan, la petite fille obèse est vu comme une espèce de sac muni d'un trou :

"Her image of me must have been of a one-holed object like an inner tube, that took things at one end, but didn't let them out at the other".

L'image de soi vue par un autre, ici la mère, est encore un objet monstrueux. Il arrive souvent que le corps humain glisse vers le végétal, la viande de boucherie, le minéral - il appartient à des catégories floues, le mou, le flasque, le fluide, et l'héroïne le palpe, le frôle avec une sorte de curiosité morbide et vaguement dégoûtée. Elle reconstitue en même temps le "voir" des autres, toujours suivant les mêmes lois.

L'effet produit à la lecture est mixte : il est plaisir et malaise. Le rire qui secoue presque sans interruption le lecteur de *Lady Oracle* n'est pas le rire franc et net que fait naître la satire. Il y entre une part d'inquiétude née de la contemplation du monstrueux, de l'indéfinissable, de l'inqualifiable. Le

trouble saisit devant l'effondrement des certitudes : si le corps humain perd lui aussi sa qualité de réalité, de norme de référence pour notre perception du réel, si ce corps glisse vers le végétal, retourne au stade amibien, se dissout pour retrouver l'état de liquide foetal, le vertige nous saisit. Mais simultanément le rationnel et le logique reprennent leurs droits, car Atwood sait très habilement ancrer ses scènes surréalistes et fantasmagiques dans un cadre très familier, très réaliste. Elle mêle le réalisme satirique le plus concret et le plus reconnaissable à ses fantasmagories délirantes. L'obsession du dédoublement trouve une expression métaphorique dans le discours clownesque de la narration. Comme au cirque, le clown blanc poète et rêveur, celui qui "est dans la lune", se fait ridiculiser par le clown bouffon qui sert d'écho intempestif et grotesque aux propos de son partenaire. C'est l'une des nombreuses techniques narratives originales que Margaret Atwood emprunte au monde des humoristes du music-hall.

Il n'est pas indifférent de rappeler ici que Margaret Atwood est une femme, comme son anti-héroïne. Ce corps qu'elle caricature et ridiculise, c'est un corps féminin, chargé de toute la valeur symbolique, voire mystique de la Femme, où la femme n'est plus sujet-individu, mais fonction-espèce, objet-symbole. Chaque étape de destructuration régressive du corps traitée, comme nous l'avons vu, comiquement par Atwood peut être considérée comme figurant métaphoriquement une autre forme de névrose et d'aliénation : celle, non plus du sujet-narratrice, mais celle, plus large du sujet-Femme. Ce phénomène d'incapacité de rassembler les fragments de son identité, l'angoisse devant le schéma séparateur du stade du miroir me paraît signifier métaphoriquement la condition de la femme dans la société patriarcale qui est la nôtre : femme éclatée, névrosée qui souffre d'une aliénation à la fois existentielle, sociale et sexuelle. Maintenu dans un stade archaïque de son développement et de son individuation, elle est incapable de faire la différence entre l'image de son corps réel, objectif — qui est le sien propre, et l'image dans le miroir, celle voulue par l'autre, c'est-à-dire l'homme et la culture dominée par le désir de l'homme. Lorsque la petite fille observe l'image repoussante que lui renvoie le miroir, elle est immédiatement contrainte de traduire sa laideur et sa difformité en termes de consommation. Elle n'est pas désirable : "...though immersed in flesh, I was regarded as above its desires".

La formule en forme de jeu sur le double sens de "chair" et ses connotations bibliques ne fait que masquer l'angoisse épouvantable qui saisit l'adolescente qui se voit interdire son propre désir. Elle se trouve privée de sa raison d'exister puisque sa fonction sociale est d'être en conformité avec l'image d'un moi idéal qui est celui du désir de l'homme. Du coup, cette situation créatrice de névrose entraîne chez l'héroïne un besoin de compensation, un mécanisme de "défense du moi" : le self-debunking, l'humour. Elle se "donne à voir" en objet encore plus ridicule que la réalité ; elle ajoute son propre sens, sa dérision au tableau. Elle sert d'escorte à ses amies lorsque celles-ci

sortent avec des garçons, ce qui lui est interdit mais elle se voit dans le miroir des yeux des autres :

"I was like a fat duenna, the perfect excuse : it was like having your own private tank... according to the dusty post cards flesh was a virtue".

Atwood ajoute le plaisir du calembour masqué à cette grinçante vision de la malheureuse Joan condamnée à n'être qu'une créature neutre, rejetée dans la marginalité. Dès lors que toute vie sexuelle normale lui est interdite, la narratrice va manifester son pouvoir de survie grâce à l'humour et à la dérision. Elle va sans cesse produire une "image réduite de soi", une caricature grotesque, des scènes bouffonnes, qui toutes ont pour signification la destruction, la désacralisation, la castration du corps féminin. Ce processus se déroule selon plusieurs étapes :

- 1- La destruction de la norme esthétique.
- 2- La désexualisation progressive du corps. Les signes sexuels disparaissent, et Atwood les remplace ironiquement par des signes secondaires : "Typing is a secondary sex character," soupire Joan. De même, la nourriture remplace le sexe.
- 3- Des rituels de sacrifices comiques figurent cet acharnement à détruire l'image de son propre corps : cheveux coupés, brûlés seins, cuisses, fesses représentés sous forme dérisoire, et dans des scènes burlesques. L'épisode le plus drôle et le plus significatif se situe au moment où Joan, au lycée, assiste à un tournoi de tir à l'arc, et où elle reçoit une fléchette dans la fesse. Cette carnavalisation du symbole romantique d'Eros en dépucelage grotesque fait dire à la victime :

"The fellow said he didn't mean to, which I didn't believe. The sight of my moonlike rump had been too much for him".

Et un peu plus loin, concluant sur cette phase de son initiation sexuelle, Joan ajoute :

"When we stopped at a red light, he took his right hand off the wheel and patted me on the knee with it. Too bad you can't piss standing up, he joked. That was my third sexual experience".

C'est la démythification de l'apprentissage initiatique de la femme : enfance, viol (la rencontre avec l' "homme au bouquet de jonquille")" dépucelage, mariage, adultère, maternité. C'est le dégonflement par la dérision des stéréotypes de la féminité. L'acharnement sadique d'Atwood sur ces images dans le miroir traduisent son impuissance à les dominer dans la réalité. La seule façon de détruire l'Autre, c'est de détruire son image : c'est aussi de se retrancher dans un stade où le plaisir est permis, le stade primaire du narcissisme, avec retour à l'oralité et l'analité (thèmes constants de l'humour d'Atwood, traités sur le mode parodique et neo-swiftien).

4- La carnavalisation du couple et de l'accouplement : "Everything was mismatched", soupire Joan, et cela pourrait résumer la signification de ses nombreuses expériences sexuelles et amoureuses. "Making love with Paul had begun to resemble a shark fight" : ce corps-à-corps grotesque, ces postures de farce, c'est la technique de réduction comique, d'agression humoristique que la femme pratique pour conjurer son impuissance et son aliénation devant l'arrogance et la fatuité de l'homme. Se faire voir avec lui, comme dans un miroir, en train de faire l'amour, se dédoubler pour regarder d'un oeil critique et vengeur les ébats plus ou moins bâclés, laborieux, inachevés que lui imposent ses amants et son mari, c'est encore faire (de) l'humour. Elle se projette sous la forme de la victime consentante et lâche, mais lucide, de ses oppresseurs ignorants et inconscients, et du même coup elle dispose du pouvoir : elle offre l'image du corps féminin, et celle romantique de l'amour et de la jouissance (supposée extatique en toutes circonstances) de la femme, comme une caricature. Elle désacralise un tabou, et dépossède ainsi le mâle de son illusion de possession. Entreprise dangereuse pour une femme car elle se met en position de faiblesse et de vulnérabilité. Elle met en péril sa survie sociale et sexuelle en jetant le discrédit sur le faux "mystère de l'amour" qui est censé entourer sa féminité. Elle ridiculise en même temps le désir masculin, en caricaturant l'homme performant, en le réduisant aux dimensions d'un fétichiste obsédé ("he was an underwear freak" dit Joan du Polish Count, son premier amant). On imagine aisément que le plaisir causé par ses scènes érotiques burlesques, et le rire libérateur qui l'accompagne n'ont pas la même intensité ni la même nature chez le lecteur-homme et la lectrice-femme. Le double symbole de castration produira sans doute chez la lectrice un effet proche de la jouissance narcissique et exhibitionniste, l'humour bravant le tabou de l'auto-érotisme et produisant un plaisir teinté de masochisme homosexuel. Chez le lecteur, passé le premier moment de plaisir sadique et voyeuriste, le doute risque de se glisser sur le sens de cette opération de dénigrement et de dérision des symboles traditionnels de son pouvoir et de ses fonctions sexuelles et sociales. La femme-humoriste n'hésite pas à agresser les symboles d'une relation sacrosainte, celle des sexes, et à renverser les rôles. On peut croire un instant que c'est la technique classique du monde à l'envers, la femme s'emparant du langage de l'homme pour exposer aux sarcasmes la schizophrénie et la faiblesse des femmes. Certaines humoristes ont joué ce jeu-là, Dorothy Parker, par exemple, mais elles gardent un zeste de pitié pour leurs semblables qui ne fait que renforcer la trahison. Atwood est plus habile : elle joue sur les deux tabous de la puissance mâle et de la féminité, arme absolue de la femme dans la lutte des sexes. Elle n'hésite pas à renvoyer les deux partenaires dos à dos, si l'on peut dire, non sans avoir su prendre les plus grands risques en dévoilant l'angoisse de la femme incapable de réaliser son unité en rassemblant les fragments dans le miroir.

5- Enfin, dernière étape de ce carnaval : la démythification des fantasmes masculins et féminins sous la forme de la Fat Lady, l'apparition des moments de crise et de danger, l'ange gardien comique et surréaliste de Joan, sorte de double

d'elle-même, vision de son corps archaïque, femme-ballon, vêtue de rose, qui s'envole gracieusement dans les airs, contre toutes les lois de la gravité, et ressemble à une poupée gonflable comme on en achète dans les sex-shops. Caricature de la femme-objet, elle constitue une sorte d'antithèse grotesque à la norme esthétique féminine telle que la rêve le désir masculin, tout en évoquant le fantasme fellinien de la "grosse pute" ;

Troisième aspect du thème de l'image dans le miroir dans *Lady Oracle* : celui de la femme qui écrit, qui parvient à "dire son voir" et à s'énoncer. La narratrice, Joan-Louisa Foster/Delacourt a un métier : elle est "authoress". Le néologisme ironiquement suggéré par le journaliste de la télévision est assez révélateur. Il est le signe d'un vide linguistique et culturel, celui d'une profession où les femmes créeraient autre chose que des bébés .

Les deux femmes qui écrivent ne sont donc qu'une seule et même personne. L'une Louisa Delacourt, s'est affublée d'un pseudonyme vaguement français (le nom de sa tante, la seule femme qui l'ait jamais comprise et aimée telle qu'elle était) écrit des feuilletons pour midinettes, "costume-gothics", qu'elle-même baptise "trash" et "garbage". La métaphore est assez claire et décrit ce qui est littérature alimentaire pour l'auteur, et nourriture intellectuelle pour les femmes à qui sont destinées ces histoires ineptes, faussement romantiques, qu'elles liront entre deux biberons et deux vaisselles. La productrice de ces ouvrages doit déguiser son identité, car il serait indécent d'avouer une activité pareille. Passe encore pour un homme, comme le "Polish Count" son premier amant, lui aussi auteur de "trash". Mais une femme ne saurait s'abaisser à cette indignité. En réalité cela illustre une situation culturelle de fait qu'Atwood connaît bien : la tradition d'une "littérature pour dames", où l'auteur doit se servir du langage, des clichés et des stéréotypes imposés par la culture dominée par les hommes. Il s'agit avant tout, non pas de s'exprimer comme une femme parlant à des femmes, mais comme la voix de l'homme exprimant son désir et son ordre.

Utiliser le langage à d'autres fins, et pour d'autres fins, est interdit à la femme qui écrit. Dans ces conditions, il lui faudra inventer des subterfuges, tels ceux que Joan imagine dans son personnage d'auteur à part entière de "Lady Oracle". Une fois de plus le masque d'une identité d'emprunt, le nom de son mari, et le medium insolite et symbolique d'une voix qui lui dicte ses textes sous auto-hypnose lui permettent enfin de s'énoncer en liberté. Mais elle publie son œuvre en cachette, elle se culpabilise pour son audace et sent tout le poids de sa "faute" sociale et morale. Elle a violé le tabou du langage réservé à l'usage des hommes, et elle doit être punie pour ce scandale. Une vraie femme, mariée honorablement, "Ms Foster", ne saurait ainsi se dire et s'exhiber publiquement. Elle s'est engagée dans la voie de la déchéance, et le récit figure ironiquement cette chute de la pécheresse, puisqu'un scandale ne peut aller sans un autre : l'adultère. Joan cède aux avances du Royal Por-

cupine et sa célébrité d'auteur à succès coïncide avec une double vie dange-reuse qui s'avère fatale. Elle s'est moqué des interdits, malgré les masques, malgré l' "écriture dans le miroir" : cette écriture automatique qui lui est dictée par "un autre" n'est peut-être que la voix de son moi véritable, celui qui lui apparaît par intervalles, sous formes de fantasmes et de visions hallucinatoires.

Mais il faut bien comprendre le message d'Atwood sous la parabole hu-moristique : dans le cas de Louisa Delacourt écrivant des "costume gothics", la communication entre l'écrivain et les femmes se fait par l'intermédiaire d'un langage et d'un genre contrôlé et médiatisé par les hommes. Louisa écrit l'aliénation féminine afin que se perpète le cercle vicieux du non-langage et de la non-communication des femmes avec le monde "réel", celui des hommes. Le plaisir que les femmes puisent dans ces sornettes reprenant les éternels mythes propagés par la culture patriarcale, c'est l' "euphorie dans le malheur", selon la définition que donne Marcuse de l'aliénation culturelle. La femme qui écrit, qu'elle se nomme Louisa ou Joan ne fait que déguiser son désir et écrire sa névrose. Elle ne doit pas faire usage du langage pour exister et retrouver son unité et son identité.

Sous quelle forme l'image de corps morcelé et du dédoublement schizo-phrénique de la femme-sujet/objet du récit va-t-elle être figurée métaphori-quement dans l'énonciation ? Margaret Atwood utilise trois techniques : point de vue, structures narratives et langage, de façon à la fois classique et ludique.

Le point de vue, c'est le "je" de la narratrice aux identités imprécises et multiples. C'est l'héroïne aux noms d'emprunt, aux masques variés, qui raconte ses visions dans le miroir, reproduit ses hallucinations vraies ou simu-lées, ses fantasmes et les délires d'interprétation d'une créature de sexe fémi-nin, incapable de maîtriser, d'ordonner ni d'unifier le sens de sa narration qui n'est autre que le sens de sa destinée. Son écriture reflète tous ces styles, ces masques sous forme de pastiche (le style "trash" du roman rose), de parodies variées. *Lady Oracle* est une sorte de "thriller" traité sous forme humoristique dans lequel se retrouvent les thèmes et le traitement du récit policier, du roman d'espionnage, des histoires de politique-fiction etc. Mais la manière d'Atwood évoque irrésistiblement la manière de Woody Allen dans ses meilleurs scénarios.

Les structures narratives ne sont que flashbacks comiques, zigzags bru-taux, hiatus et ruptures de ton, de sujet, de point de vue etc. qui reproduisent, avec leurs secousses et leur mouvement spasmodique, le discours clownesque du chaos et du désordre. L'enchevêtrement de deux texte parallèles, le roman "sérieux" et le gothique de pacotille, n'est qu'une parodie de mise en abyme du sujet de "Lady Oracle", représenté d'ailleurs sous forme typographique, par des italiques et des caractères normaux. Mais l'effet comique provient de l'accé-lération graduelle de la confusion mentale de la narratrice-écrivain, qui finit par s'embrouiller entre son scénario et ses fantasmes, la vie concrète et les aven-tures de son héroïne. Le rythme saccadé du récit évoque les séquences synco-

pées du cinéma burlesque, et ce que le critique américain, David Hayman appelle poétiquement "la danse carnavalesque du récit" (8). Cette technique humoristique tente de reproduire par le langage le tempo de la mascarade et signifie le refus du temps et de l'ordre que symbolise le récit "normal". Le lecteur est soumis à une gymnastique harassante qu'il accomplit, complice et ravi, conscient de participer à l'entreprise scandaleuse de l'humoriste iconoclaste. Ainsi au début du Chapitre 16, Joan marche dans Hyde Park, absorbée par la rédaction de son roman :

"There were footsteps behind her. She shrank into the shade of a tree, hoping to escape notice, but a shadow loomed against the setting sun, there was a hand on her arm, and a voice, hoarse with passion breathed her name. . . ."

At this point in my rehearsal, I felt something on my arm. I looked down at it ; there was something on it. I screamed quite loudly, and the next thing I knew I was lying on top of a skinny, confused-looking young man".

C'est la rencontre-choc avec son futur mari, Arthur, qui prend la forme d'un accident de la route, avec les "surfaces conjuguées" que cela entraîne – imitées par le récit lui-même. Vers la fin du roman, cette technique s'accélère, les unités narratives, les fragments épars des deux textes s'imbriquent les uns dans les autres. L'ensemble prend des allures de patchwork narratif et de miroir éclaté, telle l'image que la narratrice entrevoit d'elle-même, celle d'une comète :

"...lumps of cosmic debris with long red hair and spectacular tail, harbingers of disaster. Portents of war".

Monde à l'envers, catastrophisme comique, chaosmos burlesque , tel apparaît le monde de Joan Foster, alias Louisa Delacourt "authoress".

"Humour : ennemi mortel de la sentimentalité", disait André Breton, définissant l'humour noir. La formule convient bien à Margaret Atwood et peut caractériser le fonctionnement de son imagination dans *Lady Oracle*.

Une première appréhension du monde objectif et de la place qui lui est échue dans cet univers hostile et incompréhensible, lui font accumuler les images et les thèmes angoissants, figurés par l'obsession du Piège et de la Chasse. Le livre est dominé par cette chasse-à-la-femme, rallye burlesque à la Mack Sennett, où Joan est poursuivie, pourchassée, persécutée par sa mère, ses amants, son mari, ses amis. Paranoïa et souffrance, angoisse et aliénation caractérisent le vécu de la femme-narratrice proche de l'auteur, quoi qu'elle en dise. La première tentation serait d'exprimer cette peur sous forme de fantasme de mort et de démembrement, en cédant à la complaisance du lyrisme

et de la pitié, du tragique et du romantisme, et, en écrivant son cauchemar, de l'exorciser par la poésie.

Or nous avons constaté que, dans un deuxième mouvement, Atwood est entraînée vers son deuxième pôle : le plaisir de créer des monstres et des scènes loufoques. Au lieu de s'engloutir dans le chaos délirant du surréalisme et de la folie, elle maintient le contrôle sur ses créatures, et son garde-fou, dans *Lady Oracle* est constitué par un souci constant de doubler ce discours "sérieux" d'un commentaire clownesque qui parasite et court-circuite le premier. A la jonction entre ces deux modes de reconstitution du réel se situe le moment où se déclenche le mécanisme de symbolisation. L'état d'émotion proche de l'hypnose et de la transe qui saisit l'héroïne dans ses instants de crise lui font voir les objets comme chargés d'un sens qui n'est que la projection de son désir ; son immersion dans l'imaginaire prend souvent la forme de scènes de voyance ou d'occultisme, immédiatement caricaturées par le commentaire du discours. L'interférence entre la tentation du fantasmagorique et celle du réalisme est synthétisée par la "Fat Lady"

Lorsqu'elle mêle la technique du rêve et celle d'une sorte de "mock stream of consciousness" qui n'est que le masque du self-debunking de l'inconscient, Margaret Atwood transmute ses désespoirs et ses hantises en créations de cirque, elle carnavalise son sens tragique de l'absurde de l'existence et mène elle-même la danse.

NOTES

- 1 . Noëlle BATT, "La femme productrice d'humour", *Revue française d'études américaines*, IV, avril 1977.
- 2 . Définition de Salvador Dali pour le délire surréaliste.
- 3 . Voir *Revue française de Psychanalyse*, XXXIII (Juillet 1973) : "Humour et folie".
- 4 . Voir Jacques LACAN ; "le stade du miroir", analysé par Jean-Michel Palmier (Lacan, coll-Psychothèque).
- 5 . Margaret ATWOOD, *Lady Oracle* (Toronto) , Mc Clelland and Stewart, Bantam, 1976, p. 120.
- 6 . Ibid. , p. 322
- 7 . S.FREUD, "L'humour", 1927.
- 8 . David HAYMAN, "Au-delà de Bakhtine", *Poétique*, n° 13 (1973).

Lady Oracle est incontestablement écrit d'un point de vue féminin. Or c'est l'homme qui structure le récit. Son absence du présent de la narration fait de la période de la vie de l'héroïne qui est celle du roman une sorte de parenthèse : le séjour en Italie, qui est le présent du roman, c'est l'absence de l'homme dans la vie de Joan ; le récit prive l'héroïne de toute relation à caractère sexuel susceptible d'affecter autrement qu'en surface le comportement qu'il lui prête.

Atwood situe ironiquement cette parenthèse en Italie, pays où il n'est pas facile à la femme de vivre seule, comme elle le fait préciser par un Italien (p. 325) (1), ce qui rend encore plus visible et perceptible au lecteur l'absence de l'homme dans cette parenthèse. Et cette absence trouve son terme avec le dernier incident retenu par le récit : la rencontre d'un homme avec qui l'héroïne s'apprête à tenter une nouvelle expérience de vie commune.

Ce présent du récit ainsi défini par l'absence de l'homme devient le lieu de l'investigation du passé de la narratrice-héroïne : Joan le revit dans les mots du présent. Et c'est toujours l'homme qui structure ce passé : celui de l'enfance et de l'adolescence à nouveau défini par l'absence de l'homme - à part deux expériences situées au terme de cette période et qui toutes deux n'aboutissent pas (2) ; celui de l'âge adulte qui commence avec la fin de l'obésité et inaugure les rencontres avec les hommes, partenaires sexuels. Le récit donne à l'obésité une motivation classique d'opposition à la mère et de compensation, mais il lui donne aussi une fonction de préservation : l'obésité est construite comme un masque qui cache la femme et la protège ainsi du mâle. Dès que Joan devient désirable, elle est désirée et la relation sexuelle s'établit, de la disparition de l'obésité à la parenthèse italienne ; l'évocation du passé tel que le roman l'encode se réduit à une série de rencontres sexuelles avec les hommes : Paul le comte polonais, Arthur, Chuck the Royal Porcupine.

Pas davantage que dans *The Edible Woman* et dans *Surfacing*, aucun de ces hommes n'est vu de l'intérieur. Le récit est un discours exclusivement féminin : les conditions mêmes de l'énonciation mettent donc l'homme à part, à l'écart ; il n'est vu qu'à travers la lecture qu'une femme propose de lui. Le roman donne au contraire l'illusion de voir la femme de l'intérieur et tient l'homme à distance. L'homme est toujours sous le regard de l'autre et cet autre est toujours femme.

Cette exclusion d'une vision de l'homme par l'intérieur peut évidemment être lue comme la réponse d'Atwood à la tradition littéraire du roman telle

qu'elle est constituée depuis le 18^e siècle et qui fait de l'homme le narrateur omniscient, seul capable de construire le vécu, même féminin. La romancière substitue délibérément au point de vue masculin du roman traditionnel un point de vue féminin jusque-là réprimé. Mais il n'y a pas dans la construction de *Lady Oracle* que cet écart par rapport à une norme masculine, ou plutôt cet écart peut se lire autrement que comme un mode d'expression sans autre valeur que la différence.

De l'extérieur, l'homme apparaît comme un être souvent exigeant, presque toujours à l'aise dans ses certitudes, même si celles-ci changent fréquemment (p. 213-214). Le récit ne le réduit cependant pas à un stéréotype facile : les personnages masculins qu'Atwood introduit dans l'évocation du passé sont bien différenciés : il n'est pas aisé de déterminer un ensemble même limité de traits sémantiques communs à toutes ces créations : on ne trouve ni l'agressivité ni l'activité souvent caractéristique de l'homme mythique de certains poèmes d'Atwood : celui qui opprime la femme et fait d'elle une victime. Les hommes de *Lady Oracle* sont au contraire construits délibérément divers, pourvus d'éléments antithétiques et incompatibles qui se prêtent mal à l'élaboration d'un stéréotype masculin.

Sauf peut-être qu'ils sont tous incapables de voir la femme autrement que comme un objet à posséder et à créer pour en faire leur chose. En ce sens, les hommes de Joan sont alors conformes au stéréotype du mâle possessif et dominateur. Mais cette apparente domination est transformée par le récit en subordination fonctionnelle. C'est la femme qui, dans le récit de *Lady Oracle* fait exister l'homme ; il n'est que dans sa relation et il n'est rien que cette relation.

Atwood attribue à Joan des réflexions caractéristiques de ce renversement de la dépendance :

"Love was merely a tool, smiles were another tool, they were both just tools for accomplishing certain ends. No magic, merely chemicals. I felt I'd never really loved anyone, not Paul, not Chuck the Royal Porcupine, not even Arthur. I'd polished them with my love and expected them to shine brightly enough to return my own reflection, enhanced and sparkling" (p. 284-2850).

Et quelques pages plus haut, Atwood fait dire à la même Joan : "... I didn't ask much, I only wanted to be loved" (p. 274). Le rôle de l'homme ne peut pas être plus clairement formulé : il est le miroir de la femme, la surface réfléchissante qui lui renvoie une certaine image d'elle-même. Joan n'aime pas les hommes ; elle veut être aimée par les hommes, obtenir qu'ils lui renvoient l'image qu'elle accepte qu'ils se fassent d'elle. Les hommes de Joan se réduisent ainsi à une fonction de relation : c'est en eux qu'elle se voit. Ils n'ont

dans le roman pas d'autre cohérence que de faire exister Joan.

Ce ne serait pas, croyons-nous, rendre compte de la spécificité de *Lady Oracle* que de lire cette relation de la femme à l'homme comme un avatar d'une relation plus générale de tout moi à l'autre. Le récit qui nous occupe ne cherche pas à dire quelque vérité psychologique ou psychanalytique de portée universelle. C'est une situation bien particulière qu'il construit, et il la construit arbitrairement comme tout récit fictif.

Il le fait en partant d'une situation paradoxalement et ironiquement classique : c'est de toute évidence Joan qui apparaît placée par le récit en position de dépendance par rapport à l'homme. Atwood ne donne à son héroïne d'existence que sous le regard masculin, du moins dans sa phase adulte. L'obésité de Joan était à la fois ce lien qui la rattachait à la mère et à l'enfance et qui l'empêchait d'être. Quand ce lien se rompt avec la disparition de l'embonpoint, Joan se découvre seule et fait l'expérience de son insupportable non-existence.

Le roman ne la fait désormais plus être que dans la dépendance d'un homme. L'autre, ce n'est plus la mère, ce n'est plus la tante — que le roman supprime d'ailleurs en même temps que l'obésité — ce ne sont pas non plus d'hypothétiques amies féminines : Atwood n'en accorde aucune à son héroïne qui n'est en relation qu'avec des hommes. La construction même du récit et des situations choisies par l'auteur a pour résultat de faire apparaître qu'être femme, c'est se tenir sous le regard de l'homme, n'être que la création de son regard.

Et c'est bien cette dépendance et cette aliénation qu'exprime le symbole du miroir. Il s'agit d'abord d'un miroir matériel devant lequel Joan se place pour s'y chercher. C'est devant un autre miroir matériel qu'elle écrit son poème automatique et prend conscience d'un moi qu'elle ne connaissait pas. Mais c'est le plus souvent dans le miroir de l'homme que Joan se trouve.

La construction de cette image est complexe. L'homme-miroir du récit d'Atwood joue à la fois un rôle passif et restrictif : il reflète ce que la femme lui dit qu'elle est ou lui fait croire qu'elle est, en même temps qu'il dit à la femme ce qu'elle doit être. Dire, ne pas dire, cacher, mentir sont les traductions verbales de cette métaphore spéculaire : il faut que Joan cache à Paul, à Arthur, à Chuck une partie de ce qu'elle est pour qu'ils puissent lui renvoyer l'image qui coïncide à la fois avec ce qu'ils veulent qu'elle soit et ce qu'elle souhaite être ou paraître dans sa relation avec l'homme.

Il ne s'agit pas de réalité mais de masque : l'image n'est pas seulement ce que l'homme renvoie, c'est aussi l'absence, ce que la femme cache ou ce que l'homme refuse de voir.

C'est dans cette dialectique du refus et du mensonge que s'élaborent les moi fragmentaires de la femme. Le masque révèle et cache, mais c'est toujours en relation avec l'homme que le récit situe ces jeux de miroir.

L'homme est ainsi l'instrument spéculaire qui permet à la femme d'être autrement. Mentir à l'homme c'est être autre à ses propres yeux, mais cet être ne peut exister que si l'homme le confère. La femme peut ainsi être multiple sous le regard d'hommes différents : la multiplicité des hommes-miroirs devient la condition même de l'existence multiple de la femme. Pour être, la femme du récit d'Atwood ne peut être que multiple, fragmentée, contradictoire. Ce n'est pas le même aspect d'elle-même que Joan cache ou révèle à Paul, à Arthur ou à Chuck. Ce rapport multiple à l'homme est présenté dans le récit comme la conséquence de ce qu'Atwood appellerait ailleurs la schizophrénie de la femme et que l'homme-miroir amène à la conscience. Le récit construit deux Joan : l'obèse dont la maigre est honteuse et qu'elle cache mais dont elle regrette simultanément l'invulnérabilité aux hommes. Puis l'amour pour Arthur et l'attachement à Chuck la font exister dans deux mondes incompatibles. Il n'y a d'ailleurs pas que deux moi contradictoires mais une multiplicité irréductible à un système :

"This was the beginning of my double life. But hadn't my life always been double ? There was always that shadowy twin, thin when I was fat, fat when I was thin, myself in silvery negative... It was never-never laud she wanted, that reckless twin. But not twin even, for I was more than double, I was triple, multiple, and now I could see that there was more than one life to come, there were many" (p. 247).

Au niveau superficiel du récit, cette dépendance par rapport à l'homme peut apparaître comme ce qu'elle est d'ailleurs incontestablement : une aliénation de la femme dont le roman propose une satire certes sans méchanceté, mais dépourvue de complaisance. L'humour d'Atwood s'exerce impitoyablement aux dépens de l'héroïne-narratrice que le récit construit contradictoire et dépendante, inconstante et inconsistante. Le roman est la longue et minutieuse description de ce jeu des miroirs : une femme s'y cherche en s'attachant à des hommes aussi contradictoires que les fragments de son moi ; le roman crée un monde parfaitement conforme aux stéréotypes culturels d'un système dominé par les hommes : la femme n'y est heureuse que désirée et épousée ; il s'agit d'un monde où la femme ne peut vivre sans homme et s'acharne pour tant à déconcerter cet homme en faisant ou en étant ce qu'on ne s'attend pas à ce qu'elle fasse ou qu'elle soit.

Un récit ouvertement féministe aurait sans doute tenté de déranger ces stéréotypes et dénoncé l'aliénation et l'exploitation. La démarche d'Atwood est plus subtile : loin de paraître déplorer l'aliénation de la femme, elle en fait le fondement même de sa satire. Elle fait rire de cette soumission mais son rire

est démystificateur : la femme n'existe que sous le regard de l'homme, et au terme du récit elle n'a rien de plus pressé que de se jeter dans les bras de celui que le hasard met sur sa route ; mais ce même récit déromantise et dédramatise l'aventure amoureuse qui est, dans ses multiples variations, l'invariant fondamental de cette relation ; il traite ces rencontres sur un mode burlesque et bouffon d'où ne peut naître que le rire corrosif de la dérision. C'est toujours un accident grotesque ou un incident dépourvu de signification qui rapproche Joan de ses hommes : c'est en tombant d'un autobus qu'elle se retrouve dans le lit de Paul, et c'est une erreur qui la fait s'éprendre d'Arthur : il lui touche le bras avec l'intention de lui faire lire un tract anti-nucléaire qu'il distribue à Hyde Park et elle l'agresse, se croyant menacée de violences sinon de viol. Lorsque le récit propose une motivation au grand amour qui surgit, il la limite à l'inadéquat et au dérisoire :

"I loved him for the way his ears stuck out, just slightly ; for the way he pronounced certain words... I loved his deliberate threadbareness, his earnest idealism, his ridiculous (to me) economies... the way he stuck his finger in his ear, his farsightedness, and the battered reading glasses he had to wear for it..." (p.168).

Et le choix de l'incident du dénouement est tout aussi significatif : si Joan envisage une nouvelle liaison et peut-être un nouvel amour, c'est parce que l'homme sur la tête de qui elle a cassé une bouteille par méprise lui a fait découvrir un fragment d'elle-même qu'elle ne connaissait pas encore : l'existence de la violence en l'un de ses moi. Le récit ne nous décrit pas l'homme et s'ôte même toute possibilité de le décrire puisqu'il en masque délibérément les traits : l'homme a la tête bandée ; il n'a rien d'aimable ; il ne séduit pas : il sera le nouveau miroir de Joan.

Et c'est bien ainsi que se produit le renversement de perspective qui modifie radicalement le sens du stéréotype de l'exploitation de la femme par l'homme : le récit d'Atwood ne donne à l'homme qu'une fonction instrumentale. Ce n'est pas ce que fait ou ce qu'est le journaliste du dénouement qui le fait entrer dans la vie de Joan : le récit lui dénie tout faire et tout être : il ne fait rien ; il subit : il n'est que l'objet passif de l'agression de Joan. Il va devenir son miroir en raison de cette position d'objet que lui attribue le récit.

On ne demande pas au miroir d'être actif mais de refléter. Dans un symbolique encore plus clair que pour les autres liaisons, le rôle de l'homme se réduit à ce jeu : il est le miroir de la violence de Joan .

"Also I've begun to feel he's the only person who knows anything about me. May be because I've never hit anyone else with a bottle, so they never get to see that part of me. Neither did I, come to think of it" (p. 345).

Si la femme est donc bien un être aliéné et inconstant dont il faut rire et qu'il n'est pas possible de ne pas tourner en dérision, si Atwood exerce son humour acide aux dépens d'une héroïne dont le récit à la première personne relate à loisir les contradictions, les inconsistances et les illogismes, le roman ne se réduit pas à cette dimension satirique. La dimension cachée de *Lady Oracle*, Atwood ne la laisse appréhender qu'indirectement mais son récit fournit tous les éléments d'une lecture non pas contradictoire mais complémentaire.

Le récit au féminin voit toujours l'homme de l'extérieur. L'homme n'est là que pour Joan. Aucun épisode n'est introduit qui permettrait à un Arthur privé de Joan de faire connaître au lecteur son monologue intérieur : le je féminin du récit l'interdit radicalement. Le seul Arthur que construise le récit est celui qui permet à Joan de se voir. Lui ne se voit pas : il ne peut pas perdre le sens de son identité et sombrer dans la névrose puisque sa fonction n'est que d'être miroir.

Bien plus, le roman instaure une différence significative entre la femme et ses hommes ; elle se situe au niveau de la modalisation : non pas celle du pouvoir ni du faire mais celle du savoir : la femme se *sait* aliénée ; les hommes le sont peut-être mais ils l'ignorent. Elle peut donc se moquer d'elle-même ; elle se tourne en dérision et ce rire devient le signe même d'une prise de conscience et donc d'un savoir dont l'homme est dépourvu. L'homme même vu de l'extérieur est aussi contradictoire et inconséquent que la femme, mais il l'ignore ou refuse de le savoir. Il est d'ailleurs très significatif encore de constater qu'Atwood attribue à Joan des sentiments de sympathie pour son père à partir du moment où elle le découvre double et contradictoire comme elle : médecin et tueur, sauveur et meurtrier. Elle devine cette même schizophrénie chez tous les hommes :

"Every man I'd ever been involved with, I realized, had had two selves : my father : healer and killer ; the man in the tweed coat, my rescuer and possibly also a pervert ; the Royal Porcupine and his double, Chuck Brewer ; even Paul, who I'd always believed had a sinister other life I couldn't penetrate "(p.295),

mais aucun de ces hommes ne nous est montré dans le récit *sachant* qu'il est ainsi fragmenté, pas même le père.

Quant à la mère, l'autre femme du récit, c'est en la privant de cette conscience de ses contradictions que le roman la rend antipathique : pas plus que les hommes, elle ne sait. Et Joan se comporte avec elle comme elle se comporte avec les hommes : elle dépend d'elle et il lui faut donc se protéger et mentir.

Ce n'est donc pas l'absence de contradictions -il faudrait dire l'absence de fragmentation- qui définit l'homme de *Lady Oracle* mais l'ignorance de ces

contradictions. L'homme du récit d'Atwood ignore qu'il est multiple et ignore donc qui il est. Son aliénation est encore plus profonde puisqu'elle n'est pas même perçue. Son rôle dans le roman est ainsi paradoxalement encore plus aliénant que celui de la femme : il n'est pas puisqu'il n'existe que pour elle et que sa seule fonction, dans le roman, n'est que de la faire être. Non seulement le récit ne le fait voir que de l'extérieur, mais encore il le prive de tout en-soi pour le réduire à un simple pour-l'autre.

Le rire d'Atwood qui prend pour cible le désordre et l'inconséquence de la femme devient ainsi la marque même de la valeur dans un système axiologique fondé -comme toute l'oeuvre d'Atwood- sur le renversement des valeurs classiques.

Plus l'héroïne se sait maladroite, plus elle prend conscience de sa multiplicité et plus l'angoisse même ou la névrose de Joan deviennent ironiquement le signe de son existence féminine et donc humaine : je suis angoissée, donc je suis ; je sais, donc je suis. L'homme d'Atwood possède le pouvoir mais il n'a pas le savoir qui seul valorise.

Cette création de la valeur féminine est particulièrement mise en évidence par un récit à la première personne qui se présente comme la découverte progressive pour la narratrice de sa multiplicité et de son désordre et donc de sa valeur. La dernière phrase du roman le résume et le clot à la fois, expression suprêmement humoristique de ce renversement des valeurs qui est institué en triomphe tranquille mais qui n'est pas dit :

"I did make a mess of it ; but then, I don't think I'll ever be a very tidy person" (p. 345).

Ce que le récit proclame sans avoir -ironie suprême- à le dire explicitement, c'est donc la supériorité de la femme : elle seule, par le rire noir de l'humour, échappe au non-savoir. Le "féminisme" d'Atwood est d'abord et peut-être uniquement un intellectualisme : il n'invite pas la femme à l'action revendicatrice ; il se contente de dire que la femme est parce qu'elle se sait. L'homme ne peut prétendre à ce savoir : Joan ne révélera pas à Arthur ce qu'il est : il ne le supporterait pas. Il préfère la croire simple et sans problèmes et la femme joue son jeu lucidement et presque cyniquement :

"for years, I wanted to turn into what Arthur thought I was, or what he thought I should be" (p. 212).

Lucidité, cynisme, aptitude à la distanciation : valeurs éminemment intellectuelles. La femme possède le savoir auquel il n'est pas donné à l'homme de prétendre. Il suffit donc de le tromper :

"I didn't want Arthur to understand me : I want to great lengthsto prevent this" (p. 217).

L'homme est un être faible et aliéné que la femme protège en le trompant et sur lui et sur elle. La force masculine s'est ironiquement muée en faiblesse. La femme fragile et inconstante se métamorphose en stratégie prudente et clairvoyante. Même si la femme du récit d'Atwood y est forcée par l'homme, détenteur du pouvoir, elle lui est supérieure intellectuellement parce que son savoir la rend capable de manipulation. L'apparente soumission devient subtile victoire. *Lady Oracle* devient paradoxalement un hymne à la féminité c'est-à-dire à la faiblesse acceptée et contournée par le savoir.

A l'homme, Atwood attribue l'assurance et la certitude mais elle les fonde sur le non-savoir et sur le mensonge de la femme. L'homme ne supporte pas la vérité de multiple ; même lorsqu'il la vit, il n'en est pas conscient :

"Every man has more than one wife. Sometimes all at once, sometimes one at a time, sometimes one he doesn't even know about "(p. 342).

L'homme de *Lady Oracle* est donc incapable d'humour : seul l'humour peut inverser les pôles, transformer la faiblesse en force et l'aliénation en supériorité. L'homme, figé dans ses certitudes, se voit donner pour province le "sérieux" c'est-à-dire l'absence d'humour. L'humour est féminin dans le roman parce qu'il n'est donné qu'à la femme de se savoir aliénée, condition nécessaire du surgissement de l'humour. Au lieu de sombrer dans la mélancolie, la femme de *Lady Oracle* prend appui sur cette conscience pour se situer au-dessus de l'homme : le rire est l'arme du faible qui se sait faible mais affirme ainsi sa supériorité par rapport à l'autre qui n'est fort qu'en apparence et qui l'ignore. Seule donc la femme joue ses rôles en le sachant. L'homme est convaincu que c'est lui qui protège la femme ; le récit, à son niveau superficiel, est la narrativisation de cette dépendance. Mais au niveau du non-dit, c'est la femme qui, prenant appui sur cette protection que lui apporte l'homme, se regarde multiple dans le miroir qu'il lui présente, et qui construit cette image multiple d'elle-même en jouant un rôle actif dans son élaboration.

Lady Oracle apparaît donc bien comme la subtile exaltation des valeurs dites féminines, la mise en place d'un système axiologique qui valorise en même temps faiblesse et conscience.

Mais cette conscience n'est-elle pas féminine par un accident de la culture ? C'est dans l'expérience de son aliénation que le dominé prend conscience de son état de victime, découvre sa schizophrénie et donc aussi son angoisse. La femme a effectivement subi la domination de l'homme pendant des millénaires et elle se trouve donc incontestablement dans une situation aliénante. Mais tous les dominés ne sont pas femmes, à moins de dire que l'Indien est

"femme" dans sa relation avec le Blanc qui l'exploite, que le Canadien est "femme" par rapport à un Américain qui le domine et que bien des hommes sont "femmes" dans leur relation à des femmes détentrices du pouvoir. Pas davantage qu'à la femme-victime, il n'est interdit à l'homme aliéné d'assumer son angoisse en la reconnaissant par l'humour.

C'est donc par accident que l'humour est féminin dans *Lady Oracle* : c'est à la femme que l'auteur attribue arbitrairement l'aptitude à la distanciation. L'humour traduit cette distanciation dans la précarité d'un rire qui refuse de prendre au sérieux l'existence. Ce rire est féminin dans *Lady Oracle* ; il ne changerait pas de nature s'il devenait masculin dans l'humour des victimes aliénées mais conscientes de quelque système aliénant.

Mais on ne peut que constater au terme de cette brève analyse que ce type d'humour est radicalement refusé à l'homme de *Lady Oracle* et que, de ce point de vue, le récit est de construction pour ainsi dire féministe.

Ce féminisme n'a rien de militant ni de radical : Atwood se moque certes des hommes, mais son humour n'épargne pas les femmes et leur quête décevante d'un moi toujours insaisissable. Son récit ne remet d'ailleurs pas en question les stéréotypes culturels qui fondent ce monde d'hommes dans lequel la femme reçoit traditionnellement en partage le désordre de l'inconstance et la faiblesse de l'aliénation.

Lady Oracle n'est ni un cri d'espoir, ni un cri de révolte. C'est l'ironique sourire d'une femme qui affirme les valeurs intellectuelles de ce qu'on pourrait appeler la contemplation par opposition aux valeurs de l'action : ce que le roman privilégie, c'est la lucidité et la distanciation aux dépens des valeurs dites masculines de l'engagement, du succès et du sérieux. L'homme de *Lady Oracle*, c'est l'absence de ces valeurs de contemplation que le roman construit comme féminines, puisque le récit dénie à l'homme toute aptitude à prendre du recul et donc à se regarder, à savoir qu'on le regarde et qu'il dépend de ce regard. L'homme que construit le récit est prisonnier de son personnage ; il est celui à qui il n'est jamais donné de pouvoir rire de soi et donc d'entreprendre la seule libération qui soit possible à la personne humaine, celle du savoir.

Cet homme imaginaire garantit une imaginaire victoire à l'héroïne de *Lady Oracle* mais on peut évidemment se demander si l'ironique supériorité conférée à la femme par le récit a quelque consistance dans le hors-texte du réel. On peut se demander si le roman apporte quelque contribution au courant de libération de la femme ou s'il n'aboutit pas subtilement à maintenir sa dépendance essentielle en lui accordant une victoire dérisoire.

Répondre à ces questions, c'est quitter le terrain de l'analyse textuelle pour celui de l'interprétation idéologique et s'intéresser aux rapports du tex-

te et de la réalité extra-textuelle. M. Atwood contribue-t-elle à libérer la femme de la domination masculine ? On pourrait tout aussi bien se demander si son nationalisme libéral contribue activement à arracher le "Canada-femme" à l'emprise culturelle d'un empire étasunien mâle.

On reproche d'ailleurs parfois à M. Atwood d'apporter une réponse purement psychologique, individuelle et littéraire à des phénomènes de nature sociologique ou économique. Les marxistes et les féministes, pour des raisons évidemment différentes, peuvent penser en effet que cette solution qu'ils disent idéaliste et abstraite se situe en dehors de leur perspective et donc de leur combat. (2)

Mais ce jugement n'affecte en rien, croyons-nous, l'image de l'homme que construit le roman : un être à la fois fragile et satisfait et que son inconscience même infériorise. Dire que M. Atwood se satisfait d'une solution littéraire au problème des rapports de l'homme et de la femme, c'est lui reprocher le sens même qu'elle veut donner à son oeuvre. Son engagement est littéraire et non pas féministe. *Lady Oracle* n'est pas un épisode de la lutte pour la libération de la femme mais un récit qui certes n'est pas innocent puisqu'il donne en partage à la seule femme conscience et savoir, mais qui n'est pas conçu comme un récit à thèse encore moins comme une dénonciation de l'homme.

Il ne nous appartient évidemment pas de justifier le bien-fondé d'un "idéalisme" non-engagé. Il convient pourtant de noter qu'un combat suppose le choix d'un camp : celui des dominés contre celui des dominateurs. Or il n'y a pas, dans la vision romanesque de M. Atwood, de choix à opérer parce qu'il n'y a pas de victime à l'état pur pas plus qu'il n'y a de "villain" qu'il suffirait de vaincre. Il n'y a de survie, sinon de salut que dans la prise de conscience de la double appartenance, —tout être étant à la fois exploiteur et exploité—et donc au niveau de l'expression littéraire que dans un humour qui s'exerce aussi bien aux dépens de la victime que du bourreau, un regard lucide et amusé mais sans indulgence, aussi bien sur soi que sur l'autre.

C'est donc peut-être encore d'une croisade qu'il s'agit mais en faveur de la lucidité et d'une tolérance plus ouverte au compromis qu'à la guerre. Mais il semble bien que ce soit à la femme plus qu'à l'homme que M. Atwood dans *Lady Oracle* comme dans toute son oeuvre attribue cette aptitude à la lucidité.

NOTES

- 1 . *Edition utilisée : Lady Oracle, Seal Books, McClelland and Stewart. Bantam Ltd, Toronto, 3rd ed, August 1977*
 - 2 . *Atwood place certes deux hommes dans l'enfance de son héroïne : le père absent et un "satyre", violeur potentiel, qui ne traumatise pas Joan. Aucun de ces deux hommes ne se voit attribuer dans le texte du roman un rôle sexuel comparable à celui qu'auront les hommes dans le passé adulte de Joan (cf. p. 96 et s.).*
 - 3 . *Cf. par exemple P. Cappon (ed), In our own House, Toronto : McClelland & Stewart, 1978, p. 50 ; et dans le même ouvrage collectif, Robin Endres, "Marxist Literary Criticism and English Canadian Literature", p. 113 : "Her solution to political oppression is not collective struggle but 'the creative non-victim position'. This is 'consciousness' politics, changing one's head through an act of the will."*
-

SOME WORDS ABOUT ROBIN MATHEWS AND THE CANADIAN IDENTITY

by Daniel S. LENOSKI
University of Manitoba

One of the most controversial works in Canadian letters in recent years has been Robin Mathews' collection of updated essays entitled rather precipitously *Canadian Literature : Surrender or Revolution* (1). In addition to calling for the decolonization of the Canadian educational system, the book elaborates a theory of Canadian Literature which focuses on the response of a colonized people to their foreign overlords : first France, then Britain and finally and especially, the United States. Since the Canadian community has always been threatened in some way by the imperialist of the moment and since the ruling class and the representatives of law and order have generally supported that power, according to Professor Mathews the Canadian who has not sold his birthright has, of necessity, become very much concerned about the question of community, often defining personal identity in relation to the social body as a whole, rather than in the "splendid" and eccentric isolation so common south of the border. Mathews comments :

Canadians have always been concerned with the elements of character and situation that can make community possible, that can hold *this* community together, and can provide for the possibility of justice and meaningful life (p. 1).

Such comments ring true to many Canadians and to many of those with whom they come in contact. Precisely because they have been indentured in some way to imperial powers, Canadians have become a people who have developed national qualities that promote community rather than exploitation or individualism. In the opinion of R.L. Bennett of the Université de Caen, even a wartime newspaper like the *Maple Leaf*, published in 1944, reveals such Canadian characteristics as modesty, timidity and a sense of inferiority (2). Similarly, in his novel *Generals Die in Bed* (1928) Charles Yale Harrison, an American who fought in a Canadian uniform in World War I, opposes the Canadian reticence and stoicism to the brashness and confidence of the Yank and the authoritarianism of the British.

In his essays Mathews traces the dialectic opposition in Canadian writing between the community builder, the figure who promotes adhesion between the soil, the society and the individual (such people as preachers and teachers or farmers) and the rugged individualist who eschews community (or attempts to destroy it) in favor of his own despotic personal morality, usually based on capitalist greed—figures like Bent Candy in *Who Has Seen the Wind* (1947) or Abe Spalding in *Fruits of the Earth* (1933) and ultimately, on the

laissez faire economics of such theorists as Adam Smith (p. 138). Thus, those novels in which "the forces of conciliation, community, and growth carry the day without ambiguity" (p. 22) are Canadian and novels in which the most favored character is an individualist are American.

However, it may be suggested that such assertions are far too exclusive and absolute and I should like in the remainder of this paper to examine Mathews' comments vis-à-vis Canadianism, adding some modifications of my own. Though the above criterion carries with it a great deal of truth and includes the work of writers like W.O. Mitchell, Adele Wiseman, Hugh Mac Lennan, Margaret Laurence, Frederick Philip Grove and John Richardson, it also excludes the work of a great many others who consider themselves Canadians, such people as Michael Ondaatje, George Bowering, Margaret Atwood, Mordecai Richler, Morley Callaghan, Robert Kroetsch and numerous others. Focusing on a novel called *Gone Indian* (1973), of Kroetsch, Mathews declares :

when a writer like Robert Kroetsch in *Gone Indian*... creates a protagonist whose primary goal is the search for a romanticized Ur-self possessing atavistic legitimacy that denies the legitimacy of the social order, he is writing an 'American' novel, not a Canadian one (p. 23).

He continues on to criticize *Gone Indian* for absorbing Canada into the American mythology because the narrator describes Edmonton as on the far, last edge of civilization (p. 23). Another essay damns Kroetsch even more completely :

The novels of Robert Kroetsch are the novels of an expatriate, eschewing any serious ideological or political position and moving the U.S. anarchist individualist onto the Canadian landscape as part of imperial myth replacement (p. 132).

Firstly, the suggestion that Kroetsch himself considers Edmonton a frontier town ignores the fact that there is always a distance between narrator and artist and that in this case the narrator's name is *Madham*. Furthermore, it is hard to believe that Robert Kroetsch has gone over to the enemy when so many of his characters take their names from the Canadian geography, the events of his work take place within that geography and the Canadian historical tradition is used so obtrusively in such novels as *The Words of My Roaring* (1967) and *The Studhorse Man* (1969). The absoluteness of Mathews' position and its tenuousness is perhaps revealed as well when one considers, for example, the commitment to the prairie community exhibited in collections of poetry such as *The Ledger* (1975) and the final odyssey across the Canadian west in search of communion in *But We Are Exiles* (1965). Indeed, the title of the latter is a rather good description of the Canadian fact of existence. We have always lived in a land largely owned by others and search for community and continuity like Peter Guy in *Exiles*

Also, it is well to remember that the latter work ends with Mike and Peter - two different aspects of being, the profane and the sacred - being united in death with those omnipresent Canadian forces the climate and the landscape. Nor do Kroetsch's novels focus most completely on the socio-political plane Mathews deals with in his criticism. The level is much more metaphysical. In some ways Kroetsch is even a religious writer.

Lastly, Kroetsch's recent involvement with the Post-Modernist journal, *Boundary 2* in the United States may easily suggest a reversal of the usual pattern of colonization, especially when it is remembered that one of the emphases of the Post-Modernist movement is on de-constructing old systems (3). Such is the process the Canadian has traditionally had to undergo. Attempting to discover who he is, Johnny Canuck must very often unlearn or exorcise old systems - very often foreign - imposed upon him and discover new more flexible, more integrated expressions of his land and its people. The theme appears in numerous English Canadian novels : *Wild Geese* (1927), *God's Sparrows* (1937), *Barometer Rising* (1941), *Under the Ribs of Death* (1957), *Peace Shall Destroy Many* (1962), *The Stone Angel* (1964), *The Edible Woman* (1969), *Surfacing* (1972), *The Diviners* (1974), *The Invention of the World* (1977) and Northrop Frye speaks of the process in his essay "Haunted by Lack of Ghosts" when he points out that European ideological and spiritual structures have been inadequate expressions of the Canadian soul (4). It can even be illustrated in a more general way in the careers of many Canadian writers : Laurence, whose early work was done in Africa (through it is curiously Canadian) (5) ; Kroetsch, who began his work in the United States, but whose imagination most often deals with Canadian settings and who has returned very recently to his beloved prairie space ; Wiebe, who left both imaginatively and in person to return first as an Indian, then a Métis (though both appear strangely Mennonite) and now a mad trapper, and Richler who left for Britain and now warms his expensive cognac, at least for much of the year, in Montreal. Wiebe especially has exorcised much of his past. The sober-faced old-world moralist of the early novels has been transformed into a much more flexible artist who can write with delight in *The Temptations of Big Bear* (1973) of Little Poplar dancing bare-assed, but out of rifle range, in front of the exasperated Canadian troops.

Another writer perhaps unfairly treated by Robin Mathews is Morley Callaghan. Callaghan is criticized for using Canadian geography in *They Shall Inherit the Earth* (1934) and for allowing his characters to seek their destiny alone. With regard to the former, Mathews also complains that Callaghan's characters rarely travel to Canadian cities. However, in this case he seems to be blaming the writer for being from Upper or Lower Canada where economic and social intercourse has always been more north-south than east-west. When Québécois or Ontariòers take holidays they go south to the U.S. Even Toronto

is south of Montreal. But at least Québécois have developed a sense of themselves as a people. The same cannot be said of English Canadians in general - thus perhaps the attachment on the part of Canadian poetry to the U.S. or U.S. ideas since the war. Therefore, when Callaghan chooses to integrate imaginatively Upper Canada into the United States he does so because that connection exists, has always existed. Indeed, it is even there in *Wacousta* (1832).

In response to the other mentioned criticism of Callaghan, we might begin by commenting that surely there is room in a tradition as truly varied as the Canadian for individualist fiction without accusing its author of imaginative betrayal. Besides, Mathews' account of the reasons for individualist anarchic fiction may not be the whole story. Members of a colonized community, denied their own systems - especially when their rulers are demagogues - can as easily feel alienated as communal, can want to separate either individually or en masse and there are numerous examples in the Canadian tradition, the most obvious of which could be the mad trapper, a figure who has fascinated both Kroetsch and Wiebe and has become somewhat of a Canadian myth, and perhaps Louis Riel as well. Likewise, the protagonists of *Surfacing* (1972) and *The Edible Woman* (1969), it may be recalled, protest against systems that are basically identity-destroying and even anti-communal.

Also, it is entirely possible to claim that individuals often reflect the situation of the cultural or social grouping in which they originate and accordingly, that the fragmented individual in Canadian Literature may be the result not merely of cultural diversity and uncertainty and economic conditions, but also of geographical fragmentation. Canadians are a people fragmented by geography and cut off from the remainder of the world in a similar fashion. Elizabeth Waterston is quite correct when she points out that geographical barriers have separated Canada into a number of regions (6). The Maritimes are separated from Québec by the sea ; Québec is separated from Ontario by the Ottawa and St-Lawrence Rivers not to mention language, culture and religion ; Southern Ontario is separated from the prairies by the Laurentian Shield ; the prairies are separated from British Columbia by the Rockies ; and then there are our northern solitudes and Ottawa as well. Of course, distance and cold augments the isolation in most places. Indeed, Professor Waterston is herself an example of such regionalism when she overstates the warmth of Winter : "winter here, instead of inducing hibernation in humans, made it possible to travel and hunt more efficiently" (7). And she goes on at some length to romanticize the Canadian climate. While it is undeniable that Winter *can* be beautiful, few people brought up on the prairies or the barrens would appreciate such sentiments, especially during the nineteenth century. Waterston, in her ivory tower of Southern Ontario has failed to catch the difference between the literary and the real. Even *le pays d'en haut* is an imaginary place. It is still dangerous to travel on the highways in Winter. People are still killed—even

within large cities—by the elements during storms.

I suppose, then, that I am agreeing with Professor Frye - of whose opinion Mathews continually disapproves. Canadians do live in garrisons. However, those garrisons separate them from each other, rather than from the landscape, and the cause has been geographical as well as political and historical, our solitudes eased slightly early in our history by two railways and only relatively recently by the modern media of communication and the Trans-Canada Highway. While Robin Mathews is correct to see the railway as a symbol of dehumanizing industrialism, usually connected in some way to the acquisitive American, and while it appears as such in novels such as Rudy Wiebe's *The Temptations of Big Bear* (1973), Grove's *Fruits of the Earth* (1933) and in plays like Ryga's *The Ecstasy of Rita Joe* (1970), it is also true that without the railway Canada, as we know it, would not exist. It is not outrageous to assert that British Columbia might have joined the United States and Manitoba and Saskatchewan might very well have become independent. The railway may even have prevented annexation south of the border. As Frye has pointed out, the railway means something different in Canada than in the U.S. (8). Images, after all, are polyvalent. In addition, it is undeniable that any economic power Western Canada possesses is heavily based on the ability to get the bounty of its land to market. During the early years of the century Western farmers were even dependent on the railway for harvest labour from the East. And, the land is a hard master. So much so that the railway sometimes becomes a symbol of freedom as it is in Martha Ostenso's *Wild Geese* (1927), Sinclair Ross's *As For Me and My House* (1941), Rudy Wiebe's *Peace Shall Destroy Many* (1966) or Manitoba writer Gabrielle Roy's *Bonheur d'Occasion* (1955). In al Purdy's poem "Transient" it is an instrument of adhesion and experience.

My purpose, however, is not to discredit totally Robin Mathews' thesis of the dialectic opposition between the communal and the individual in the Canadian cultural tradition — I largely agree with it. Indeed, it is especially applicable to the prairie novel and prairie people. Even Krasnick, the "stolid" brengunner from Manitoba, in Colin McDougall's *Execution* (1958) dreams Mathews' vision of community :

And now he paused a moment in the heart of Winnipeg before returning to his golden, waving acres of wheat... Senses alert, Krasnick stood on his own rich land, a solid, powerful figure. In one instant he designed and constructed a house, then peopled it with a wife and a family of strong boys. In the evenings neighbours came to seek his advice on how to increase their yield of bushels per acre. With grave, unvarying courtesy Krasnick told them. There was no doubt at all that he was a man of substance - the mainstay of his community, a solid, respected figure (9).

However, there is more than one way to skin a beaver. Canadians in

Newfoundland, Ontario, Alberta are in many ways very different. The language of a taxi-driver in St. John's is simply not the same as one in Quebec city, or Nanaimo for that matter. Also, there are many different recurring motifs discoverable in the Canadian cultural tradition. One thinks, for example, of the identityless character – often faceless or multifaced – who makes his/her appearance in novels such as Robertson Davies' *The Manticore* (1972), Robert Kroetsch's *But We Are Exiles* Margaret Atwood's *Surfacing*, Ernest Buckler's *The Mountain and the Valley* (1955), Michael Ondaatje's *Coming Through Slaughter* (1976) or of the drowned man, of the sexual violence in the prairie novel as opposed to the sexual precocity in Eastern fiction, of the victim figure that Margaret Atwood has mentioned in *Survival* (1972), or the opposition of straight line and circle that makes its appearance in much literature about Indians, especially that by Wiebe and Ryga. Similarly, Robert Kroetsch has spoken about the Western Canadian motif of the "failed book" (10) and Henry Kriesel about a "prairie mentality" which is presumably found in prairie literature (11). Indeed, if we consider all the attempts to describe the Canadian identity we can see that there is quite definitely something very much in question in Canada. It may be even the quest itself after the collective self which is especially distinctive.

Nevertheless, all of these elements, themes, images can be justified by using the Canadian Literary Tradition. And, of course, most obtrusive of all, there is, longing for expression, the vaguely threatening, beautiful, physical fact, whether it is sea-scape, prairie, mountain or Laurentian Shield. From Moodie to Mathews, all are affected, conscious of its presence and retreat in fear or reach out in awe or both. F.R. Scott's words about the Laurentian Shield help to define the vocation of writer with respect to the Canadian space :

Hidden in wonder and snow, or sudden with summer,
This land stares at the sun in a huge silence
Endlessly articulating something we cannot hear.
Inarticulate, arctic,
Not written on by history, empty as paper,
It leans away from the world with songs in its lakes
Older than love, and lost in the miles.

This waiting is wanting
It will choose its language
When it has chosen its technic,
A tongue to shape the vowels of its productivity (12).

Such words suggest an attempt to identify with the Canadian space, something Mathews' thesis implies, but does not emphasize enough. In Canada, the consequent concern about identity in a country colonized over a long period of time and straddling two different cultural traditions - with toes tou-

ching others - has very often manifested itself in the struggle to connect voice and space or to voice that space faithfully and completely, uninhibited by foreign impositions. In particular, in the English tradition one thinks of the quests of such people as Lawren Harris, Tom Thompson, A.Y. Jackson, Daphne Odjig, Al Purdy, Eli Mandel, Pat Friesen (especially *the lands i am* (1976) and *Bluebottle* [1978]), Frederick Philip Grove (especially *Settlers of the Marsh* (1925) and *Fruits of the Earth* [1933]), Martha Ostenso (especially *Wild Geese* (1927), where Caleb is "embraced" by the muskeg at the end), Margaret Lawrence (the Manawaka novels), Margaret Atwood (especially *Surfacing* [1972]), Robert Kroetsch (especially *But We Are Exiles* (1965), *The Words of My Roaring* (1967), *Gone Indian* (1973), *The Stone Hammer Poems* (1975), *The Ledger* (1975), *Seed Catalogue* [1977]), Rudy Wiebe (especially *Peace Shall Destroy Many* (1966) and *The Temptations of Big Bear* (1973) where Big Bear is transformed into stone at the end), Jack Hodgins (especially *Spit Delaney's Island* (1976) and *The Invention of the World* (1977) where Keneally digs himself a death on Vancouver Island); and in the French tradition Paul Chamberland, Gaston Miron, Gatien Lapointe, Anne Hébert and Jacques Godbout.

It may also be maintained that such a concern about space can be observed in the fascination of the Canadian writer with the Indian. Very often the Indian has been associated not only with creativity, but also with environmental rapport and even with community in the work of such modern writers as Rudy Wiebe, Robert Kroetsch, Hubert Evans, George Ryga, Andy Suknaski, Margaret Laurence and W.O. Mitchell. Most recently, W.P. Kinsella's *Dance Me Outside* (1977) reveals Frank Fencepost, Silas Ermineskin, Rufus Firstrider and Mad Etta as the champions of a life force so strong that it can neutralize the white man's artificial means of contraception (namely the pill). For them-and for Kinsella-the artificial "peckers" in the sex shops in Edmonton are evidence of the white man's sickness and the Indian's health.

Nor are such attitudes towards the Indian in literature merely recent. Though the tradition contains numerous exceptions, at the same time, it is also true that few images have appeared with vaguely the same value so constantly in Canadian Literature. John Richardson, Archibald Lampman, Duncan Campbell Scott, Isabella Crawford, Grey Owl - even Charles Mair - use the image in a not dissimilar manner. For them also the Indian is closely attached to the natural cycle (cosmic time, i.e. the timeless as opposed to the white man's clock time) as manifested in the Canadian space. In addition, writers such as Vine Deloria have informed us that whereas European religion is basically governed by the temporal, the religion of the North American Indian is more oriented towards the spatial (13).

Lastly, if we as individuals approach the Indian as an image in an intuitive manner, we discover that Wiebe, Kinsella, Lampman, Kroetsch and most of the others have used the image in much the same way that we think of it.

We do not as yet conceive of Indians as laborers, technicians, lawyers, doctors, cabinet ministers or even university professors (though many occupy these positions). The image of the Indian evokes for us the conception of closeness to the landscape and of a tribal society, not to mention connotations of wildness, but especially the former. Thus, when we encounter the Indian in the Canadian literary tradition the connection between man and space is effectively accomplished, particularly since so much Canadian geography bears Indian names.

In any event, this inclination towards union with the Canadian space seems a frequent factor in our cultural expression during the past one hundred and fifty odd years. The Jungian psychologist M.-L. Von Franz perhaps indicates why when she comments that the most basic response to the most basic question is essentially spatial : "Even adult people, if the question is put, 'Who are You ?' will touch their bodies" (14). This is not to say that other peoples don't respond similarly. They do. An alternative example is the Irish. But for the Canadian the attachment to the landscape seems especially crucial to his identity seeking. Frye, for example, has explained that we must put off the old time-worn clothes of Western Europe : monotheistic Christianity, the Baroque sense of the power of Mathematics and the egocentric Cartesian consciousness if we are to deal properly with the question of "Where is Here ?" and accordingly answer the question "Who am I ?" (15). In fact, in *Wild Geese* (1927) Judy Gare does just that. Discarding the male clothes given her by her father, she couples with the land itself. The temporal (clock-time) is displaced for the spatial (the time-less) as Judy seeks a complete and distinctive self. And that is exactly what the Canadian artist has very often attempted as the country grew. So very often he has tried to flee from foreign historical time by having his characters embrace or be embraced by Canadian space. As much as we have feared swallowed by the environment, we have longed for identification with it. Frye himself admits that the latter inclination appeared very early in the work of such Nineteenth Century writers as Lampman and Crawford (16). But the fear of the landscape as leviathan not only gives it voice ; it also implies the immanence of that communion in the Canadian experience. This is not to suggest, however, that Canadians have achieved an organic relationship with their sprawling physical fact. Apparently, there is still much that is not owned, much that is not sung. And the search to name the Canadian continues. If we remember the words of the French philosopher Gaston Bachelard, the implications of that search itself are rather disturbing : "moins on connaît et plus on nomme" (17).

NOTES

- 1 . *Robin Mathews, Canadian Literature : Surrender or Revolution*, ed. Gail Dexter, Toronto : Steel Rail Educational Publishing, 1978. All subsequent references to **Surrender or Revolution** will be followed by the page number.
- 2 . "A Free Press at the Battle Front, The 'Maple Leaf' in Caen 1944", *Etudes Canadiennes*, No. 6 (1979), p. 96.
- 3 . *Lecture and Seminar of March 22, 1979 by William Spanos with the participation of R. Kroetsch, University of Manitoba, Winnipeg, Manitoba.*
- 4 . "Haunted by Lack of Ghosts : Some Patterns in the Imagery of Canadian Poetry", *The Canadian Imagination : Discussions of a Literary Culture*, ed. David Staines, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1977, pp. 26-28.
- 5 . *Much of Laurence's African work is about people who have been colonized. Because of that fact, many of her stories — "A Gourdful of Glory," for example — and her novel This Side Jordan (1960) contain obvious Canadian ramifications. The African, as it turns out, possesses many of the same problems as the Canadian in regard to identity, liberty, standard of living, and relationship to an unruly geography and environment.*
- 6 . **Survey : A Short History of Canadian Literature**, Toronto : Methuen, 1973 .
- 7 . *Ibid.*, p. 8 .
- 8 . "Haunted by Lack of Ghosts", p. 22.
- 9 . **Execution**, Toronto : Macmillan of Canada, 1958, p. 162. Krasnick's dream reveals that he is much less stolid than his companions, and perhaps Mc Dougall, have assumed.
- 10 . Robert Kroetsch, "Fear of Women in Prairie Fiction : Erotics of Space", *The Canadian Forum*, LVIII: No. 685 (October-November 1978), p. 22.
- 11 . Henry Kreisel, "The Prairie : A State of Mind", **Contexts of Canadian Criticism**, ed. Eli Mandel, Chicago : Chicago Press, 1971, p. 256.
- 12 . "Laurentian Shield", **The Selected Poems of F. R. Scott**, Toronto : Oxford University Press, 1966, p. 38.
- 13 . Vine Jr. Deloria, **God is Red**, New York : Delta, 1973, pp. 82-89.

- 14 **Patterns of Creativity Mirrored in Creation Myths**, *New York : Spring Publications* 1972, p. 106.
- 15 *"Haunted by Lack of Ghosts"*, pp. 26-27.
- 16 *Ibid.*, pp. 41, 35.
- 17 **La psychanalyse du feu**, *Paris : Gallimard*, 1949, p. 129.
-

SEMIOTIQUE ET SÉMANTIQUE DU "NEUTRE" EN POÉSIE :
APPLICATION A QUELQUES POÈMES QUÉBÉCOIS (1)

par Jean Paul MAURANGES

Université Laval

Il peut sembler paradoxal de rechercher ce qui, en poésie, serait à qualifier de neutre. Le bon sens commun ne nous suggère-t-il pas que tout ce qui est neutre est, par définition, sans objet, indéterminé et surtout indifférent, donc insipide et sans intérêt ? Pourtant la poésie, classique ou moderne, joue constamment avec le mot terne et neutre, le banal lexical. Prenons ce vers de Racine : "le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur" et disloquons-le en syntagmes, on aura une suite de lieux communs, abstraits et ternes. Mais de leur chaîne sémantique, phonique, harmonique, naîtra une consonance métaphorique qui modulera en composition chargée de sens et de musique ce qui n'était que lexique neutre. Il en est de même de la poésie moderne la moins signifiée -là où la forme du contenu ne s'apparente pas à une écriture connue et identifiable- et la moins signifiante -là où la forme de l'expression ne vise à aucun effet particulier ni signification repérable. Ainsi dans ce poème apparemment "automatique" de Claude Gauvreau :

garagognialululululululululululululululululululul-
lu
lu

dont le texte ne porte pas même de titre, seulement un numéro d'ordre, et des lettres vides de sens. Pourtant, après avoir été tentés de conclure à l'oeuvre d'un fou, nous sommes étranglés dans notre propre rire, en y reconnaissant cette forme de démente, certes civilisée et donc contenue, mais qu'un rien—ou tout—pourrait transformer en cri sauvage, animal, comme surgi du fond des temps.

Ces exemples doivent donc déjà nous inciter à réfléchir sur la neutralité intrinsèque du mot, qui est rarement poétique en soi et isolé (Cygne de Coufontaine, Gymnopédies, Les Hauts de Hurle-vent, Vesprée, etc.) et, même dans ce cas, a toujours une connotation harmonique diffuse et incommensurable. On l'a dit (2), un vers aussi fameux que "Sur le pont la rosée à tête de chatte se berçait" passerait inaperçu dans une conversation rien qu'en changeant "rosée" par "femme". C'est bien la preuve que le banal nous guette, auquel seul le poète sait donner vocation générative de surprise et de beauté, mission transformationnelle d'affectivité et de résonance.

L'objet de cette étude ne sera pas d'analyser ce mécanisme, soit de mutation soit de translittération du commun en texte poétique, mais de repérer en quoi la recherche délibérée de l'indéfiniment terne et neutre dans le lexique aboutit à une suractivation poétique d'un neutre qui n'est jamais vide de sens, sans aucune mesure avec le prosaïque.

Le neutre peut se décrire, non comme une chose indéfinissable et fortuite, mais comme élément d'équilibre entre deux tensions opposées, ayant une charge qui participe de l'une et de l'autre, et du même coup les "neutralise" toutes deux. Tout se passe comme si le mot neutre choisi par le poète était

soit en tension, négative ou positive, avec son environnement prosodique, soit en résolution de cette tension. Dans le premier cas nous avons affaire à une situation de contact par attirance ou répulsion, de désir ou de refus du désir ; dans le deuxième, on aboutit à une totale négation du sens ou une totale affirmation du non-sens. Ou, pour le dire avec Jean-Pierre Faye, dans la première hypothèse, il s'agit d'une tension comparable à une fonction de désir. "C'est la tension avec l'objet, la tension qui se rapporte à l'objet et rapporte celui-ci (le "raconte") —c'est ça qui tend les règles du langage et les déplace lentement ou soudain, et en explore les limites. C'est la tension du "ça" (le *Es* freudien) dans la langue, autrement dit le désir. Fonction de désir, ou, comme l'a dit Milson Ronat (dans *Change*, 7), fonction d'amour. Qui est ruse et masque, ou violence" (3). Pour la deuxième hypothèse, nous rejoignons la vertigineuse définition du poétique comme étant l'indicible de Rilke ou Valéry, l'Ather et le Gebild de Hölderlin, le "ça" (*es*) des romantiques allemands et de Heidegger (*da-sein*), à la limite peut-être l'ineffable, Dieu. "Cette sorte d'absence qui ne manque pas. . . ce non-étant qui n'est pas rien. . . et qu'il m'a semblé que Mallarmé tendait à indiquer parfois du nom de vierge . . . Cette chose, dont je m'obstine ici à parler par neutres. . . n'étant que d'être dit. . . le neutre qui dispense les deux côtés. . ."

Revoyons concrètement, à l'aide de poèmes, la géométrie spatiale de ce neutre, soit comme tension, soit comme abolition des mondes antinomiques, avant de tenter d'en dégager la signification, le poids spécifiquement poétique.

Puisque, dans la chaîne du langage, aucun mot ne peut être ni indépendant ni indifférent, ce que nous avons appelé le neutre—lexical ou morphologique—ne saurait faire exception. Mais si ce que nous avons dit plus haut est vrai, on conçoit que la tension de contact (ou de répulsion), de consonance (ou de dissonance) soit particulièrement vive pour relier un élément neutre à ses satellites nécessairement plus riches que lui, pas toujours en tant que signifiés mais en tant que signifiants. La première découverte que nous ferons sera donc celle d'une dynamique, et d'une dynamique paradoxale, où il apparaîtra que ce n'est pas le satellite qui enrichira le neutre, mais bien l'inverse.

Soit cette première strophe d'un poème d'Anne Hébert : *En guise de fête* (p. 81) :

Le soleil luit/Le soleil luit
Le monde est complet/Et rond est le jardin

Les deux signifiants (soleil, luit) sont, en soi, riches de valeur positive, lumineuse, mais leur association donne un signifié bien terne poétiquement. Pourtant il suffit que cette banale observation soit réitérée et parachevée par une idée et une image, ici de plénitude et de perfection globale, pour que la strophe,

désormais, chante la lumière et le bonheur. On voit que le premier vers, comme conscient de son indigence, aspire à mieux dire sa joie, ne rencontre d'abord que son double, mais confère à cette affirmation une valeur d'appel, de désir, vers l'idée qu'il sous-tendait mais ne savait comment exprimer, jusqu'à ce que l'image d'un jardin rond précise le lieu et la forme de ce bonheur. Mais ce qui est premier et fondamental, ce n'est ni le jardin, ni l'autosatisfaction, c'est ce fait divers si quotidien et qui ne sait se donner au mieux, pour illuminer le monde, petit ou grand, que sous la forme d'une phrase primitivement sans couleur, sans rayonnement.

Nous avons donné ici un premier exemple de neutralité en situation de tension positive. On peut aisément trouver d'autres illustrations de cette potentialité. Il suffit. . . de dire "il suffit", comme Rita Lasnier :

Il suffit . . .

D'un caillou pour moudre l'insecte
D'une main pour vaincre l'animal
D'un talon pour mépriser la poussière. . .
Mais toi, Dieu, pour m'anéantir
Tu me broies sous la pierre de Christ (p. 66).

On voit ici (5) combien une indication aussi ténue et insignifiante (*un* caillou n'est pas un numéral mais un indéfini), réduite en "poussière" par accumulation de 5 indéfinis (d'un ; d'une) a, en réalité, fonction vocative et de métamorphose, se muant en la meule du tombeau du Christ. "Il suffit" était le mot initiatique, caché sous les syntagmes neutres (d'un), tandis qu'il reliait les éléments paradigmatiques (caillou, moudre, poussière, broies, pierre) dans une dynamique et une relation personnelle entre la souffrance individuelle et la Passion du Christ.

Le "désir" implicitement contenu dans l'élément neutre peut, inversement, tendre vers une valeur négative dûment exprimée, encore qu'il soit doux que le mouvement même de dénégation, d'abandon, de constat d'échec soit intrinsèquement négatif. Car c'est encore une projection d'énergie, comme en témoigne ce vers :

"Un signe plonge/Aux racines de vase sèche"

(Yves Préfontaine, *Mythe*, p. 256).

Certes le vers ne "veut rien dire", pourtant il est déjà éloquent en soi (on attend évidemment d'un signe qu'il pointe vers une direction, qu'il énonce un message), il est dynamique par sa liaison à une image de croissance, enfin il est empreint de grâce picturale, car il évoque irrésistiblement, grâce à l'homophonie, l'image du cygne.

L'impersonnel "on" peut se charger d'harmoniques positives ou négatives, selon les cas, mais il est difficile, même dans l'option pessimiste, de ne pas reconnaître le mouvement, à tout le moins le désir, même perdu, de l'élan. Par exemple, chez Saint Denys Garneau :

On se perd pas à pas :
On perd ses pas un à un
On se perd dans ses pas

(*L'avenir nous met en retard*, p. 61),

où il y a plus qu'un jeu de mots, où le passage se fait d'une locution prosaïque (pas à pas, un à un) à une personnalisation de la formule banale (grâce au possessif : "ses").

La dynamique est là, même quand le verbe se fige à l'infinitif :

Hommes de peu de glaise, hommes à congédier
(Michel Beaulieu , *Le ban de vendange*, p. 113),

ou quand il manque totalement :

Chacun ses pieds/dans ses pas

...

chacun, chacun/chacun ses os/au cimetière

(Gaston Miron :*Les vies étanches*, p. 145)

car ici la tension dynamique est donnée par le passage de l'idée d'accumulation, sur un seul être vu synecdotiquement, globalement ("chacun", neuf fois repris dans le poème), de la charge de vie, à l'idée de dispersion d'une multitude d'êtres dans le néant des "vie étanches".

Néanmoins, le neutre peut sembler aboutir à une abolition de la tension, dans la mesure où, spatialement, il est situé en position d'ambivalence ou d'indifférence potentielle. Ainsi dans ce vers :

visage inutile image

(Fernand Dumont . *La forêt se gorge*, (p. 133)

où l'absence de ponctuation fait fluctuer un qualificatif déjà sans qualité ("inutile") soit vers un visage, soit vers une image. Mais qui dira qu'ici le pendule poétique s'est arrêté ? Non, il n'hésite pas, aboulé, entre les deux, il est en suspens, attiré également vers l'un et l'autre. Un suspens dramatique.

Aussi ces vers de Saint-Denis Garneau :

Tous et chacun, chacun et tous, interchangeables
Deux mots,
Signes
De l'ineffable identité
Où prend lumière tout le poème

(*Tous et chacun*, p. 54).

En dépit de l'équivalence de ces deux abstractions, il y a non seulement désir, mais réalisation d'identité et transmutation d'une anonymité en lumière. Ce qui n'était que pluriel (tous et chacun) devient un tout unique. A la limite, le neutre peut disparaître, il laisse encore sa trace sous forme de silence, soit graphiquement :

On va vient
laid comme une blessure
on dit le temps passe

(André Major : *Poésie ?*, p. 271)

soit par une écriture qui se voudrait à la fois négation de tout sens et affirmation de tout non-sens, en fait, ne cesse de reculer devant le vide et le silence et se présente, non comme un néant, mais un afflux d'Etre :

SILENCE

Coulisses du cri le corps aux combles de la chair
dessin d'épine et de sel des os
tu passais un doigt entre la peau et le cœur
et tu n'entendais rien jusqu'à la mer

(Suzanne Paradis : *Estuaire*, op. cit., p. 47).

Même la poésie la plus désintégrant, en apparence anarchisante, mécanique, voire réduite à des sons ou des lettres, ne saurait éviter l'acte créateur, à la faveur de la dynamique qui s'épuise en vain à se suicider. En voici quelques exemples :

Zéro d'averses d'hommes
Que j'efface sur l'ardoise
L'explosion est prévue
Il suffit de compter
Un instant de parole

(Michel von Schendel : *Combat dans le sang et le froid*, p. 168)

"Zéro" est diagonalement opposé à "parole", tandis que le pluriel indéterminé "hommes" rejoint diamétralement le "Un" numéral, déterminé de "Instant". On dira justement que la strophe est ainsi barrée, comme annulée. Mais, chose curieuse, cette croix imaginaire passe par un foyer géométrique où l'on trouve

le verbe "être".

Même observation pour :

Je sais des tas de pierres
Sans nom

(Maurice Beaulieu : *Tout mon sans s'anordit*, p. 116).

Puisque nous en sommes toujours à relever les éléments objectifs tendant à prouver que toute neutralité n'est qu'illusion, notons ici, moins l'opposition "sais" - "sans nom", que la prééminence du "je" qui détermine une suite présumée vide de personnalité.

Un bel exemple d'impossible neutralisation nous est fourni par cet étonnant poème de Nicole Brossard, dont je voudrais citer au moins deux strophes :

Tout se neutralise et s'éclaire se vide de
tout sens tout la mort souffle blanc silence
de mémoire silence silence silence la mémoire
tout dans un seul souffle le dernier centre où
tout se peut enfin concentrer centre blanc
sous surface le temps le temps ne transforme
rien désormais le temps durcit blanc.
blanc tout est présent mort donc silence et
vide de toute chose la mort désormais souffle
durci tout se concentre en ce lieu la mémoire
n'est plus que mémoire n'est plus en cet instant
anonyme impersonnel celui de la mort la mort
s'infiltre souffle blanc en ce présent qui s'éternise
neutre

(in : *Poèmes 71, L'hexagone*, Ottawa 1972, p. 11).

Nicole Brossard a beau accumuler les mots de vide et de silence autour de l'idée de mort, elle ne parvient heureusement pas à l'effacer de son poème. Il est manifeste qu'au contraire elle cherche à l'imprimer dans la mémoire, et, ce faisant, rejoint ce que disait Artaud du mystère de l'écriture apparemment automatique : "se servir de son ignorance . . . pour savoir exactement où aller" ; en l'occurrence, le poète va droit au lieu de rencontre de deux éternités qui ne s'additionnent ni ne s'annihilent mais tendent l'une et l'autre vers deux infinis : "tout" et "mort", "mémoire" et "présent qui s'éternise", au même titre que ces deux forces divergentes convergent vers un "centre blanc" qui est à la fois mémoire et mort. Si bien que dans ce poème de mode, à première vue, purement linéaire, parataxique, sans progression possible autre que sa monotone répétition de mots interchangeables, nous constatons un mouvement de systole et de diastole, une pulsation qui rythme ce point neutre de vie et de mort.

Il semble bien que l'on rencontre en poésie cette vieille loi physique de la conservation de l'énergie. Toute écriture, même celle qui tend à s'abolir, ne saurait qu'être créatrice de formes, et finalement, Roger Laporte a raison d'affirmer que "la contre-écriture, inséparable de la douleur, est. . . porteuse de vie" (in : *Pugue*, Gallimard, 1970). Bannir tout signifié du poème est une entreprise heureusement vaine, et l'on en aura encore la preuve dans ces séquences de Pierre Laberge, où le poème dit des choses à première vue incompréhensibles mais dont l'étrange ordonnance est identique à notre prosaïque inquiétude informe et inexpressive :

corps espace esprit visible	à l'espérer consentante le jeu
cible pacifique d'approche	de laisser prendre forme
reconnaître cette inconnue	intacte et le temps de nous
loin des équations maléfiques	même allure que l'improbable

(*Alternative de ravis*, in : *Estuaire*, décembre 1977, no. 6, p. 81).

On ne peut, en face de cette poésie éclatée, où même le son et l'image ont disparu en même temps que le sens et le rythme, que se souvenir de cette observation de Michel van Schendel : "Poésie de détraqué ? Plus sûrement poésie détraquée, ce qui est à mettre au compte d'une lucidité" (6).

Dans le poème précité, il est certes malaisé de savoir pourquoi, finalement, il y a écriture poétique et non bricolage verbal, sinon peut-être par cette exaspérante construction (longue de 14 strophes aussi absurdes les unes que les autres) qui, telle un jeu sémantique, un calcul d'improbabilités, symbolise cette "équation maléfique". Par contre, il en est d'autres où il est facile de conclure à l'évocation poétique, c'est-à-dire riche en connotations harmoniques, à partir pourtant d'un substrat ingrat. Témoins, entre mille, ces quelques évocations :

Chacun rentre/un jour ou l'autre
un peu plus tôt/que le destin
l'allumette éteinte/entre les doigts
(Michel Beaulieu : *Fléchettes* in *Estuaire*, septembre 1977, no. 5, p. 37).

le néant te refuse/l'homme rebâille
l'enseigne clignote/tu es intolérablement immortel
(Fernand Dumont, *l'homme*, p. 131).

Après avoir vu la dynamique interne du "neutre" et l'impossible révocation de la tension qui l'anime, il nous reste à explorer ses différents modes d'application, afin d'en comprendre, non plus le fonctionnement ou la structure, mais si possible, sa raison d'être.

Nous avons pu définir ce "neutre" comme une tension de type schopenhauerien de désir ou de non-désir, et dans ce dernier cas, il s'est avéré que cette

tentative d'abolition totale est peut-être la suprême illusion, ruse et force du désir. Suivant cette hypothèse, on peut estimer que la "volonté" qui soutient sa "représentation" peut prendre deux formes : soit la fête dionysiaque d'incantation du désir, qui aboutit à l'exorcisation du neutre, appréhendé comme puissance de l'homme à dominer le mystère, au moins par le langage, soit le vertige orphique, où l'impuissance de l'homme à sonder le chaos aboutit paradoxalement à une redéfinition de l'indestructibilité de l'Être.

Pour illustrer ce double mouvement -car l'un n'exclut pas l'autre- relisons Nicole Brossard :

ainsi tout est cela au moment précis où ici rien n'est
autre que le temps saisi à l'instant où se déroule
ailleurs la mémoire se déroule ici alors que rien
n'est autre que perçu selon le calme à l'instant où
tout est cela une attitude prise à l'égard des dernières
illusions

(op. cit., p. 12).

Mais le plus souvent, nous n'avons pas affaire à une aussi étonnante symbiose, en inspiration et exécution poétique, de ces deux représentations extrêmes du désir "positif" et "négatif". Dans le premier cas, où la tension se porte vers une potentialité positive—une présence, une espérance, ou plus simplement une conscience d'être, et une nécessité d'être, fût-ce si peu de chose—on voit que le "neutre" est là comme aspiration à une réalité, une essence certes indéfinissable, mais indubitable. Ainsi en est-il de cette humble évocation du moi et de l'autre chez Jacques Godbout :

je pèse et j'emporte/oh pas grand chose
un cheveu/une parole dans le vent
un morceau de fraise/laissé dans une assiette
un pépin/trouvé par hasard dans une orange

(Les pavés secs, p. 228-231).

C'est chez Jacques Brault que j'ai trouvé un magnifique exemple de cette conviction qu'au delà de la vanité de toute chose, de l'impossibilité à se situer ailleurs que dans les mirages, il y a affirmation toute *gœthéenne* (ou *plotinienne*) de l'Ananké grecque, la Nécessité, jusque dans les gestes les plus inutiles ou futiles en apparence, et, en fin de compte, métamorphose du neutre en chant d'amour :

Je t'écris et je te parle comme de nulle part
Parce qu'il le faut et que c'est ainsi sans rime ni raison
Je t'aime pour ces pauvres mots entre nous tombés et je ne sais où
Et par nos corps qui se disjoignent et font silence de toute part

(De nulle part, p. 224)

A l'opposé on trouve, certes, le constat douloureux d'impuissance, de solitude humaine, de désespoir devant le non-sens de la vie, mais il semble bien que ici, comme chez Dostoïevsky, il y a au moins aveu d'impuissance, et comme pour Raskolnikov, salvation par cet aveu même et que, comme encore chez Goethe, cette attitude de renoncement est sanctificatrice. On peut citer par exemple Madeleine Guimont :

ma mémoire est fidèle
à oublier les mots
que tu n'as jamais dits

(*Manège apprivoisé*, in , *Poèmes 71*, op. cit. p. 46).

On ne saurait parler ici de rancœur ni de quelque perverse jouissance à se complaire dans l'amertume. Il n'y a pas non plus, en dépit du non-sens formel de la phrase, de sentiment de l'absurde. Car nous ne sommes pas en prose, mais en poésie, et il est essentiel que les vers soient ainsi placés les uns sous les autres, avec un temps de silence entre chacun : ces trois vers forment une saccade de choses contradictoires, ponctuée de hiatus, dont l'ensemble constitue pourtant le refus de la personne de se laisser entraîner dans le néant de ces choses souhaitées et qui lui sont refusées. La neutralité du langage n'est pas ici signe d'une illusion enfin révélée à la souffrance du poète, elle renvoie plus fondamentalement à un inexprimable qui se voudrait non-illusoire.

La mélancolie, l'amertume, le désespoir même—ainsi dans ce poème :

Le chant du seul est bref/Et revient aussitôt
Vers le seul en silence/et il meurt

(Wilfrid Lemoine, p. 136)

—ont en poésie des mots qui ne peuvent être neutres : ils ont beau avoir vocation banalisante, dès lors qu'ils sont évocation extra-ordinaire, l'être l'emporte sur l'avoir, la vibration harmonique sur la ligne horizontale mélodique. Il faut ajouter immédiatement qu'il ne suffit pas de verser dans l'insolite -en l'occurrence de choisir systématiquement l'informe- pour se donner une aura de poète plus ou moins maudit. Comme le dit Jean Breton, (7) de même, le public n'a pas à se lancer dans des "variations sur l'art de décoder" (8) surtout pas, ce qui, dans l'écriture, semble précisément insignifiant. En revanche, combien est beau le poème de vraie neutralité, celui qui ne "veut rien dire" ou plutôt tout dire, mais comme "en pure perte, en pure dépense, et sans laisser aucune trace" (9), donc gratuitement, sans chercher à faire, à refaire, à créer, ni choses ni langage. C'est cela la vraie humilité du poème et du poète. C'est aussi la page blanche de Valéry, la mesure pour rien des chefs d'orchestre, le zéro des mathématiciens, vers quoi tendent deux ordres d'infini, ou encore cette admirable appréhension de la densité ponctuelle, du mystère universel que nous trouvons chez Nicole Brossard :

tel définit le centre et le cercle
 et point pénètre
 par là-même
 est ce
 tourmente et riposte
 temps absolu tel écrit cela

(in : *Poèmes 71* , *op. cit.*, p. 13),

Arrêtons-nous quelque peu sur ce poème de très pure facture. On constate que tout ce qui y est donné comme neutre ("tel"), notoirement imprécis ("ce", "cela", ainsi que le rapport syntaxique et sémantique des mots : "point pénètre", "son", la fonction grammaticale des lexèmes "tourmente", "riposte", qui peuvent figurer aussi bien des substantifs que des verbes) s'avère étonnamment riche d'évocations essentielles : tout le poème est une tentative de dire l'indicible, tout en respectant le caractère ineffable et comme sacré. Il est à la recherche du mystère ontologique, visant à définir ce qui se ramasse en son centre avec une extraordinaire densité. Il bute, mais consciemment, sur l'énigme de l'inconscient humain, et devine peut-être la gestation indéfinissable, insondable des mondes, l'être absolu de l'univers : "est ce".

Ce qui est également remarquable, dans ce poème, c'est, plus encore que sa neutralité à vocation d'essentialité, son ambiguïté, ou plutôt son ambivalence fondamentale. Il est animé en effet d'un double mouvement, centrifuge et centripète, vers et à partir d'un point central, un foyer géométrique : "ce". Chaque effort tend à rejoindre ce centre, à le situer dans l'espace du poème, à le définir par la puissance du Mot, à l'éterniser dans le court temps de la strophe : le verbe s'étant mué en substance (tourmente, riposte), il ne reste perceptible, de cette immense compréhension globale de l'univers, que la monade unique : "ce". Inversement, on observe un autre mouvement, qui est lui, de diffusion, d'échappée, de résistance à l'attraction : déjà dans le premiers vers, "cercle" s'oppose géométriquement à "centre", et lui est contigu, extérieur, excentrique. Dans le deuxième vers, "point" garde, en dépit de l'impossible syntaxe, sa connotation négative. De même, il est permis de conserver aux termes "tourmente" et surtout "riposte" leur valeur de verbes, suggérant—pour rester dans la figure leibnizienne évoquée plus haut, de monadologie—l'idée de tourbillon, de spirale, de rebondissement. En outre le dernier vers contient un verbe manifestement actif : "écrit" et s'écarte de la densité monosyllabique du "ce" pour retrouver le flou de "cela". Enfin, il n'est pas interdit de lire "est ce" comme une question inachevée, énigme aussi infinie qu'indéfinie, puisqu'il lui manquerait ses signes visibles d'union et d'interrogation.

Toutefois, on remarque que le cercle est achevé, complet, puisqu'à l'indéfini initial "tel" correspond l'indéfini final "cela", tandis que le concept de complétude se lit dans l'autre diagonale : "cercle" et "temps absolu", avec, au centre de cette figure à la fois mobile et stable l'unicité de l'essence (ce qui *est*) et la

variabilité de ses manifestations contingentes (qui est *ce*). On voit qu'on est rendu loin d'une écriture qui pourrait passer, à première vue, pour anarchisante.

On ne s'étonnera donc pas que nous soyons amené à affirmer que tout "neutre" ne saurait rencontrer, au terme de son effacement devant le mystère de l'être, que l'intuition essentielle que tout est irréductible à rien.

Il reste que cette découverte de l'intangibilité, irréductibilité nouménale passe bien souvent par la descente aux enfers et la chute éperdue vers le chaos, car il n'est pas toujours donné au poète de se savoir Orphée, alors qu'il n'a que trop souvent conscience d'être maudit. Du moins le lecteur est-il là pour, non seulement poursuivre avec lui le cheminement vers les abîmes, mais aussi pour affirmer que le mythe de la renaissance se renouvellera : non pas que ce lecteur, étranger, insufflera vie, mais parce que, solidaire, il saura découvrir forme et lumière dans ce qui, par désespoir chez le poète, avait été voué à l'amorphe et l'ombre. C'est essentiellement pour cela que les poètes ont besoin de lecteurs : non pour qu'ils leur tressent une couronne de gloire ou d'épines, mais pour qu'ils poursuivent leur prière, si muette au delà des mots, d'autant plus instante que ces mots étaient sans importance, ignorants d'eux-mêmes et de leur postérité. Comment, dès lors, ne pas donner visage à tous ces anonymes qui hantent Alain Grandbois :

Je n'ai pas encore vu/Tous les visages changeants
Tous les visages fuyants/Tous les hommes bouleversés

(*Demain seulement*, p. 34)

et ne pas entendre l'écho de ces mots : "Tout se neutralise et s'éclaire se vide de / tout sens tout la mort", de Nicole Brossard, "chacun rentre / un jour ou l'autre / un peu plus tôt que le destin", de Maurice Beaulieu, "il y aura demain mon éternelle nuit" d'Alain Grandbois (p. 33), parce que, à court de rime et de raison, comme Jacques Brault (cf. p. 224), le poète n'aura pu dire de ce chaos que cette chose si neutre : "la mort s'agite en haut" (Grandbois, p. 36) ou encore plus faiblement comme chez Nicole Brossard : "ce" ?

L'inexprimable sympathie poète-lecteur étant donnée, toutes ces choses dont Rilke, le poète du *Dinggedicht* (Poème-chose), signifiait l'insignifiance—jusqu'à la "petite mort" dans les hôpitaux de ses tableaux parisiens—resurgissent du néant où les a plongées une intuition et un langage déréifiés. Quasi-ment en état d'apesanteur sur une écriture dégagée de contingence, l'esprit flotte sur ces riens et l'indéfinissable acquiert la dimension et la puissance d'une évocation de plénitude :

Pour les enfants des morts on racontait les choses

(Suzanne Paradis, *Pour les enfants des morts*, p. 253).

Le neutre est, pour le poète, le dernier refuge, la dernière protection devant sa peur panique du vide, de la mort de toute chose. Et par un dernier refus de se laisser aller au néant, après avoir été Orphée, guidé par le lecteur, il lui reste encore de se confier à la fête dionysiaque. Mais comprenons bien : il ne s'agit pas de s'étourdir d'ivresse verbale. Il s'agit, vraisemblablement inconsciemment, de retrouver le sens de l'Autre, le sens de la fête commune à tous, la fête panique, du Dieu Pan. Et le poète ne saurait mieux le faire qu'en retrouvant le langage le plus banal, quelconque, le langage à ses premiers balbutiements, pour tenter d'embrasser un monde qu'il redoute et voudrait dominer. Le neutre est pour le poète moderne ce que les Anciens nommaient terreur sacrée, angoisse primaire et si terrible qu'elle appelle le partage par autrui. Ce partage a, selon les poètes et selon les époques, pour nom fête ou liturgie, communion ou humanisme. Même lorsque le poète semble ne pas pouvoir sortir de sa solitude, il désigne à chaque fois l'humain et le cosmos, ce que Meery Devergnas définit d'un mot à la fois si neutre et si riche : "Un ailleurs qui nous prolonge" (10) ou Gatien Lapointe évoque pathétiquement : "J'ai répété sept fois le mot obscur de l'homme" (*J'appartiens à la terre*, p. 209). Faute de sonder le cosmos, le poète est tourné vers sa réduction, mais reste lui-même le dernier témoin tangible d'une réalité d'être, fût-elle paradoxale. Et, dans la mesure où ce retour sur soi, loin d'être introspection plus ou moins complaisante, héroïsme ou stoïcisme, ou même mépris de soi là encore suspect, n'est que l'ultime aveu de son impuissance, c'est alors que la grâce poétique apparaît, donnée, comme pour toute grâce, par surcroît, gratuitement, de façon imprévisible, à la manière d'une surabondance d'être par delà ce qui était conçu misérable et sans valeur :

Je ne veux rien dire que moi-même
 Cette vérité sans poésie moi-même

(Paul Chamberland : *L'Afficheur hurle*, p. 264).

"Ad augusta per angusta" s'écriait Victor Hugo dans *Hernani*. Sans crainte de parodier, on pourrait dire aussi bien : ad augusta per mediocritatem, cette médiocrité qui n'est, bien sûr pas à l'origine, mais au terme d'une quête douloureuse du sens du moi, du monde, peut-être de Dieu. Paul Chamberland, et à sa suite combien de poètes si résolument agnostiques, ou au contraire croyants, en tout cas, si profondément pénétrés de l'idée de l'humain et du mystère ontologique, ne seraient-ils pas étonnés de s'entendre dire que leur offrande de poésie, à l'aide des mots les plus banals, n'est pas si éloignée d'une profession de foi —théodicée, au sens leibnitzien, ou épiphanie d'un humanisme humble, tragique, rédempteur :

Je nomme haut/Je nomme bas
 Je nomme à terre/Je nomme à joie
 Je nomme à l'homme/Je suis cri, mort, vie, joie
 J'habite ma hauteur, ma largeur, ma profondeur

Je n'hésite plus si le monde a visage d'homme
(Maurice Beaulieu, *Tout mon sang s'anordit*, p. 116-117).

La conscience d'une âme déchirée, "outrée de non-être en extase de vivre au présent du néant" (Madeleine Guimont, *Dans l'aura de l'absence*, Garneau, Québec, 1977), qui voudrait "s'annuler," éclate de sève en se perdant dans un "outre soi-même", un "écho d'outre-ciel". Ce n'est pas non plus un hasard si le recueil de poèmes de Meery Devergnas *Fête apocalyptique* s'ouvre sur ce titre : "Lieux communs". Le "Chant du Seul" a beau être bref, les paroles sans importance de Wilfrid Lemoine ont valeur de cantique. Tous ces poètes qui ont été tentés par la fascination du vide ont en fait retrouvé comme par miracle le sens de la fête humaine et cosmique. Leur poésie n'était pas neutre par impuissance de langage, mais par respect du Verbe, dont ils ne se voulaient les démiurges sacrilèges. Ne pourrait-on conclure que ce suprême renoncement à la magie des mots, cette incantation vertigineuse du rien ou presque rien, transfigure leur poésie en une étonnante mystique de l'Absolu, dont nous sommes, lecteurs, les modestes mais indispensables interlocuteurs, tout comme dans la fête d'Eleusis, chargés de poursuivre indéfiniment cette quête inachevée du "ce" humble et audacieuse antonomase de l'Être ?

NOTES

- 1 . *Sauf indication contraire, les textes sont extraits de Poésie du Québec, par Alain Bosquet, Paris : Seghers, HMH Monréal, 1971.*
- 2 . *Cf. Marcel Bélanger, "La lettre contre l'esprit ou quelques points de repères sur la poésie de Claude Garneau" in Etudes littéraires, vol. no. 3 (décembre 1972), p. 488.*
- 3 . *J.P. Faye, "Contre la superstition du texte", in : André Miguel, l'homme poétique, Ed. St. Germain-des-Prés, Paris : 1973, p. 94 .*
- 4 . *Michel Deguy, "Dire la parole par le tremblement de terre", in A. Miguel, op, cit'., p. 69 s.*
- 5 . *Cf. mon article : "Le signe ' silence' dans la poésie moderne - application à quelques poèmes québécois", Voix et Images, Vol. III, no. 1, septembre 1977, p. 81-95.*
- 6 . *In : Histoire de la littérature française du Québec, tome III, Monréal : Beauchemin, 1971, p. 240.*
- 7 . *"Il ne suffit pas de bricoler le signifiant pour changer l'homme" (J. Breton et S. Brindeau : "Vivre et dire en poésie", in : L'homme poétique, op. cit., p. 57.*
- 8 . *Ibid., p. 56.*
- 9 . *Alain Jouffroi, Ibid., p. 111*
- 10 . *Fête apocalyptique, Monréal : Maheux, 1976.*

E.J. PRATT : *BREBEUF AND HIS BRETHREN*

"Nous voilà jugeant l'homme à l'échelle cosmique à travers nos hublots, comme à travers des instruments d'étude. Nous voilà relisant notre histoire".

Saint-Exupéry, *Terre des hommes*

In 1735, John Wesley, 32 years old, made his way to North America, in the hope of converting the Indians to a prototype of Methodism. Less than two years later, after an unsuccessful mission, he returned home to England, where he died in 1791, a respected gentleman and the co-founder of a Church. A century before Wesley's arrival in Georgia, another missionary, the Jesuit Jean de Brébeuf, had returned to another part of North America, to renew his labours among the Indians. On March 16, 1649, after an apostolate of fifteen years, he died near Fort St. Ignace (Georgian Bay, Ontario), a victim of Iroquois torture. The account of Brébeuf's apostolate and martyrdom, as preserved in *Jesuit Relations*, was to provide a poet who had been trained for a ministry in the Methodist Church with the subject of Canada's greatest epic poem. Published a decade after the canonization of Brébeuf and his installation as the patron saint of Canada, E. J. Pratt's *Brébeuf and His Brethren* (1940), in itself and in the criticism and commentary it has attracted, is an eloquent document of cultural history and epic myth.

"Pratt's great epic, *Brébeuf and his Brethren*, expresses the theme of illusion through the misguided efforts of the Jesuit priests in seventeenth-century Canada"; so argues Vincent Sharman [*Canadian Literature*, 19 (1964)] in his effort to refute the proposition that "Christianity forms the basis of (Pratt's) work". According to Sharman, Pratt's vision is radically secular: the Christianity of Brébeuf is an illusory creed of intellectual "abstractions" which "deny the humanity of men". Pratt, it is proposed, illustrates that "the logic of (Brébeuf's) Christian direction is cold". Unlike the Jesuit casuists, the Indians live a religion of "feeling" and "inspiration", grounded on the sensations of earthly existence. Their paradise has trees, rivers, tobacco, and water; their mythology has not hardened into philosophy.

Canada's cultural history would seem to lend support to Sharman's claim. Pratt, a Nonconformist Protestant who passed from the study of theology and the teaching of psychology to a career of more than 30 years as a professor of English -all at the University of Toronto-, might understandably have considered the Scholastic reason of Catholicism an illusion. "The Jesuits' intellectual home... in the *Summa* of Aquinas" (*Brébeuf and His Brethren*, II), certainly, owes much of its formal construction to Aristotle, as the dean of modern Québécois poets, Hector de Saint-Denys Garneau, records in a meditation of 1934: "French Canada lives in"... la grande lignée de Grecs unis par Aristote à saint Thomas

et la civilisation catholique" (*L'Art spiritualiste*). With his roots in Shakespeare, Milton, Blake, and the English Romantics -the traditional sources of inspiration and nourishment for many modern Canadian writers in English-, Pratt, like his contemporary, Jung, might have found much to object to in the philosophy of Aquinas (As Erich Fromm comments in *Psychoanalysis and Religion*, the virtues of archetypal analysis are not built on the traditional formal logic : "Needless to say, in the logic of Jung's thinking insanity would have to be considered an eminently religious phenomenon"). Examined in this context of Canada's cultural history, *Brébeuf and His Brethren* might conceivably be read as a Nonconformist critique of Catholicism, as a Romantic humanist's rejection of "the divine tyranny of reason", in the words of Zamiatin's *We*. Sharman's view, once adjusted to take into account the obvious radical divergences of thought within Christianity, might be seen to propose a nice analogical model for the study of the fundamental duality of Canada, a context for a reading of the epic as a mythical analogue of separation and solitude.

Sharman's claim, that the theme of *Brébeuf and His Brethren* is the illusion of reason, is seconded by the Canadian poet and critic, D. G. Jones, who, in *Butterfly on Rock : A Study of Themes and Images in Canadian Literature* (1970), suggests that the Jesuit martyrs were agents of a Christian "utopian" conspiracy to subject to the yoke of abstract logic those living in the state of nature. Brébeuf in this guise appears as a seventeenth-century secret agent of the rationalism later rejected by the Romantics and their theological analogues, the Nonconformists relying on the revelations of individual inspiration, both of whom were subsequently installed, by way of Blake and Jung, at the centre of English Canada's literary culture. As incorporated in the criticism of Northrop Frye (like Pratt, a professor of English at the University of Toronto who trained for the ministry) and variously rendered in the English literature of Canada (e. g. : Robertson Davies, *The Manticore*, Marian Engel's *The Glassy Sea*, Leonard Cohen's *Death of a Lady's Man*, and Layton's poetry of Dionysian exaltation), the credo of Blake and Jung has attracted many converts in the New World, a few even in Québec : Jean Le Moyne's *Convergences : essais*, (1961) and the poetry of Paul Chamberland, for examples, share affinities with that credo.

The poem itself, however, reveals just how disinterested a work of art *Brébeuf and His Brethren* actually is. As Northrop Frye observed in a lecture delivered at the Memorial University of Newfoundland in March 1968, "in religion, we notice how clearly Pratt, himself a Nonconformist Protestant, understands the immense importance, for a Catholic, of the unbroken repetition of the mass at Ville-Marie, which he makes the conclusion of his poem on Brébeuf". Pratt, the author of a doctoral dissertation on Pauline eschatology, here allows his subject to speak for itself and on its own terms. No egocentric -in this, as Harold Horwood, a fellow Newfoundlander, has commented, Pratt's approach to life and art differs from Blake's [*The Dalhousie Review*, 39 (1959)] -, the poet born in Newfoundland remains an impartial spectator in the end :

Near to the ground where the cross broke under the hatchet,
And went with it into the soil to come back at the turn
Of the spade with the carbon and calcium char of the bodies,
The shrines and altars are built anew ; the *Aves*
And prayers ascend, and the Holy Bread is broken.

These concluding lines of *Brébeuf and His Brethren* appear to Sharman's eyes as a fitting end to a poem on a religion of illusion or abstract reason. But, as a matter of historical fact, they give an account of a ritual replication, by "naming", of a sacrifice of life, an appropriate close to a poem on Canada's first Christian martyrs. Unlike some critics of *Brébeuf and His Brethren*, Pratt in the end does not impose on his subject the values of Nonconformist belief or secular humanism. As Sandra Djwa, approaching the poem from quite another direction, observes, Pratt's view of Christianity in *Brébeuf and His Brethren* seems ironic or ambiguous, but only if we limit our focus to individual scenes, which appear to suggest at times a split between the poet's "human-centered evolutionary ethics and the transcendent Christianity of his seventeenth-century subject" [*E. J. Pratt : The Evolutionary Vision* (1974)]. The apparent ambiguity dissolves in the whole : as the history of the composition of *Brébeuf and His Brethren* reveals, Pratt began his chronicle with the conclusion. The poem's end is its beginning. It provides the foundation on which the epic is raised.

Camille René la Bossière

Canadiana, storia e storiografia canadese, collection Nordamericana 5, Venezia, dicembre 1979, 124 pages.

Une heureuse coïncidence veut sans doute que nous recevions à peu près en même temps trois publications qui émanent des autres associations européennes d'études canadiennes.

La première — d'une très belle présentation — est constituée par une série d'articles à dominante historique rassemblés par Luca Codignola, le dynamique secrétaire de l'Associazione italiana. Ces textes sont pour l'essentiel des communications prononcées au 3e colloque italien d'études canadiennes tenu à Urbino les 30 mars et 1er avril 1979 et qui a vu la création officielle de la Associazione Italiana di Studi Canadesi

Un an auparavant les canadianistes italiens avaient publié un recueil plus littéraire (*Canadiana, Aspetti della storia e della letteratura canadese*, Venezia, 1978, 160 p.).

Le principe de l'alternance entre histoire et littérature semble avoir été retenu puisque le Président Rizzardi envisage une nouvelle livraison littéraire.

Les six textes du présent recueil sont tous rédigés en italien y compris les deux articles des historiens canadiens. Le principe d'organisation de ce volume est clair puisqu'il suit une progression chronologique, Francesca Cantú traite tout d'abord de la politique coloniale française et du problème d'acculturation aux 16e et 17e siècles. Reprenant la conclusion de Nathan Wachtel, l'auteur montre que "les décalages et les tensions qui fissurent la société indigène . . . permettent . . . au système colonial de fonctionner" (p. 31). Luca Codignola présente ensuite une introduction à l'étude de l'Amérique du Nord aux 17e et 18e siècles à travers les Archives de la Sacrée Congrégation de "Propaganda Fide" (fondée en 1622). Piero del Negro analyse le mythe du Canada dans la Venise du 18e siècle puis Robert Harney, spécialiste canadien des problèmes ethniques à Toronto, évoque les problèmes de l'émigrant italien au Canada entre 1885 et 1930.

Les deux dernières communications sont un peu différentes de par leur contenu puisque F. Vegas aborde la politique extérieure du Canada sous L.B. Pearson dont il analyse plus particulièrement l'attitude vis-à-vis des pays communistes. Quant à Paul-André Linteau, il conclut ce volume en faisant le point sur les orientations de l'histoire sociale au Québec et au Canada anglais.

Comme c'est souvent le cas dans le domaine des études canadiennes telles qu'elles sont encore menées en Europe, on retrouve des interventions précises sur des sujets assez restreints qui retiennent l'attention de quelques spécialistes à côté d'introductions ou de présentations plutôt générales dont

le but plus didac.ique est de susciter de nouvelles recherches chez un public plus vaste. Ces deux types d'approche révèlent en tout cas le même souci d'atteindre une meilleure connaissance du Canada : "Sono certo che sarà l'interesse stesso dei saggi che qui vengono presentati a rappresentare uno stimolo e un terreno fecondo per nuove e sempre più importanti ricerche sulla storia di un paese che meriterebbe di essere conosciuto più profondamente" (p.12).

J.M. LACROIX

Leaflets of a Surfacing Response, ed. by Jürgen Martini, Bremen, University of Bremen Press, 1980.

Les canadianistes de l'Université de Brême ont organisé les 14 et 15 décembre 1979 le premier symposium allemand de littérature canadienne. Les actes de cette rencontre (tous les textes sont en anglais) constituent une publication dactylographiée et multigraphiée de 88 pages. Après trois congrès d'études canadiennes à Gummersbach il semble que les Allemands s'orientent vers la formule de petits séminaires par spécialité.

C'est à Jürgen Martini que l'on doit la parution de cette brochure qui contient des vignettes assez variées de la réalité canadienne. Certes les intérêts sont très ouverts mais conduisent à un manque d'unité thématique véritable. Michael Bauman se livre à une étude enthousiaste et à but ouvertement pédagogique en souhaitant faire revivre ou survivre la figure de Haliburton, ce Chaucer anglais dont l'humour rappelle celui de Mark Twain. Gisela Willer analyse les récits allemands de voyage au Canada entre 1776 et 1856 et retient surtout les relations des voyageurs qui visitent le Nouveau Monde pour parfaire leur éducation (*Bildungsreisender*). L'attitude de Reidesel, de Seume et de G. Kohl est ambiguë vis-à-vis de la nature et des Indiens : attrait pour la vie pure de ces naturels qui vivent à la frontière du rêve et de l'utopie mais frayeur vis-à-vis de ces bons sauvages qui demeurent des barbares aux yeux de ceux qui ont tout de même conscience d'incarner la civilisation. Gordon Wilson présente une fiche de civilisation sur l'émigration allemande au Canada. Sa description complète de trois vagues successives (1815-1865, 1865-1895, 1895-1914) évoque les raisons et le contexte socio-économique du départ, les conditions de voyage, l'arrivée au Canada. L'émigration peut être associée aux difficultés d'intégration des immigrants. Grâce à son analyse critique de *The Meeting Point* (1967) d'Austin Clarke, romancier originaire de la Barbade, Jürgen Martini brosse un tableau original des conditions de vie des immigrants antillais à Toronto et de leur difficulté à trouver un emploi ou à gagner de l'argent mais surtout à trouver une nouvelle identité. Un autre document — historique — est la vision de la première guerre mondiale dans le récent roman à succès de Timothy Findley *The Wars*, 1977) que nous présente Hartwig Iseruhagen.

D'autres contributions sont nettement plus littéraires tout en étant plus comparatives : Rosmarin Heidenreich établit un parallèle stimulant entre *The Second Scroll* de A.M. Klein et *l'Ulysse* de Joyce. Walter Pache analyse la réception de Kipling au Canada et le succès paradoxal d'un écrivain dont l'impérialisme culturel intervient au moment même où la littérature canadienne s'émancipe de sa dépendance coloniale.

Certains articles apparaissent comme plus strictement canadiens. D.B.D. Asker propose une lecture jungienne de Robertson Davies et le motif de "three-in a bed" est indissociable de l'androgynie physique ou psychologique qui permet

aux héros par delà la réconciliation des principes mâle et femelle d'atteindre l'unité de leur être. La poésie canadienne n'est pas oubliée. Volker Lopau offre une analyse des chansons de Leonard Cohen, ce troubadour des temps modernes, mais le triomphe de la musicalité et de la magie verbale revient à Ken Mitchell, dont nous retenons ici, grâce à la transcription écrite, le charme fugace du message oral.

J.M. LACROIX

La dernière livraison du *Bulletin of Canadian Studies* d'avril 1980 consacre la régularité d'une publication relativement ancienne dans ce domaine d'études puisqu'elle remonte à mai 1977 suivant d'ailleurs de peu la constitution officielle de la BACS (British Association of Canadian Studies) en 1975. Ce bulletin qui paraît deux fois par an s'oriente, avec ce recueil, vers des numéros thématiques. Celui-ci, en tout cas, comporte quatre articles sur les relations américano-canadiennes. Le *Bulletin* qui accepte des textes en anglais et en français est, dans le cas présent, entièrement en langue anglaise. On remarquera en outre que cette publication demeure modeste quant à la quantité des contributions et qu'elle fait surtout appel à des collaborateurs canadiens. On souhaiterait voir les Britanniques prendre une part plus importante aux publications scientifiques dans le domaine des études canadiennes et il semble que la revue ne puisse pour l'instant compter que sur l'activité énergique et inlassable de quelques trop rares spécialistes : John Ferns, Peter Lyon, Cedric May, Philip Wigley . . .

Trois des quatre articles de fond cernent le thème proposé dans une perspective historique ou économique, un autre aborde la dimension culturelle de façon stimulante. Mais pour commencer par ce qui vient en dernier lieu, signalons que la rubrique des recensions représente un apport très intéressant du *Bulletin*. Le but des canadianistes britanniques est clair : susciter des recherches et des enseignements sur le Canada (p.92,98 - 99). Le bilan des études présenté par P. Lyon sur la politique "extérieure" canadienne et, en particulier, sur le rôle du Canada au sein d'un triangle plus ou moins équilatéral vis-à-vis de l'Angleterre et des Etats-Unis sous Pearson et Trudeau répond à cette exigence didactique et le principe de la bibliographie commentée apparaît comme tout à fait stimulant.

On connaissait déjà C. May, critique, traducteur voire créateur ; nous avons ici le pédagogue averti qui se livre à une présentation claire d'A. Maillet de nature à stimuler notre envie de lire. C'est là un excellent moyen pour exciter le goût des lecteurs qui souhaitent s'initier à la littérature canadienne. Des remarques sans doute justifiées sur le Goncourt ne diminueront aucunement l'enthousiasme que le public français conçoit pour le charme indicible d'Antonine Maillet qui a sans doute publié de meilleurs romans que *Pélagie-la-Charrette*. Comment ne pas apprécier l'authenticité d'A. Maillet qui ne défend pas la cause acadienne mais qui la vit pleinement dans sa vision épique de Pélagie/Moïse ?

Nous ne mentionnerons que très rapidement la recension des ouvrages sur les femmes au Canada car les critiques de Ruth Gowers n'incitent guère à lire les auteurs cités. Quant à George Shepperson, il nous signale le témoignage émouvant du rêve canadien de S. J. Ferns et de H.S. Ferns qui constitue une bonne approche de l'identité canadienne.

L'article de Ph. Wigley, centré sur le thème, analyse les relations entre le Canada et les Etats-Unis depuis la deuxième guerre mondiale et vise à montrer le déclin du "triangle nord-atlantique". Le Canada apparaît davantage comme *middle power* dans le contexte international que comme le troisième élément d'une triade. La réorientation des relations veut que l'Angleterre se soit tournée (même à contre-cœur) vers l'Europe et que le Canada soit davantage axé sur les Etats-Unis. Wigley rappelle l'importance des investissements américains qui font que le Canada, ancienne colonie devenue nation, redevient à nouveau une colonie des Etats-Unis, et ce, non seulement dans le domaine des relations commerciales mais aussi en matière de défense ainsi que dans le secteur culturel. On regrettera seulement que cette communication de 1976 n'ait pu être complétée de façon à incorporer la politique du gouvernement Trudeau et la récente prise de conscience au Canada de cet état de fait.

En se situant par rapport à la théorie marxiste-léniniste de la dépendance, Laurence Aronsen évoque ensuite les relations économiques du Canada et des Etats-Unis de 1945 à 1957 et arrive à des conclusions analogues à celles de Wigley en constatant le sous-développement canadien et l'expansion économique américaine. Laurence Aronsen envisage plusieurs thèses, essaie d'examiner la validité d'une comparaison entre le Canada et le cas du monde latino-américain, analyse les enjeux du continentalisme économique, pèse le pour et le contre avec nuance et modération mais sans toujours conclure peut-être avec assez de vigueur.

Terence Fay rappelle l'existence d'un projet - audacieux mais avorté - d'union douanière entre les Etats-Unis et le Canada en 1947-1948 et la volte-face subite en mai 1948 de Mackenzie King qui craignit au dernier moment d'être absorbé politiquement par le voisin américain. Dans le contexte de la guerre froide et de la crainte de l'après-guerre d'un retour à une crise économique comparable à celle des années 30, face à l'effondrement européen, le Canada se détourne de l'Europe occidentale et de l'Angleterre en particulier pour se tourner vers l'Amérique. Le libre échange avec les Etats-Unis et un plan d'intégration économique des deux pays voisins semblaient alors être la garantie de la prospérité économique canadienne.

Jack Bumsted conclut ce tableau historico-économique en présentant un bilan réaliste de l'impact écrasant de la culture américaine (culture prise au sens de culture populaire, de masse) au Canada qui apparaît comme plus fort dans les années 50 que de nos jours et qui pourrait jusqu'à remettre en question l'existence de la culture canadienne.

Le Canada supportait mieux sans doute à cette époque-là la domination militaire, économique et culturelle du pays dont il acceptait qu'il fût le chef des démocraties occidentales. Face à la disparition du contrepoids britannique (dû au fait que l'Angleterre privilégiait alors une culture de type plus noble ou plus aristocratique ou plus élitiste) et à l'émergence d'une culture de masse liée

à la société de consommation américaine dominée par les médias et la technologie, les Canadiens optent plus volontiers pour une identité américaine ou nord-américaine et consacrent ainsi la réalité sur leur continent de l'axe Nord-Sud et l'artificialité des relations Est-Ouest. Il serait certainement intéressant de procéder à une analyse de la situation dans les années 80.

Terminons en signalant que le *Bulletin* de l'Association britannique est fort bien présenté grâce à la justification du texte et à l'impression d'articles dans l'ensemble bien relu malgré les fautes inévitables (an other p. 6 ; alientated p. 12 ; house of commons p. 14 ; captialism p. 24 ; Politiical p. 36 n.15 ; Pelágie p. 75 ; meme pas a l'Acadie p. 80 ; Transation p. 82 ; Presse p.83 ; scholar, Disarmament p. 105).

J.M. LACROIX

Canadian Drama/ L'Art Dramatique Canadien. Numéro spécial : *Commonwealth Drama* (Vol. 6, 1, printemps 1980), 171 p.

Cette revue, fondée par le professeur RotaLister, de l'Université de Waterloo, est maintenant dirigée par le professeur Eugene Benson, de l'Université de Guelph, qui a pris l'initiative de consacrer — ce qui constitue une première — tout le numéro uniquement au théâtre du Commonwealth, permettant une perspective comparatiste. L'Australie, l'Afrique, les Antilles sont bien représentées. En ce qui concerne le Canada, signalons un intéressant essai consacré au "théâtre documentaire" contemporain et un autre qui porte sur *Les Invités au Procès* de Jeanne Hébert. Les essais sont d'une excellente tenue. Le numéro coûte \$ 4.50 et l'abonnement annuel \$ 6.00. S'adresser à : Department of English, University of Guelph, Guelph, NLG 2W1, Canada.

M. Fabre (Université de Paris III)

The Capilano Review 16/17 (1979). 98 p. \$ 5.00 (Capilano College, 2055 Purcell Way, North Vancouver, B.C.)

Traditionnellement terre d'accueil, le Canada vient de voir deux de ses écrivains, — qui ont tout deux établi leurs assises et leur réputation dans leur pays d'adoption — revenir (pour un temps seulement) aux antipodes de leur enfance. Michael Ondaatje était de Ceylan. Daphne Marlatt, née en Australie, avait passé son enfance à Penang. Sharon Thesen a eu l'heureuse idée de réunir les récits jumeaux qu'ils ont rapportés de l'autre bout du monde — forme composites qui leur permettent, avec la rigueur contrôlée d'un haïku, de dériver vers les rivages de la mémoire. En les lisant, on s'aperçoit qu'il est difficile de classer un écrivain selon sa nationalité, sa langue, voire ses expériences et que l'étiquette de Commonwealth rend bien des services. Écrivains du Commonwealth, de ce bien-de-tous dont ils font cadeau à chacun. . . Ces textes nous questionnent sur notre propre passé, tant il est vrai, comme l'écrivait Italo Calvino, que "l'étrangeté de ce que l'on n'est plus ou ne possède plus nous attend à l'affût dans des lieux étrangers que personne ne possède". L'écriture est profonde et légère, simple et poétique à la fois.

M. Fabre

William New, ed. Margaret Laurence, the writer and her critics. Scarborough, Ont., Mc Graw - Hill Ryerson, 1977. 224 p. \$ 7.95.

Dans la série "Critical Views on Canadian Writers", ce volume réunit une quarantaine d'articles, et comptes rendus traitant de l'oeuvre romanesque de Laurence, depuis ses nouvelles africaines jusqu'à *The Diviners*. Y figurent également trois essais de la romancière, dont "Time and the Narrative Voice". L'ensemble, présenté dans une optique où l'approche biographique et génétique ne le cède

en rien à la critique textuelle, thématique et "de la réception", constitue un jeu d'itinéraires entrecroisés qui jettent un jour complexe sur l'oeuvre de la plus grande romancière canadienne. Un livre de base, soigneusement organisé, dans une série qui a traité ou traitera de Leonard Cohen, Mordecai Richler, Morley Callaghan, etc. sous la direction de Michael Gnarowski.

M. Fabre

ÉTUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES

L'Association Française d'Études Canadiennes diffuse ÉTUDES CANADIENNES/CANADIAN STUDIES, à raison de deux numéros par an (parution juin et décembre).

Cette publication accueille toute étude intéressant le Canada et rend compte des activités de l'Association. Les textes dactylographiés doivent être envoyés en double exemplaire au Rédacteur de la revue, AFEC, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 33405 Talence Cedex, France.

EQUIPE DE RÉDACTION

Pierre SPRIET, rédacteur en chef.

Jean-Michel LACROIX, rédacteur en chef adjoint (relations avec imprimeur, correspondants, éditeurs).

COMITÉ DE LECTURE

R. DURAND et P. SPRIET (litt. canad. anglaise), Cl. FOHLEN (histoire), Ch. MALENFANT-DAURIAC (économie, sociologie), M. MALHERBE (philosophie), J. MARMIER (litt. québécoise), A. METTON (géographie), G. MONTIFROY (aménagement, urbanisme), P. SADLAN (droit), S. VIERNE (litt. et anthropologie), A. BAUDOT (articles envoyés par auteurs canadiens).

Prix des anciens numéros :

N° 1 (1975), N° 2 (1976), N° 3 (1977), N° 4 (juin 78), N° 5 (déc. 78) : 25 Francs ou \$ 7.00 le numéro.

N° 6 (juin 79), N° 7 (déc. 79) N° 8 (juin 80)

35 francs ou \$ 9.00 le numéro.

Pour se les procurer, écrire au siège social de l'AFEC ou à J.M. LACROIX, 6 rue Jean-Racine 33170 Gradignan, France.

Tarif abonnement 1980 (n°s 8 et 9) : \$ 14.00, £ 6.00, ou 60 Francs.
Tarif abonnement 1981 (n°s 10 et 11) : \$ 20.00, £ 9.00, ou 80 Francs.